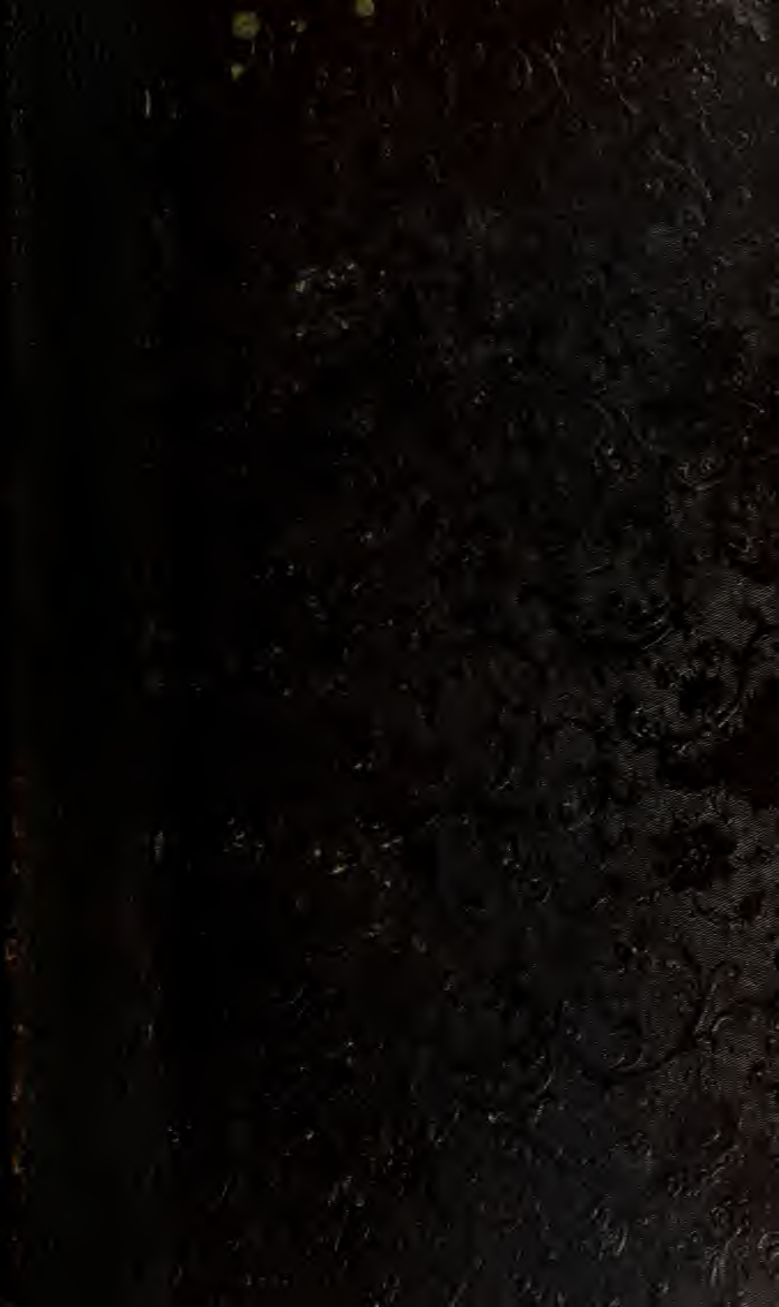
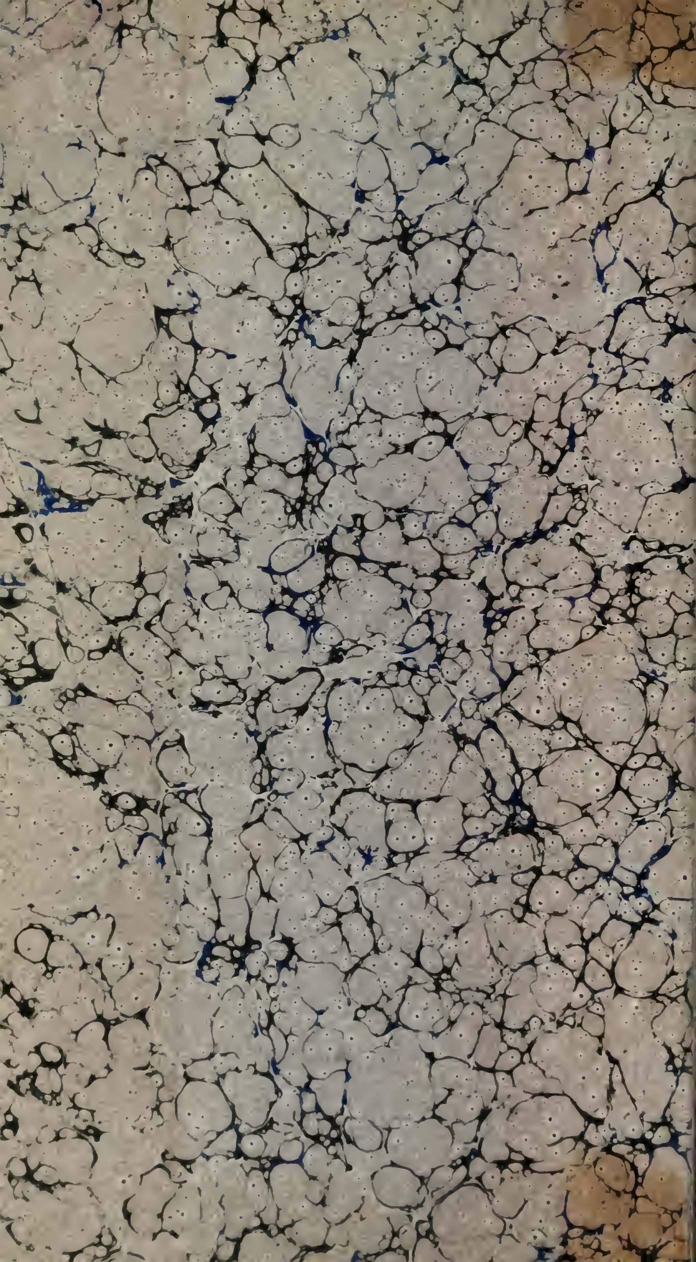
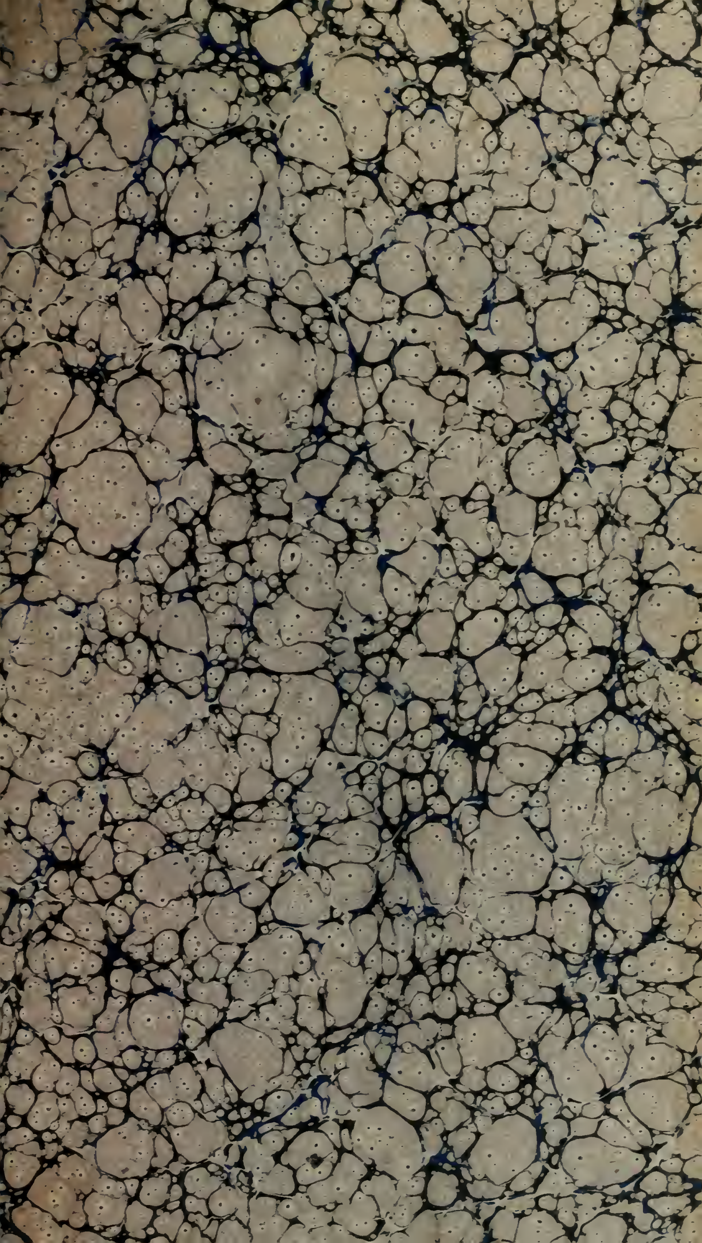
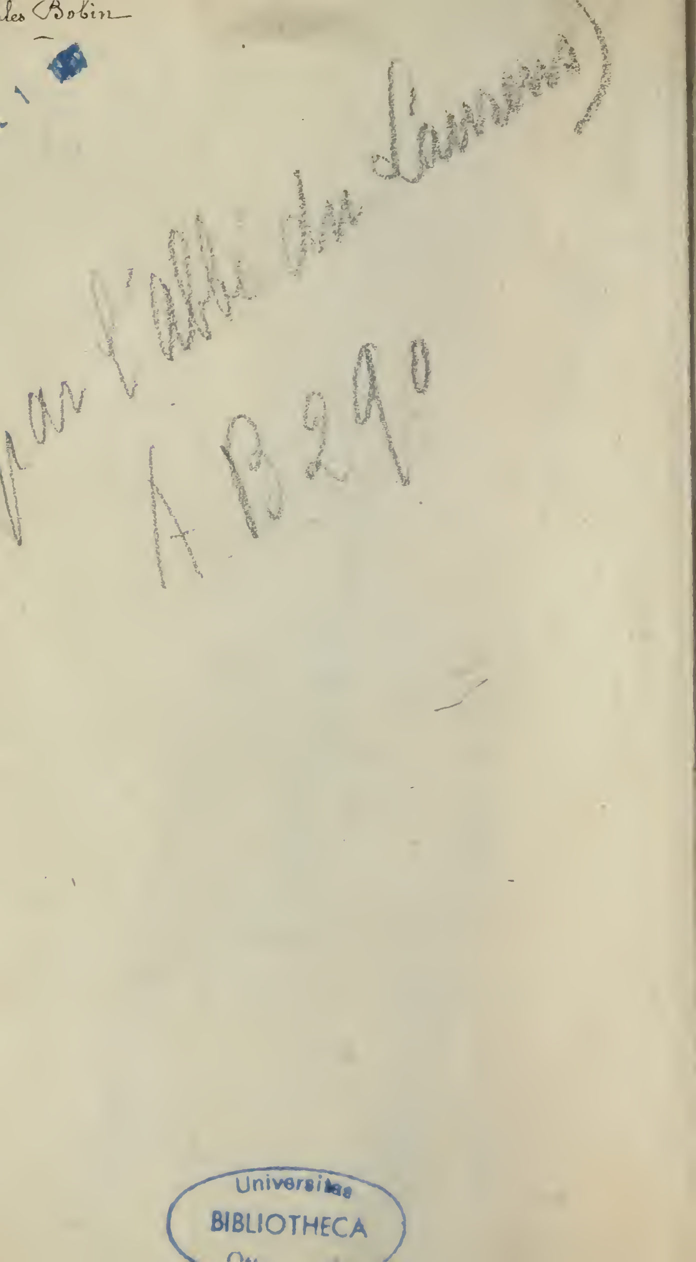







les Bobin
Universitas
BIBLIOTHECA

Dulaurens, Henri Joseph

*LA*

# *VÉRITÉ.*

VERTU ET VÉRITÉ.

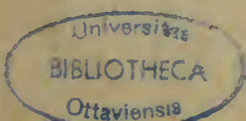
*LE CRI DE JEAN-JACQUES*

ET LE MIEN.



A PEKIN.

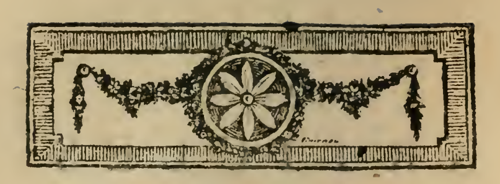
M. DCC. LXXXVI.



# TABLE
## *DES*
# ARTICLES
Contenus dans cet Ouvrage.



*FIN de la Table des Articles.*



# ÉPITRE DÉDICATOIRE

## A MON FRERE

## *JEAN-JACQUES ROUSSEAU,*

## CI-DEVANT

## CITOYEN DE GENEVE.

*FRERE.*

JE ſuis un petit *Polichinel* de la Littérature *Françaiſe*, & toi le plus grand Ecrivain de ton ſiecle : je ſuis un pauvre Auteur en tout ſens, mais je ne vole perſonne ; tu es riche en tous ſens, & tu dérobes les vivans & les morts. Frere *Jacques*, cela n'eſt pas honnête, tu veux corriger ton prochain ; tu es un

insensé, si tu ne te corriges toi-même.

Après avoir lu ton *Contract-Social*, je m'écriai : Voici le triomphe de la maison d'*Adam !* Oui, depuis la fondation du premier homme, ce Contract est incontestablement le plus beau, qui ait paru sur la terre : c'est mon Frere *Jacques* qui a composé cet immortel Ouvrage : je ne connais point de garçon dans les *treize Cantons Suisses*, qui fasse mieux un Contract ; il ferait la barbe à tous les Notaires de *Vire* & du *Pays Manceau.*

Je chantais ta gloire dans toutes les rues d'*Amsterdam* ; j'accablais d'injures & d'impertinences ceux qui étaient assez bêtes pour flétrir, brûler ou mépriser tes écrits. J'allai un Dimanche à la Paroisse des *Quakers*, où le *St. Esprit* me conduit quelquefois ; à la sortie de cette assemblée, je rencontrai

un *Quaker* de mes amis, qui venait de faire un long difcours fur la Charité, plus beau, plus onctueux, plus preffant que tous ceux que j'avais entendus dans l'*Eglife Romaine.*

*Pierre*, c'était le nom de ce bon *Quaker*, m'aborda le chapeau fur la tête : Frere, me dit-il, es-tu toujours le panégyrifte de notre frere *Jacques ?* Pourquoi non ? depuis *Demofthenes* trouverais-tu un homme, qui ait tant fait d'honneur à la raifon par des paradoxes ? Suis-moi, me dit *Pierre* ; & fans me queftionner davantage, il me conduifit dans fa Bibliotheque, où nous montâmes par un grand efcalier de marbre noir, couvert, felon l'ufage *Hollandois*, d'une fine toile de *Frife* *).

Je fus furpris de l'arrangement

(1) Les *Hollandois* refpectent infiniment les

de cette ſuperbe Bibliotheque & du rare choix des livres. Aucun inſecte n'y rongeait les reſpectables morts qui habitaient ce ſéjour. L'Abbé *Trublet*, *Paliſſot*, & *Fréron*, qui tombent par lambeaux ſur nos quais, n'avaient pas la moindre égratignure de cette vermine, qui par-tout ailleurs s'attache à leurs productions. Ils devaient cette faveur à la poudre contre les vers que *Pierre* avoit répandus ſur leurs écrits.

Nous nous promenâmes quelque temps dans ce lieu ſi agréable pour les perſonnes qui cultivent les Lettres & les Sciences; nous nous plaçâmes à côté

---

marches de leurs eſcaliers, & les planches de leurs appartements, qu'ils ont la coutume de couvrir d'une toile, d'un tapis de *Turquie*, le tout ſurmonté d'une natte : par cette heureuſe invention, ils conſervent la propreté de leurs planchers & de leurs eſcaliers.

d'une Mappe-Monde, où *Pierre* rompit le ſilence, & me dit : Vois-tu, Frere, cette ingénieuſe machine? tu ſais qu'elle contient en petit, l'immenſité du monde : prends un compas, méſure la hauteur & la largeur de ton incapable figure; approche ta courte étendue de la plus petite Province de ce globe; compte les degrés, tu verras que tu n'es qu'un point infiniment petit dans ce grand tout.

Après cette effrayante expérience, le *Quaker* me dit, ſuccomberas-tu encore à l'orgueil de barbouiller du papier? Le mauvais ſuccès de tes ouvrages ne t'a-t-il pas encore corrigé, eſt-ce à cauſe que tu n'as pas aſſez de tête pour faire un bon livre que tu continues à en faire de mauvais? Tiens, regarde toutes ces parties iſolées du monde; vois-tu ces *Lapons* qui vivent

long-temps, & ne font point de livres? Ces *Pongos*, qui ignorent encore s'ils penſent ou s'ils exiſtent? Ces Peuples innombrables ne connaîtront jamais ton nom, ni celui de *Jean-Jacques*, quoiqu'il faſſe beaucoup de bruit à l'*Opéra*, à *Géneve*, à *Montmorenci*, & dans les *Montagnes de la Suiſſe.*

Le *Contract-Social*, dont tu parais toujours enchanté, n'eſt point de ton Genevois : *Jacques*, avec ſa façon tranchante de raiſonner, n'a pas ce que tu appelles en *France* un génie créateur ; va à la troiſieme planche, prends le livre, *numero* H., ouvre-le, tu verras que ton Frere *Jacques* a été le plus effronté voleur du *Vallais*.

Ne ſachant trop ce que *Pierre* voulait me dire, j'exécutai machinalement ſes ordres; j'allai prendre le livre qu'il m'indiquait : je

l'ouvris, ô Ciel ! quel étonnement de voir, ô frere *Jacques* ! que tu avais pris ton ſiſtême, tes penſées, tes arguments d'*Ulric Hubert* ! (**)

J'ai pâli de rage en voyant ton crime ; les larmes de déſeſpoir coulerent comme deux fontaines de mes yeux. O douleur ! mon Frere *Jacques*, quel vernis honteux as tu jetté ſur notre maiſon ! je te croyais le plus joli garçon de la famille d'*Adam*, & tu n'es qu'un miſérable brigand, (***) enrichi des

---

(**) Mr. *Rouſſeau* a pris ſon *Contract Social*, mot pour mot, d'*Ulrici Huberti de Jure Civitatis*, *Lib.* III. Imprimé à Franequer en *Friſe* en 1684, & réimprimé à *Francfort* en 1718. Ce livre eſt dans toutes les grandes Bibliotheques ; on peut vérifier cette accuſation.

(**) Les Partiſans du Philoſophe *Genevois* diront peut-être : Peu importe que M. *Rouſſeau* ait volé *Hubert le Friſon* ; c'eſt *Prométhée*, qui dérobe pour nous le feu ſacré. Mauvaiſe comparaiſon. *Jacques* ne doit point

dépouilles dérobées au pauvre *Hubert*. O mon Frere ! tu es dans la littérature, ce que *Le Kain* eſt ſur le théatre ; on peut te comparer à cet acteur adoré des étourneaux de *Paris* ; ainſi que lui tu as jetté du ſable dans les yeux du Public. On peut bien être aveuglé pendant quelques inſtants ; mais inſenſiblement le mouvement de l'œil écarte le ſable : on apperçoit peu-à-peu la lumiere, qu'on ſupporte d'abord avec peine ; l'œil débarraſſé de tout ce qui le gêne, revoit le jour avec d'autant plus de plaiſir, que la privation qu'il a ſoufferte, le lui fait revoir plus pur, plus ſerein & plus brillant.

Pour t'engager à devenir hon-

---

aſpirer à la gloire du Fils de *Japhet* & de *Clymene*, il n'a point pris ſon feu dans le Ciel ; mais dans une Bibliotheque. On trouve dans le même endroit le canevas de tous ſes Ouvrages.

nête homme, & ne plus voler les Anciens, ni glaner parmi les plus habiles des Modernes, je t'offre l'image de mon Livre, puiſſe-t-elle te ſervir d'exemple pour faire le bien; tu ne verras aucun larcin dans cet Ouvrage; je n'y brillerai point, comme le geai de la Fable, d'une parure volée à autrui: content de mon ſimple plumage, j'y paraîtrai pauvre; une honnête pauvreté eſt préférable aux richeſſes acquiſes par le brigandage & la fraude. Puiſſe le Grand-Architecte de l'Univers t'accorder force, ſageſſe, proſpérité & ſanté; ce ſont les vœux les plus ardents de

TON FRERE,

*Modeſte & Tranquille*
*Xan-Xung.*



# MA
# CONFESSION.
## PRÉFACE.

J'AVAIS envie de faire mes pâques ; je voyais de vielles Dames de la bonne compagnie aller à confesse : l'exemple est séduisant, il entraîne. Madame la Marquise de la R*** qui avait été très jolie, m'assurait qu'elle ne trouvait rien de plus agréable, ni de plus rafraichissant à soixante & dix ans que de faire des Pâques. Le P. *Barbarigo* de la

*Villette-aux-ânes* (1), me dit-elle, confeſſe comme un Ange. Curieux de ſavoir comme les Anges confeſſaient, j'allai trouver le *Capucin*; il me demanda d'abord : y a t'il longtems que vous avez été à confeſſe ? dépuis le premier jubilé de *Benoit XIV*. Ce n'eſt point d'hier, répondit le *Capucin*; non aſſurément, il y a près de dix huit ans. Je vois de ſuite que vous n'avez pas l'habitude d'aller à confeſſe; qu'avez-vous fait dépuis ce tems-là ? autant de bien à mon prochain qu'il m'a été poſſible & beaucoup d'indulgence pour ceux qui m'ont fait du mal. Cela n'eſt rien, me

(1) Les *Capucins* ont l'uſage de prendre le nom de la terre, ou de la ville où ils ſont nés. On n'entend dans leurs cloîtres que les noms majeſtueux de la Cour : le Frère *d'Orléans*, le Frère *de Condé*, le Frère *de Clermont*, le Frère *de Soubiſe* &c. &c.

dit brusquement le Père ; n'y a t'il pas un peu de filles dans votre affaire ? de tems-en-tems j'ai trouvé de jolies filles, comme je ne les aime pas mal, votre Révérence pense bien que je leur ai dit des douceurs : Des douceurs ! il n'en faut dire qu'à la bien heureuse Vierge & aux Saints, les douceurs ne sont pas pour ce monde .... voyons quelles étoient ces douceurs ? je les trouvais belles & .... belles ! Voilà de plaisantes épithètes à donner à des filles ; si vous voulez voir du beau, régardez le Crucifix, c'est une chose pleine de beautés. Je suis persuadé, mon Père, qu'on peut faire de très beaux Crucifix & qu'un habile artiste ... Qu'appellez-vous artiste ? il ne s'agit pas ici d'art, ni d'habileté je dis & je soutiens qu'un Crucifix de bois, de cuivre, de plâtre & de plomb,

fut-il auſſi mal-fait qu'on puiſſe le faire, eſt toujours beau, vous devez croire celà ſous peine de damnation.

Pour appaiſer le *Capucin*, qui commençait à s'échauffer, je lui dis : je crois donc qu'un Crucifix mal-fait eſt toujours beau. Bon, bon, je vous convertirai ; mais laiſſons les Crucifix, revenons aux filles ; avec vos complimens, vos douceurs, n'avez-vous rien fait à ces filles ? mon Père, je les ai embraſſées : Ah ! mon cher frère, il vaut mieux embraſſer les cinq-plaies, la relique de St. *Ovide*, elle a deux jambes gauches, les cornes de St. *Jean Goule* (1), &

(1) Les RR. PP. *Gyri* & *Ribadeneiria*, légendaires *Jéſuites*, aſſurent que le ciel a ſignalé ſes merveilles ſur le poſtérieur de la femme de St. *Jean Goule* : Madame à l'exemple de pluſieurs femmes ſe mêlait

toutes les chémises de la Ste. Vierge : mais n'avez-vous fait qu'em-

---

de coëffer son mari, sa conduite amoureuse l'avait séparée de *Jean Goule*, on vint lui dire que son époux opérait des prodiges : oui, dit-elle, il fait des miracles, comme mon cul pète ; à l'instant elle péta & ne fit que pèter continuëllement le reste de sa vie. La ville de *Cambrai* fait tous les ans une procession en mémoire de cette faveur miraculeuse, où l'on traine dans un char de triomphe le bien-heureux *Jean Goule*, patron de *Cambrai* , le Saint est figuré au haut du char par un polisson d'écolier, qui tient un grand cartouche, où sont écrits ces beaux vers

J'avais cru que ma femme
Aimait la chasteté é é é
Je vois bien que Madame
Aime la volupté é é é
Pour en perdre la mémoire
Dans le fleuve de l'oubli
Biribi
Je vais boire, je vais boire.

Madame *Jean Goule* est au milieu du char représentée par une jeune fille chargée de gros têtons flamands, qui font la beauté & le saillant de la procession ; elle tient en main l'Histoire des sept péchés mortels,

braffer les filles ? quand on eft proche du feu on fe brule . . . n'avez-vous pas fait autre chofe ? en caufant avec elles j'ai gliffé quelque fois la main fous des fichus qui m'embarraffaiént. Que difaient ces filles ? monfieur finiffez donc. Que difiez-vous ? qu'elles avaient tort de dire, finiffez donc. Que faifiez-vous ? je dévénois plus entrepre-

---

révue & augmentée par un *Janféniſte* & imprimé à *Liège :* à fes pieds font deux tuyaux de fer blanc, artiftement conftruits, où paffe le vent de deux foufflets qui imitent le bruit du poftérieur de Mad : *Jean Goule* : un chœur de mufique toujours discordant l'accompagne en chantant ces vers pleins d'efprit

Triomphez, ô grand Saint
Madame pette, ô quel deftin !
Ce bruit fournois
Annonce votre gloire,
Et dans l'hiftoire
On dira mille fois
Ce bruit vaut mieux que le fon des hautbois.

nant, elles me diſaient, monſieur pour qui nous prenez-vous? ſavez-vous que l'honneur..... Elles avaient raiſon.... n'aviez-vous pas de mauvaiſes penſées ſur ces filles? ne faiſiez-vous pas des jugemens téméraires en penſant mal du prochain? non, je m'imaginais que l'honneur étant un peu loin de leurs yeux, elles ne pouvaient.... Aviez-vous l'habitude de patiner ainſi les filles? oui, comme ça: Tant pis, mais puiſque l'habitude eſt chez vous une ſeconde nature & que la nature peut être auſſi elle-même une habitude, car que ſavons nous? je vous ordonne de ne plus toucher les filles qu'avec des gants, en mémoire des gants, dont *Jacob* s'eſt ſervi pour tromper ſon pere & voler ſon frère & à cauſe de l'Ecriture, qui dit: *periculus, pericula, periculum, periculo peribit.*

N'avez-vous pas couché avec quelques filles ? dans le tems que j'étais à *Pékin* .... *Pékin*, eſt-ce du côté de *Vaugirard* ? à peu près, mon Révérend Père, à quelques mille lieües, cependant un peu ſur la gauche : Vous avez vû du pays : eh bien, qu'a t'on fait dans ce *Pékin* ? une jeune fille, belle comme la *Vénus* de *Praxitelles*, avait peur des revénans, ſon père & ſa mère étaient allés à une foire ; elle profita de leur abſence pour me faire coucher avec elle : Je ſuis ſûr que vous lui avez taillé plus de matière pour ſa confeſſion que tous les revénans du monde ; non aſſurément : Comment celà ? c'eſt qu'elle ne va point à confeſſe, ne croit point au *Pape* & ne ſuit que les ſages loix de *Confucius* : Ce *Confucius* eſt peut-être un *Janſéniſte*, oh ! il n'y a point de mal ! on peut

coucher avec une fille hérétique, elle n'eſt point de l'égliſe ; hors de l'égliſe point de ſalut, *Et prævalebunt adverſus eam partes inférieres*, comme dit St. *Mathieu* dans l'Apocalipſe.

Voilà aſſez d'hiſtoires de filles, parlons de femmes, n'avez-vous pas fait cocu votre prochain ? non, dans tous les pays où j'ai été, je les ai trouvé tout faits : Tant mieux, vous avez moins offenſé le Seigneur : n'avez-vous pas aſſiſté à quelques ſortilèges ? oui, j'ai vû ſouffler ſur l'eau, plonger un cierge dans cette eau, jetter cette compoſition vers les quatre parties du monde ; j'ai vû à St. *Médard* des ſorciers, qui ſautaient en l'air, j'étais à côté d'un Conſeiller fort quarré d'eſprit & de nom, il aſſurait que c'était des vrais ſortilèges ; j'ai vû dans la rue *Quinquempoix* un magicien

*Ecossais*, qui avait la magie de donner à l'argent dix fois sa valeur; j'ai vû des gens, qui n'étaient point sorciers, courir dans cette fameuse rue, troquer leur or & leur argent contre du papier pour avoir des mouchoirs. Ces bonnes gens avaient peut-être envie d'être *Capucins*; c'est une salutaire pensée que de mépriser l'argent; je n'ai pas entendu parler que nos Péres en eussent porté dans la rue *Quinquempoix*. Qu'avez-vous encore vû? j'ai vû à *Paris*, où le génie & les contradictions brillent partout, des hommes envoïer de l'argent au délà des monts pour avoir des bulles, des indulgences & du papier: l'Indulgence est une bonne affaire, cela vaut de l'argent: n'allez pas au moins écrire contre les indulgences, vous nous couperiez la gorge ; c'est une mer-

veille que l'indulgence! le *Pape*, qui a trouvé cette invention d'or, était plus habile que votre *Ecossais*: la prémière sottise est passée, l'indulgence dure encore; vous voïés que l'église est fondée sur la pierre ferme & sur l'indulgence, *super hanc petram*.

Après une petite pause le *Capucin* me demanda, Si je n'avais point assisté au sabat, ou à d'autre fêtes des sorciers: oui, j'ai vû les *Saturnales*, les processions *Ambarvales*, la fête de *Cères*, la naissance de *Cybelle* la mere des Dieux, l'assomption de *Fatime*, épouse favorite du Père des croyans, la naissance *d'Adonis*, la mort du grand *Pan* & la fête des *flambeaux*. Où avez vous vû ces impiétés? à *Constantinople*, à *l'Opéra*, à *Viennes*, à *Madrid* & à *Rome*: *A Rome!* il n'y a point de mal, c'est le *Pape*,

qui le permet, ſans cela il n'aurait point d'argent; mais dame! vous avez vu beaucoup de ſuperſtitions, la ſuperſtition eſt défendue par l'égliſe, ſurtout quand elle n'apporte point de profit; n'avez-vous pas quelquefois troublé l'âme des morts dans le cimetière? J'ai fait chanter ſur la tombe de mes amis: ô Ciel quel crime! quelle abomination! ſavez vous que le cimetière eſt béni? mais qu'avez-vous fait chanter? le *De Profundis* par les Prètres: Oh ceci eſt une bonne choſe, rien n'eſt mieux imaginé, que le *Purgatoire*, c'eſt le *Perou* de l'égliſe! n'avez vous point eu d'amour-propre? comme une femme, un prédicateur, un poëte; La doſe eſt bonne. Le *Capucin* reprit encore haleine, puis continua ſes interrogations.

N'avez-vous pas lu de mauvais

livres? ſi, j'ai lu *l'hiſtoire du peuple de Dieu par le P. Berruyer:* j'ai entendu parler de cet ouvrage, je ne l'ai pas lu, cela n'eſt-il pas tiré des *Contes de Marmontel?* Oui, à peu près. Continuez; Il me tomba l'autre jour un livre latin, je ſuis bien aiſe de vous conſulter, car il me parait que vous connoiſſez les livres .... Oui, dit le R. Père, en m'interrompant ſélon ſa coutume, j'ai été quatorze ans bibliothécaire émérite de notre couvent du *Marais*, j'ai les ouvrages de notre ſœur la Révérende Mère *d'Agréda* & une bonne édition des *litanies des onze mille Vierges* (1) ... Eh bien voyons ce

(1) *Les litanies des onze mille Vierges* par Maître *J: B: D: Blouze*, Prêtre miſſionaire, imprimées à *Clermont*, chès *Pierre Roland.* On trouve onze mille noms & autant *d'ora pro nobis* dans ces ſavantes litanies.

livre ? mon Père, il a pour titre : *Concilium tridentinum : Jesus Maria*, je le connais ! c'est un livre de sortilège, *Tridentinum* ! le Diable vous torderoit le cou, si vous le lisiez, nous en avions un exemplaire dans notre bibliothéque, le P. Gardien le fit bruler (1). *Tridentinum ! St. François*, le nom est épouvantable ! c'est assurément l'histoire de quelque sabat ancien, il est rempli de mistères & de sécrets pour noüer l'éguillete. N'avez-vous pas fait de mauvais livres ? Madame la Marquise de la R.... qui est venue se confesser ce matin m'a dit que vous composiez des ouvrages pitoyables, pourquoi faites-vous de méchants livres ? il

(1) Un Couvent de savans *Capucins* en *Champagne* a brûlé capitulairement *le Concile de Trente*. Le tître avait affrayé l'intelligence de ces Révérends Pères.

me faut du pain : Ne pourriez-vous pas en gagner en faiſant de bons ouvrages ? la Paſſion, par exemple, eſt une matière très fertile, il y a d'excellens morceaux, elle commence tendrement par un baiſer ; ne pourriez-vous point faire de jolies choſes ſur ce commencement ; vous avez encore le Curé de *Jéruſalem*, qui déchire ſa ſoutane ; avouez que cela eſt ſenſible ; un Magiſtrat qui ſe lave les mains, vous pourriez dire des choſes fort agréables ſur la propreté, enfin un Coq qui chante, des ſoldats qui jouent aux dez, cela n'eſt il pas divertiſſant ? mon Père, la juſtice en *France* juge des intentions, on trouverait peut-être dans le choix de ces morceaux quelques mauvais deſſeins contre l'Etat ; car les Philoſophes, dit *Abraham Chaumeix*, ſont dangéreux dans un Royaume :

Oui, oui, cela eſt dangéreux ... c'eſt l'intention, qui fait le larron, dit *Jean Scot, intentio proxima & remota faciunt intentiones malos & laronibus* .... vous me faites perdre ce que j'avais à vous dire... oú en ſommes-nous? attendez, je m'en ſouviens, nous étions ſur les livres; quels livres liſez-vous? *Bayle, l'Encyclopédie, l'Eſprit des Loix, J. J. Rouſſeau*, & *M. de Voltaire.* Voilà en vérité de bons livres! vous êtes damné, ces livres ſont défendus par Mr. l'Archevêque. Cependant tous les honnêtes gens les liſent, ils ſont donc damnés? Monſieur l'Archevêque ſe donne bien de ſoins apoſtoliques pour peupler l'enfer. Eh bien, eh bien! n'y a t'il point de quoi vous plaindre, quand tous les honnêtes gens ſéraient damnés, le pain en ſerait-il plus cher? Monſeigneur

a

a le pouvoir d'envoier au Diable ceux qu'il veut, il est payé pour cela & il a assez de charité pour damner ceux qui lisent de bons livres & qui n'ont point de billets de confession .... pardi, Monseigneur ne peut-il pas user de ses droits ? Vous êtes plaisant de censurer les plaisirs d'un Archevêque ! croyez-moi, attachez-vous au solide, lisez *l'Almanach de Liège*, *Marie à la coque*, & *les Mandemens de Monseigneur*, cela fait rire ; avez-vous encore envie de lire de bons livres ? oüi certainement : eh bien si vous êtes encore dans cette disposition, je ne vous donnerai point l'absolution : eh bien, mon Père, vous n'avez qu'à la garder. Ecoutez, vous êtes bien vif, vous prennez les gens au mot, ne pourriez vous pas exister sans livres? avez-vous besoin de tant

lire ? vivez tranquillement, ne cherchez point à corriger les hommes : faites comme nous, nous disons toujours du bien du P. Gardien & du Couvent, par ce moïen nous sommes toujours bêtes.... mais enfin, mon très cher frère, songez-vous à la mort ? que pensez-vous de ce moment terrible ? je pense comme les voleurs, ils disent que c'est un mauvais quart d'heure, mais qu'il est bientôt passé : Voila qu'il est édifiant d'imiter les voleurs ; suivez notre exemple & celui des PP : de *l'Attrappe* : pour nous occuper salutairement du moment de la mort, nous ne faisons rien pendant toute la vie. Comment mon Père, dois-je perdre le tems précieux de mon existence pour m'occuper d'un instant où la raison ne me servira plus à rien ? ne trouveriez-vous pas ridicule

qu'un homme se levât à cinq heures du matin pour s'occuper toute la journée du moment où il doit dormir à dix heures du soir? la mort est semblabe au sommeil, nous nous couchons, nous rêvons un moment, nous tournons la tête une ou deux fois sur l'oreiller, puis nous sommes endormis: Mais ce n'est pas le tout de mourir, savez vous où vous irez après cette vie? non: Voilà justement ce qu'il faut savoir & dont il faut toujours s'occuper. . . . . . . .

Comment pourrais-je me remplir d'un objèt, dont je n'ai aucune connoissance? tout périt dans la nature, les hommes, les Chapons, les moutons, tout ce qui respire, disparait & personne ne revient.

Vous avez toujours de plaisantes comparaisons, pourquoi voulez-vous que les chapons, les mou-

tons reviennent dans ce monde? pour être encore plumés, chatrés, écorchés & mangés? ils ne ſont point aſſez bêtes de retourner dans un pays où ils ont été ſi maltraités; pour nous c'eſt une différence, nous marchons à deux pieds, nous avons des dents, des ongles, nous penſons peut être moins qu'une huître, mais nous faiſons plus de bruit & après cela l'homme eſt le Roi des animaux, quoique *Sa Majeſté* ſoit mangée dès ſon vivant pas les poux & après ſa mort par les vers; cela ne fait rien, *Sa Majeſté* a toujours l'empire ſur les animaux: les oïes, les dindons n'oſeraient lui diſputer ce tître, *Sa Majeſté* un couteau à la main leur couperait le cou: Mon Père ſi les tygres & les ours étaient ſupérieurs en nombre, croïez-vous qu'ils ne donneroient pas quelques coups

de dent à *Sa Majesté?* Bon, bon, les tygres ne prouvent rien, nous sommes le maître des plus faibles, cela prouve toujours que nous sommes les plus forts.

Au reste nous n'avons pas bésoin de preuves physiques pour croire à la vie future, n'avons nous pas le *Purgatoire?* en quittant ce monde nous descendons dans cet endroit : par votre confession, je vois que vous aurez de la peine d'attrapper le *Purgatoire.* Mon Père, je serais bien faché d'y aller. Vous êtes un impie, comment, comment réfuser d'aller en *Purgatoire?* & pourquoi ne vouloir point aller en *Purgatoire?* c'est que je n'aime pas la brulure : Mais aussi quand vous aurez été brûlé, vous jouïrez d'un bonheur accompli. Votre *Purgatoire* est de trop, manquer de pain dans ce monde,

avoir la fièvre, mourir & brûler pour être parfaitement heureux, votre Révérence a des notions bien originales du bonheur, il faut être insensé de désirer la félicité à ce prix.

Après plusieurs autres difficultés avec le P. Barbarigo de la *Villette-aux-ânes*, je vis qu'il fallait rénoncer au tendre espoir de faire des pâques : je quittai le *Capucin*, je ne fis point de pâques, je ne fus point incommodé.





# HISTOIRE

## DU

## GRAND POLICHINEL

## ET DES

## MARIONETTES CHINOISES.

Le Sage Philoſophe *Oïaron* bâtit à la *Chine* un Temple à la *Vérité*; l'édifice fut l'admiration de l'Empire. Le Culte du Dieu de ce Temple était le pûr Déisme mêlé à quelques ablutions & au gâteau des Rois, qu'on devait manger en famille en mémoire de la feve tombée à *Oïaron* dans ce

monde & la raiſon pour laquelle il ſe diſait Roi des *Bramines*. Les loix ſimples de ce Temple ſe reduiſaient à ces courtes paroles : tu aimeras le Maître de la nature & les bêtes à deux pieds, qui auront un nez, deux oreilles, une bouche, comme ſont placés ton nez, tes oreilles & ta bouche.

La ſimplicité de cet ancien édifice ſubſiſta quelques ſiècles; *l'orgueil*, *l'avarice*, & *la ſuperſtition* le jetterent bas. On bâtit avec des pierres ciſelées & du marbre travaillé un ſuperbe *Panthéon*, orné de niches qu'on meubla de marmouſets ſortis des moules qui avaient formé les *Pénates* des enfans de *Numa*. Non content d'avoir ſémé les magots çà & là, on les a jumellés, grouppés; on a mis dans leurs mains tout ce que l'imagination a ſuggéré. Le Temple n'a plus été qu'un Théatre de *Marionettes* dédié à quelque *Polichinel*, qu'on a mis à la place du ſage *Oïaron*.

La Canaille, qui ne penſe jamais, a trouvé le nouveau Temple merveilleux : elle a rendue ſes hommages aux

magots, leur a portée ſon argent. Deux Empereurs *Chinois*, des *Colaos*, & des *Sages* ſe ſont élevés contre ce nouvel édifice : on s'eſt égorgé pendant quelques ſiecles pour conſerver les *Marionettes* dans le *Pantheon ;* les gens d'eſprit fatigués de voir la Canaille ſe déchirer, laſſés de ſe battre pour des morceaux de bois, ont joué au bibloquet comme les autres.

Pour affermir la gloire du nouveau Temple, la ſuperſtition a couronné celui, qui faiſait jouer les *Marionettes*. Des *Bramines* & des *Cabaliſtiques* ignorans ſe ſont mis à crier : voici celui que vous dévez croire : car voïez-vous, il ſerait inutile que *Polichinel* fut immancable, ſi la loi était immancable : nous trouvons plus naturel qu'une machine de chair & d'os ſoit immancable, qu'une loi qui n'a ni chair ni os. La *Chine* & le *Japon* crûrent ce galimathias.

Pour accompagner *Polichinel*, on lui donna un certain nombre *d'Eſcaramouches*, & pour les diſtinguer des *Menuiſiers*, des *Garçons Peruquiers* &

des *Juifs*, on leur donna des feutres diſtingués.

*Polichinel* & les *Marionettes* ont un vieux livre qu'*Oïaron* leur a laiſſé. Si ce livre eſt vrai, comme les *Marionettes* le diſent, les conſciences de *Polichinel* & des *Marionettes*, fuſſent-elles auſſi larges, auſſi profondes que l'eſprit humain puiſſe les concevoir, elles n'accorderont jamais les maximes auſtères de cet ouvrage avec la vie qu'elles mênent. *Oïaron* a deffendu hautement les richeſſes de *l'Inde*; & les *Marionettes* ſont les plus riches & les plus opulentes de la *Chine*. *Oïaron* n'avait pas une pierre pour ſe répoſer, les *Marionettes* ont des Palais audacieux & brillans; les tréſors du *Pérou* & du *Mogol* ſe perdent ſur leurs murs ſomptueux; les courſiers rapides, qui les tirent dans des chars azurés, ſont auſſi ſuperbes que leur cœur. Les *Marionettes* ne marchent que ſur des chefs d'œuvres de l'art; *Oïaron*, dans la pauvre boutique de ſon Père, marchait ſur la pouſſière, manquant de tout, gagnant ſon pain à la ſuëur

de ſon corps ; & quelle chêre faiſait-il à la maigre cuiſine de ſa Mère, parente aux Rois de la *Chine*, comme tous les pauvres *Irlandais* ſe diſent alliés à la maiſon de *Stuart*?

La Table du *grand Polichinel* de la *Chine* & celle de ſes *Marionettes* ſont ſervies délicatement : leurs repas ſont plantureux, l'oiſeau de Phaſe, le cocq de Bruïère, le gras ortolan, les enfans des eaux viennent s'offrir à leur avide ſenſualité; la terre, l'air, l'océan s'épuiſent pour elles : ah! ſi *Polichinel* & ſes *Marionettes* liſaient quelquefois le livre *d'Oïaron !* mais elles ne liſent point; ces Dames verraient autour de leurs palais mille malheureux, qui déſirent de ramaſſer les bonnes miettes qui tombent de leurs Tables ; elles entendraient *Lazarelle de Torme* accrier plus haut que la muſique qui accompagne leurs répas ſenſuëls, & ſi elles mettaient à côté de leurs flacons *de lacrima Chriſti* le livre *d'Oïaron*, elles trouveraient leur ſentence; car elles s'engraiſſent de la ſubſtance de *Lazarille de Torme*, elles laiſſent a-

maigrir les membres *d'Oïaron* & consument dans l'oisiveté & les plaisirs le patrimoine des pauvres *Chinois.*

*Oïaron* était humble, les *Marionettes* sont vaines, elles ont armé les *Indes* & la *Chine* pour soutenir l'orgueil de leurs droits. l'Histoire est chargée de guerres odieuses & éternelles, que leurs prétentions ridicules ont occasionées. *Oïaron* n'était pas Roi de ce monde, son Royaume n'était point à la *Chine*, dans *l'Europe*, ni ailleurs; l'un de ses domestiques faisait des paniers pour vivre, l'autre jettait les filets dans la Mer du *Japon*, dans les lacs & rivières de la *Cochinchine.* Les *Marionettes* sont les Reines de la Marche-*d'Anconbon-bon* & de la Marche *d'Ancule-fi fi*; elles ont disposé en souveraines & en téméraires des Royaumes du monde. C'était bien vraîment aux successeurs des Pêcheurs du *Japon* de distribuer les couronnes, de briser les sceptres, d'ébranler les trônes & d'attenter à l'autorité sacrée des Rois. Deux Etats puissants de la *Cochinchine* sont des conquêtes, & ces conquê-

tes, dit-on, appartiennent à *Polichinel*; les Rois & les ſimples ajoutent foi à ces prétentions à cauſe que leur loi enſeigne que *Polichinel* & ſes *Marionettes* doivent être pauvres comme l'indigent *Oiaron*. Ces prétentions ſur la *Cochinchine* & les Royaumes étoient bêtes; la vérité qui éclaire, dit on, le Théatre des *Marionettes*, n'éclairait alors que leurs ſottiſes.

l'Empereur du *Japon* pour ſe captiver la bienveillance de *Polichinel*, doit tenir ſon étrier quand il monte à cheval, la *Chine croyante* doit ſe proſterner à ſes genoux. Comment *Polichinel*, n'a t'il pas appris l'humilité, en comtemplant celle d'autrui? car il y a bien des ſiècles qu'on met ventre à terre à l'aſpect de ſes pantouffles; comment *Polichinel* ſouffre t'il cette plate & orgueilleuſe rubrique? en vérité *Polichinel* n'imite point *Oïaron;* il lavait les pieds à ſes domeſtiques, il était humble. Hélas! ce ſage Philoſophe penſait-il de faire un jour de ſi grands ſeigneurs? ſa morale ne l'annonce pas.

La Juſtice de *Polichinel* eſt cruëlle ; celle *d'Oïaron* était pleine de bonté, la miſericorde tenait ſon glaive & s'il frappait c'était pour corriger ; il n'a jamais fait de mal ſur la terre qu'à un marchand de cochons, à qui il a fait perdre, à propos de bottes, toute ſa marchandiſe. *Polichinel* a fait brûler les Sages, condamné les Puiſſans, damné les *Hiſtrions* & donné au *Manitou* ceux qu'*Oïaron* envoïait à *Xénoti*. Le Maitre a pardonné à ſes ennemis, *Polichinel* a maudit, calomnié un grand Empereur du *Japon*, mis les Princes & les Mandarins ſous les pieds, donné des coups de gaules au répréſentant du meilleur Roi du *Pérou* ; il a fait déterrer le *Polichinel* ſon prédéceſſeur pour le brûler honteuſement à la face de l'univers : un grand Phyſicien, pour avoir eu raiſon, a gémi dans ſes fers ; il a maudit ceux qui avaient cru aux premières nouvelles de *l'Iſle de Robinſon*, & ce jour-là *Polichinel* fut un ſot.

*Polichinel* eſt Souverain du grand feu, où il brûle & continue de brû-

ler d'honnêtes gens, des gens d'eſprit & des Philoſophes. Pluſieurs Provinces de la *Cochinchine* ont tous les ans de ces feux de joïe, où ils conſument, en invoquant le nom bienfaiſant *d'Oïaron*, de très belles femmes pour avoir couché avec les hommes, qui avaient donné par politeſſe un nom à leurs enfans. *Polichinel* & ſes *Marionettes* ont fait couler des fleuves de ſang, pour perſuader aux *Chinois* que la voix de *Polichinel* était celle *d'Oïaron.* Les endroits où le légiſlateur a ſignalé ſa bonté, où il a pardonné à ſes ennemis, ont été les théatres de leur cruauté; leurs mains coupables ont rougi le pavé, où il nâquit; ſon tombeau a ſervi d'autel pour immoler leurs victimes; la montagne, où elles chantent le triomphe de ſa philoſophie, a été trempée du ſang de leurs ennemis & du ſang de leur Maître: les champs *d'Uxu-docguelanxion* ont été couverts de cadavres à la voix d'un Bonze cruël; la Province de *Xandreſlan* a milité deux cens ans pour conſerver les marmouſets de *Poli-*

*chinel*; *Xuriſpa* a vûe ſes rues jonchées de ſes fureurs. *Polichinel* ſe glorifie, dans ceux qui ont deffendu ſon temple, que leur nombre eſt petit, en comparaiſon des peuples qu'il a fait égorger à ſes prétentions, à ſon avarice & à ſon orgueil. Le prophéte *Mahomet*, dont *Polichinel* déteſte la memoire, a été moins coupable. Le légiſlateur de la *Mecque* n'a fait que paſſer comme un torrent qui deſcend des montagnes, & *Polichinel* du haut de ſon *Pantheon*, où le ſang & l'imbécilité l'ont affermi, continue à frapper la *Chine*, & la *Cochinchine*.

*Oïaron* était ſage, comment les *Marionettes* le ſont-elles? à l'ombre de leur indulgence intéreſſée, les filles commettent mille laſivetés; leurs Palais ſont tapiſſés des figures de *l'Arretin*; leurs lits ſont meublés de la *Docila Robba* & des *Signors Cuculli*. *Oïaron* a toujours édifié; les *Bramines*, les *Marionnettes* ont rempli l'hiſtoire & les climats de leurs ſcandales affreux. Pendant deux ou trois cent ans, elles avaient deux & trois *Polichinels*

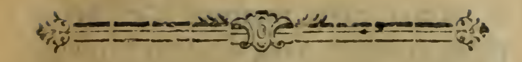
*chinels* à la fois; il fallait des batailles pour ranger l'eſprit univerſel du côté du plus fort: la gazette, inconſtante comme leurs victoires, annonçait aux peuples celui auquel ils dévaient l'obéiſſance; un ordinaire c'était *Xuxi*, parcequ'il avait battu *Xixu*; quinze jours après c'était *Xixu*, parcequ'il avait frotté *Xuxi*; le fort triomphait du faible & le vaincu chargé de fers abandonnait l'infaillibilité à ſon camarade le plus fort.

Le Sang *d'Oïaron* a ſatisfait pour tous les crimes, l'avarice de *Polichinel* a taxé les faibleſſes humaines: pour un écu *Chinois*, il paſſe au voiſin la miſere de faire ſon ami cocu. Ce commerce & bien d'autres ont enlevé de grands Pays à *Polichinel*; il s'eſt faché d'avoir perdu tant de Provinces, il les a maudites à cauſe qu'il les avait perdues: il a fait le crime, il punit les innocens; *Polichinel* a une logique, elle eſt à lui ſeul.

*C'eſt par les fruits que vous rapporterez*, dit le Philoſophe *Oïaron*, *que je réconnoitrai que vous êtes Sages*; *Poli-*

*chinel* & ſes *Marionettes* n'ont imité que le faſte, & n'ont moiſſonné que des vices. l'Envie d'avoir un feutre différent de celui des Meuniers leur fait imaginer des quittances pour l'autre monde & leur occaſionne des ſottiſes dans celui-ci. Tout le fruit que les *Marionettes* offrent à *Oïaron*, ou mieux le miracle qu'elles opèrent, c'eſt en montrant leur conduite & la loi de leur Maître; c'eſt du noir & du blanc, c'eſt le plus grand miracle de leur Réligion.





# SERMON

*Prêché par M. l'Abbé de* Prades *à la Profeſſion de Mademoiſelle de* Hauteville Tancrède *aux Religieuſes* Carmelites *de* Paris.

Je fus invité aux *Carmélites* de *Paris* à la profeſſion d'une Demoiſelle de condition ; j'y vis à peu près le ſpectacle barbare que les Grecs donnèrent autrefois en *Aulide*. Le bucher était préparé : mais *Clytemneſtre & Achiles* n'y étaient ; Mr. l'Archévêque *Chriſtophe* repréſentait le dur *Calcas*, la Victime couronnée de fleurs avança d'un pas lent vers l'autel. C'était une jeune perſonne de ſeize ans, d'une beauté éblouïſſante ; elle verſait des larmes, ſe mit aux genoux du Grand Prêtre, prononça quelques mots & dans l'inſtant ſon cœur fut obligé de

ſe fermer pour toujours. On ne vit point couler le ſang de cette nouvelle *Ephigénie*, le genre de mort était plus effroyable, le ſupplice dévait durer ſoixante & quelques années. l'Ennui, le dégout, le déſeſpoir, un cœur toujours tendre, des ſens ſans ceſſe revoltés, étaient les bourreaux chargés d'immoler à chaque heure la victime.

On ôta les parures de cette belle fille ; on couvrit ſon beau ſein d'un voile épais ; il était ému, il palpitait, *Amour* tu ſais pour qui ! on enterra ſes appas dans les habits groſſiers & ridicules. Monſieur l'Abbé *de Prades* monta en chaire & fit ce discours.

„ Que les ſaints habits, dont on „ vient de Vous vétir, ſont beaux, „ ma chere Sœur ! les richeſſes de „ *l'Inde*, les coliers de *Tyr*, dont „ *l'épouſe des cantiques* ornait ſon cou „ blanc, quand elle entrait dans la „ couche voluptueuſe de *Salomon*, „ n'approchaient point de l'éclat de „ ces ſaints guénillons. Dieu le Pè- „ re, la Ste. Vierge, les Anges & „ les Saints ſe ſont réjouïs dans le

» Ciel au moment que Monſeigneur
» vous a décorée du ſacré ſcapulaire
» du *Mont-Carmel.*

» Vous avez quitté le monde pour
» entrer dans l'Arche de *Noë*, Arche
» fortuné, qui vous conduira ſur les
» montagnes de *l'Armenie* heureuſe ;
» tandis que les miſérables mondains,
» ſemblables aux géans de la fable &
» de l'écriture ſéront accablés du poid
» de leur orgueil, ou ſubmergés dans
» la mer tempétueuſe de leurs paſ-
» ſions. Plus grande que la *femme*
» *forte* du *Sage*, vos mains pucelles
» ont briſé le fuſeau & l'éguille ; vous
» avez généreuſement mépriſé la
» gloire d'obéir à un Mari, le bien
» précieux d'éléver des enfans dans
» la ſageſſe, le bonheur d'être celui
» de votre maiſon & de vos domeſti-
» ques. La *femme forte* de *Salomon*
» n'était belle qu'aux yeux groſſiers
» des *Iſraëlites*, race de vipères,
» enchaînée malheureuſement par les
» mains de Dieu le Père dans les fers
» d'une Réligion de chair & de ſang.
» La Loi de grace, ſupérieure aux

» vains élemens de la loi ancienne,
» a inſpiré à votre cœur d'arracher
» les ſentimens du ſang ; vous avez
» rénoncé à des parens tendres pour
» obéir à une étrangère que vous ne
» connoiſſez pas, que vous n'aimerez jamais, parcequ'elle ne ſe rendra jamais aimable ; éternellement
» concentrée dans le vaſte cercle de
» ſes minuties, elle grondera perpétuellement, elle étudiera avec une
» application conſtante les occaſions
» de vous contrarier ; enflée d'un
» morceau de parchemin, qui l'aggrandit à ſes yeux, elle exercera
» ſur vous un deſpotiſme ſans bornes,
» une autorité ſans rélâche : ſon
» amour-propre ne perdra point une
» virgule de ſes droits ; toujours au
» delà de la raiſon, ſes déciſions feront des oracles, vous ſerez contrainte d'adorer l'imbécilité humaine dans ſa perſonne ſacrée & bavarde ; enfin ſa charité vous fera ſentir pendant ſoixante & quelques années que le joug du ſeigneur eſt
„ dur, que la ſuperſtition & le fa-

» natisme ont rendu ſes fers acca-
» blans.

» Quels ſécours ne trouverez vous
» point dans vos chères compagnes?
» ces chaſtes épouſes de l'Agneau,
» qui fait germer les vierges, pour
» aimer davantage leur époux, ſont
» diſpenſées de s'aimer entre-elles.
» Leur ſenſibilité s'attachera à vous
» tracaſſer, leurs yeux veilleront au-
» tour de vous pour vous trouver
» répréhenſible, leur langues légè-
» res & vénimeuſes ne ſe rémuëront
» que pour vous prêter des défauts
» ou vous charger de faibleſſes: vo-
» tre beauté, ce ſujet aujourd'hui
» de deuil & de larmes pour le mon-
» de, vous occaſionnera ſouvent des
» chagrins : on trouvera que vous
» aurez tort d'être la plus belle & la
» plus jolie de votre communauté.
» Un minois ſous le voile veut plai-
» re, comme ſous le cabriolet; cet
» inſtinct eſt né avec votre ſexe &
» les femmes ne s'en dépouillent
» point auſſi aiſément que de leurs
» habits. Votre eſprit vous attirera

» le réproche usé & misérable d'irréli-
» gion ; dans le cloître & dans le siè-
» cle, les sots fachés d'être sans
» esprit se vengent de ceux qui en
» ont, en les accusant de matérialis-
» me & d'indévotion ; perpétuelle-
» ment obligé de vivre avec les mê-
» mes masques, que votre vie séra
» délicieuse ! que vous aurez d'obli-
» gations à la tendresse paternelle de
» vous avoir fait malgré vous, un
» sort qu'elle n'enviera jamais pour
» elle.

» Des dévoirs petits & ennuïeux &
» toujours répétés pendant soixante
» ans, vous annéantiront chaque
» jour ; des offices longs, où un stu-
» pide Directeur exigera votre atten-
» tion quand rien ne pourra la
» fixer d'ailleurs, vous rendront les
» hymnes du Ciel aussi insipides que
» les œuvres de *Caraccioli.* Quelle
» saveur trouverez-vous de chanter
» les merveilles de l'Eternel en grec
» que vous n'entendez point ? quel
» fruit retirerez-vous de huit heures
» de chant, qui ne laisseront rien

» dans votre cœur, ni dans votre
» esprit ? semblable aux orgues de
» votre église, vous aurez fait un
» vain bruit comme elles.

» O tems perdu consacré par les
» saintes rubriques de l'église, que
» vous êtes cher à ses yeux ! ô tems
» perdu relié dans quatre parties d'un
» bréviaire ignorant, que vous êtes
» respectable aux régards de l'Epouse
» militante de l'Agneau égorgé ! dé-
» puis la fondation du voile, depuis
» l'imagination des grilles & de la
» sainte stérilité, l'église, cette mè-
» re riche & éclairée n'a point cessé
» de vous entretenir parmi les vier-
» ges immolées à l'idole du célibat :
» oui par la durée de la sottise, on
» a formé au très haut des peuples,
» qui semblables aux Dieux de *Tyr*
» & de la *Babilone*, ont des oreilles
» & n'entendent point. Hélas, mon
» Dieu ! ceux qui ont imaginé ces
» belles rubriques étaient comme eux,
» *similes illis qui faciunt ea.*

» L'éducation sage, qu'on vous a
» donnée, ma chère Sœur, le bon

„ exemple, qui a peut-être toujours
„ marché devant vous, ont détourné
„ de vos régards l'image d'un Dieu
„ charmant & rédoutable, vous ne
„ le connoissés pas encore; hélas! il
„ est dans vos yeux, dans l'air que
„ vous respirez, il s'exprimera un
„ jour par vos soupirs: s'il ne s'est
„ pas encore montré à vous, il crai-
„ gnait votre âge, sa nudité aurait
„ effrayé la timidité de vos jours
„ naissans; il se fera sentir à votre
„ cœur, il entre aisément dans la
„ solitude, la retraite le nourrit;
„ hélas! faut-il vous annoncer qu'un
„ Dieu si beau gémira de vous être
„ terrible; semblable à la triste *Hé-*
„ *loïse* vos yeux désespérés verront
„ descendre *Abelard* avec *Jesus* &
„ *Marie* sur l'autel; vous les verrez
„ tous trois dans le saint des saints &
„ *Abelard* votre cher *Abelard* l'empor-
„ tera assurément sur *Jesus* & *Marie.*
„ Votre âme envéloppée de vos sens
„ trouvera dans chacun d'eux un en-
„ nemi insidieux, vos efforts séront
„ impuissans pour répousser les at-

„ traits du plaiſir qu'ils vous offri-
„ ront ; vous verrez derrière vous les
„ mirthes que vous avez foulés,
„ ſous vos pieds un Océan de dou-
„ leurs, autour de vous des amans
„ heureux & couronnés de roſes, qui
„ chanteront les faveurs de leur maî-
„ tre ; & dans le cruel avénir, le dé-
„ ſeſpoir & la mort comme les ter-
„ mes déſirables de vos malheurs.

„ Vos jours humectés de vos lar-
„ mes ſe conſumeront dans la triſteſ-
„ ſe : vous chercherez le bonheur,
„ il n'en eſt pas ſans l'amour ; ce
„ Dieu adoucit les labeurs pénibles
„ des payſanes, les ſoins inquiets des
„ mères : ce tendre enfant eſt leur
„ récompenſe, il ſoulage le ſoir les
„ travaux de la journée, un ſeul de
„ ſes régards leur ſuffit ; ô charmes
„ du pêché originel ! ô concupiſcen-
„ ce, que ſéroit l'univers ſans toi.

„ La félicité que votre état vous
„ préſente eſt encore dans l'avenir :
„ quelle force d'eſprit ne faut-il pas
„ pour ſe pénétrer, d'un bonheur
„ inviſible, qui nous prive de la vie

„ & des plaiſirs les plus ſéduiſans ?
„ que de ſécours ? que de machines
„ pour élever l'ame vers un pays in-
„ connu, pays ingrat qu'il faut ache-
„ ter aux dépens de ſes ſens, de ſes
„ gouts les plus ſimples & les plus na-
„ turels. Ce détachement du monde
„ eſt une maladie de l'âme, ou le
„ fruit de la vieilleſſe du ſage, &
„ vous vous flattez d'être vieille com-
„ me le ſage, à ſeize ans ?

„ O maitre de la nature ! eſt-ce en
„ détruiſant ton ouvrage qu'on de-
„ vient cher à tes yeux ? tu n'as ja-
„ mais parlé à l'homme que par le
„ plaiſir, tu n'entretiens ſon exiſten-
„ ce qu'en flattant ſes ſens ; la con-
„ cupiſcence, cet appas attrayant,
„ qui force la nature à ſe reproduire,
„ eſt l'œuvre puiſſant de ta ſageſſe ;
„ cette innocente vient de promettre
„ d'effacer ce que ta main a gravé
„ ſur ſa chair ; c'eſt une hypocrite
„ trompée par d'autres hypocrites,
„ qui en s'en impoſant à elles-mêmes,
„ ſe vantent de dompter la nature ;
„ tu ès le créateur, elle vient jurer

„ à tes pieds d'anéantir ce que ta main „ féconde a formé.

„ Entrez un moment, ma chère „ fœur, fous ces toits ruftiques, où „ répofe cette fenfible mère entourée „ de foins, accablée de fatigues, el„ le dort, mais comment ? avec un „ oeil ouvert fur fes enfans, elle a „ fixé pendant la journée chaque „ heure du tems qui s'envole, par „ des travaux utiles. Si elle répofe „ un inftant, c'eft dans les bras de „ l'amour & pour nous donner les „ hommes les plus néceffaires à nos „ béfoins. Etes-vous, mes fœurs, „ auffi agréables au Seigneur ? vous „ ménez dans le fein de l'oifiveté une „ vie plate & inutile, vous n'avez „ ni les foins intariffables des mères, „ ni les travaux pénibles qui les con„ fument chaque jour. Quel bien „ faites-vous à l'humanité ? vous fur„ chargez la terre d'un poid maffif, „ vos mains défoeuvrées font des cha„ pelets, des petits cœurs brodés & des „ confitures pour le cher Directeur.

„ Père calculateur, mère intereffée

„ dont les mains avares ont trainé cet-
„ te victime à l'autel, réjouissez-vous !
„ le *Oui* est proconcé , que vos cœurs
„ s'épanouïssent ! ah bourreaux bar-
„ bares ! croyez-vous que le maitre de
„ la nature n'ait pas votre sacrifice en
„ horreur ? le poignard de la super-
„ stition, que l'église pour faciliter
„ vos homicides à osé mettre sur ses
„ autels , vous a servi utilement ! vous
„ venez de le plonger avec pompe
„ dans le sein de cette innocente. O
„ Dieu des tems ! ô Père de la Vérité !
„ ô Dieu de *Voltaire* & le mien ! peus-
„ tu voir d'un œil indifférent infecter
„ dans le sein de cette fille les germes
„ vigoureux de ta fécondité ? tu crées
„ sans cesse , tu commandes à l'hom-
„ me de t'imiter , peus-tu voir briser
„ tranquillement tes images ? les loix
„ sages du Royaume ont condamné a
„ mort les filles qui détruisaient leur
„ fruit ; la contagieuse superstition ho-
„ nore , respecte , sanctifie celles qui
„ dessèchent les sources de la géné-
„ ration (1).

---

(1) Il n'y a que les sots, les convul-

„ Chrétiens auditeurs, accourés à
„ cette cérémonie pour vous édifier,
„ que vous êtes bêtes! quel sujèt de
„ gloire, de triomphe, d'édification
„ tirez vous d'une vertu stérile, qui
„ ne produit rien ? vous voyez cha-
„ que jour détruire l'humanité sur vos
„ autels & vous bénissez le couteau
„ éternel qui moissonne la société ;
„ vos campagnes manquent de bras &
„ vous les anéantissez encore dans les
„ cloitres. Ah! malheureux, non con-
„ tens d'égorger au son des trom-
„ pettes, de massacrer au bruit des
„ timbales la moitié de votre espèce,
„ vous venez encore avec la gros-
„ se harmonie de votre vieux *chant*
„ *gregorien* chanter le *Te Deum* à cause
„ qu'une fille ne séra plus mère : que
„ votre stupidité est grande! vous
„ êtes semblables à un seigneur de vil-
„ lage qui mettrait six mille journaux
„ de terre en jachère pendant soixante

---

sionnaires, les fanatiques & les ennemis de l'Etat qui puissent croire ou prêcher que le célibat est préférable à l'état du mariage.

„ ans pour glorifier celui, qui fait
„ germer la terre.

„ O *LOUIS !* ô mon Roi*!* ſi ſem-
„ blable au maître du la nature par
„ la beauté de ton cœur, ſi ſupérieur
„ aux autres Rois par ton humanité,
„ n'empêcheras-tu point ces ſacrifi-
„ ces ? ton âme, toujours éveillée
„ au bonheur de ton peuple, ne dé-
„ fendra-t'elle pas à la jeuneſſe de
„ prendre le couteau de la ſuperſti-
„ tion avant trente ans? parle, ô
„ grand Roi ! & ta voix, comme les
„ trompettes de *Jericho*, féra tomber
„ ces murs groſſiers, où gémiſſent
„ tant de malheureuſes victimes ſi né-
„ ceſſaires au beſoin de l'Etat. „

L'orateur s'adreſſant à Monſeigneur *Chriſtophe*, lui dit : „ vous êtes incon-
„ teſtablement, Monſeigneur, l'aigle
„ des *Viſigots*, *l'Ambroiſe* des *Oſtro-*
„ *gots*, le *Chriſoſtôme* des *Gaulois* &
„ *l'Auguſtin* de *l'Ile de notre-Dame* :
„ la noble defenſe de la Bulle, la
„ création des billets de confeſſion
„ & le réfus conſtant des ſacréments
„ vous rendront toujours agréable au
„ Dieu

„ Dieu des miſericordes : ces paſſe-
„ ports réfuſés ſi charitablement aux
„ âmes, qui ne peuvent aller, dites-
„ vous, en Paradis ſans ces paſſe-
„ ports , feront l'éloge de votre
„ diſcernement. Qu'il eſt grand, Mon-
„ ſeigneur, d'obéir au P. *Patouillet*
„ & à la grace ! continuez d'entre-
„ tenir cette ſainte méſintelligence
„ dans l'égliſe, elle prouve à l'uni-
„ vers que le fanatiſme ne peut quit-
„ tes nos autels, c'eſt à votre gran-
„ deur que *Paul* a remis l'épée, dont
„ la ſuperſtition a décoré les tableaux,
„ c'eſt de ce glaive qu'il faut frapper
„ les enfans de *Quénel*, de *Janſenius*
„ & les Philoſophes ſeuls adorateurs
„ du vrai Dieu. Le Ciel prépare à
„ vos victoires les honneurs, dont il
„ combla le Révérend Père *Inigo* ;
„ oui, Monſeigneur, vous couche-
„ rez en Paradis avec le P. *Ignace*,
„ vous pourrez lécher les mouſta-
„ ches précieuſes qu'il laiſſa ſur l'au-
„ tel de *Monferrat*, vous tiendrez en
„ main cette immortelle rapière qu'il

„ attacha à l'image miraculeuſe de
„ *Marie.* „

Les prédicateurs pour ſe captiver la bienveillance des Couvens, ſont dans l'uſage de louer la Supérieure dans leur ſermon ; l'Orateur, ſe tournant vers la Révérende Mère, entonna ainſi ſon éloge.

„ Le cloître s'ouvre à mes yeux !
„ mon œil profane oſe pénétrer ce
„ berçail impénétrable, où giſent les
„ vertus & le murmure ! ah chrétiens !
„ que vois-je ? levez les yeux vers ce
„ ſanctuaire ; admirez cette ſainte
„ ſupérieure, le modèle parfait du
„ bon *Jéſus* & de la Sainte vierge !
„ elle eſt tendre comme *Marie*, elle
„ ſe fait enfant comme *Jéſus* pour
„ s'abaiſſer jusqu'à ſes ſœurs ; oui !
„ elle ne dédaigne pas quelquefois de
„ cauſer avec elles dans les heures
„ de récréation ; ſi elle ordonne des
„ châtimens, c'eſt le zèle qui les
„ dicte ; ſi elle donne des conſeils
„ c'eſt *l'Ange-gardien* du couvent, le
„ P. Directeur qui parle ; ſi elle eſt

„ ſans ceſſe au parloir, c'eſt pour y
„ étaler avec une modeſtie réligieuſe
„ le petit orgueil de ſes titres, édifier
„ comme ſon frère *Vert-vert* les ca-
„ davres & les morts du ſiècle. Que
„ de ſoins ne s'eſt-elle pas donnés
„ pour embellir le couvent! Madame
„ a fait broder les nouveaux gradins
„ de l'autel du *ſacré cœur*, un habit
„ couleur-roſe à *notre Dame de la
„ Compaſſion*; fait préſent d'un beau
„ colier de grénats au chien de *St.
„ Roch* & des manchettes brodées au
„ cochon de St. *Antoine*.

„ Que votre mérite eſt grand, Ma-
„ dame! que vos vertus ſont ſubli-
„ mes! votre piété eſt celle de *Jephté*
„ pour ſa fille: la force de votre
„ eſprit, la main rude de *Judith* & le
„ bras nerveux de *Samſon*: votre
„ voix, le ſon deſtructif des trom-
„ pettes de *Jéricho*: vos yeux, ce
„ ſoleil que *Joſué* arrêta ſur le hameau
„ de *Gabaon*: votre ſainte allégréſſe,
„ la joie du chien de *Tobie*, qui re-
„ muait ſi joliment la queue: votre
„ prudence, celle de *David* quand il

„ coupa pendant la nuit un morceau
„ de la chemiſe de *Saül* : votre zèle
„ éclairé, celui du prêtre *Joada*, quand
„ il fit indignement maſſacrer la Reine
„ légitime : votre diſcernement dans
„ les chatimens, la fureur des enfans
„ de *Jacob*, quand ils fûrent à *Sichem*
„ égorger lâchement un peuple, qui
„ s'était bêtement coupé ſon prépu-
„ ce : enfin, Madame, vous êtes ſem-
„ blable aux vieux livres & les vieux
„ livres ſont ſemblables à vous ; c'eſt
„ pour leur reſſembler davantage que
„ vous déraiſonnez ſi ſouvent ; tout
„ ce que vous dites ſont des miſtè-
„ res, il en fallait au ciel pour ſe ren-
„ dre compréhenſible à la faibleſſe
„ humaine : vivez Madame, mais ne
„ bornez point votre gloire à vivre
„ dans le cœur de vos ſœurs, ſongez
„ à vivre dans l'éternité. Les Anges
„ apprendront vos vertus à la terre,
„ le jour les racontera à la nuit & la
„ nuit les redira au jour : dans le der-
„ nier inſtant du monde les Philoſo-
„ phes vous verront avec étonnement
„ ſur la chaire des douze Tribus pour

„ juger encore le prochain & la terre.
„ *Claudite jam rivos ſat prata bibére* :
„ c'était par ces paroles que l'apôtre
„ *St. Jaques* louait autrefois la mere
„ ſupérieure des *Carmélites* de *Jéruſa-*
„ *lem* ; *claudite Jam rivos* ; élévez ,
„ criait-il , la voix pour annoncer la
„ gloire de la mere Prieure ; *Sat pra-*
„ *ta bibére*: c'eſt le miroir de la ſageſſe
„ & du bon exemple, Ainſi-ſoit-il. „

Le Sermon de Mr. l'abbé *de Prades* fut très cenſuré par les Rabbins de *Sorbonne*. Cette pièce me donna envie de courir les prédicateurs de *Paris* ; je ſavourais la manne filtrée & légère du P. *de la Neuville*, j'admirais l'arrangement de ſes petites phraſes , le choix de ſes jolis mots : je ſuivis les ſermons galants de Mr. l'abbé *de la Tour-du-pin* qui ne convertiſſaient perſonne. Des gens d'eſprit raiſonnaient ſur ces pièces & diſaient mille impiétés ; ils trouvaient ces diſcours offenſans pour le maître de la nature : ſelon eux ces grands orateurs chrétiens ne reconnoiſſaient point le vrai Dieu ; où ont ils été le chercher , aux enfers ?

difaient-ils : le premier légiflateur, qui ofa épouvanter les hommes en allumant le *Ténare*, était un monftre ; il doutait, fans doute de l'exiftence de Dieu ; ou voulait porter les hommes à le détefter ? quelle idée voulait-il donner du Créateur, en le dépeignant comme *Saturne*, qui dévore fes enfans ?

Les hommes qui avaient exifté, ceux qui vivaient encore, ne voyaient autour d'eux que des fignes de la bonté de Dieu, le foleil fe lever conftamment, la terre germer fes fruits & le plaifir répandu fur tout ce qui refpire : tant de bienfaits pouvaient-ils faire éclore dans le cerveau des légiflateurs la penfée d'un Dieu terrible ? un tyran gagne-t'il les cœurs ? peut-on aimer celui qu'on craint ? fi Dieu fignale fa bonté dans ce monde, s'il partage également fes dons à tous les hommes, pourquoi leur ferait-il du mal dans un autre monde ? fa conduite dans celui-ci annonce-t'elle qu'il en tiendra une autre après la mort ?



# LES ÉTUDES.

QU'ON prodigue bien inutilement les anneés d'or de l'homme par les études, dont on l'amuſe ! on uſe ſans épargne le matin de la journée qu'il reſte ſur la terre à remplir ſa tête de choſes étrangères à la vie uſuelle & à ſon bien-être.

Dès les premiers cris de ſon enfance on fait taire la langue de la nature, qui voulait s'accentuer ſur ſes lèvres naiſſantes, pour lui apprendre, je ne ſais quel mauſſade idiôme qu'il ne ſaura jamais qu'imparfaitement. *Jean Jacques*, ce Philoſophe, que la raiſon pourrait quelquefois réclamer, ne parait pas ſur ce ſujet plus conſéquent que tous les hommes ſes ennemis. Aux côtés de la mere *d'Emile*, je vois ſa douce impatience hâter l'inſtant de l'accouchement pour ſe charger plutôt de l'élève ou de l'homme qu'il doit donner à la nature; mais

tient-il l'enfant de ſon imagination dans ſes bras, il en étouffe auſſitôt les accens naturels & ſe preſſe, comme les autres, de lui devéloper l'inutile pauvreté de ſon idiôme.

L'homme doit naître avec un langage qui lui ſoit propre, ne pourrions-nous pas, ſans nous arrêter davantage au merveilleux de la tour de *Babel*, retrouver la langue des hommes? l'Académie, qui propoſe des prix & des lauriers à des antiquités greques, ne pourrait-elle pas tenter de trouver cette première langue des hommes?

Les accens variés des oiſeaux les diſtinguent autant que leurs différens plumages, tous les hommes ont un nez, des oreilles, je les reconnais à leur figure; mais dès qu'ils parlent, je marche parmi mes ſemblables ſans les entendre: chaque fois que je change de chevaux de poſte, j'ai béſoin d'un autre idiôme, ou d'un dictionnaire pour me rendre intelligible; dans vingt quatre heures il me faut dix volumes, & les entendre, pour demander les choſes les plus néceſſaires à la

vie; & ſi je tombe malade, je péris faute de ſavoir le *Calepin Hollandais.*

La première langue eſt-elle une de celles qu'on parle aujourd'hui dans l'univers? cette queſtion eſt celle d'un ſot, ou d'une Académie; il n'eſt permis qu'à un ſtupide *Flamand* de bâtir un *in folio* pour aſſurer que ſon déteſtable baragouin eſt le premier accent du monde.

Les hommes ont-ils un langage naturel? cette demande n'a pas beſoin de réponſe; une ſocieté ne peut ſubſiſter ſans langage. La langue de la nature doit être ſimple & lente à apprendre; cette lenteur eſt néceſſaire pour nous donner des notions plus claires des objets qui nous environent & former plus ſolidement notre intelligence: avec cette langue nous ſerions peut-être moins agréables, moins étourdis & beaucoup plus tard des gens de l'extrême bonne compagnie: mais le bon ſens vaut bien l'avantage d'être étourdi; nos agrémens & nos bonnes compagnies ſont cauſe que nous ne pouvons jamais être

avec nous-mêmes ; il nous faut toujours des vivans ou des morts, cette néceſſité eſt bien triſte.

Si ces courtes réflexions, que je fais peut-être dans un moment où je déraiſonne, n'apprennent rien à l'humanité, elles prouveront au moins l'inutilité d'apprendre aux enfans une autre langue que celle de leur pays & condamneront l'uſage abuſif d'uſer leur tems à des études inutiles à la Société.

Que de bêtiſes n'entaſſons nous pas dans la mémoire des enfans ? à quoi leur ſert notre métaphiſique ? ne vaudrait-il pas mieux leur donner une idée de l'anatomie ? on leur enſeigne à connoître la carte, la ſphère, le blaſon & on leur laiſſe ignorer la ſtructure de leur corps, ſi néceſſaire à leur conſervation & à la gloire de l'Etat. Pourquoi ne pas leur donner un précis des maladies, qui affligent plus ordinairement les hommes, leurs tableaux, leurs ſymptômes, les ſimples qui les guériſſent, les ſoins que l'on doit prendre de la ſanté, comme il faut ſe

conduire étant malade? car les infirmes ſont preſque tous des enfans : ils conſultent le médecin, l'apoticaire & les ſœurs du pot.

Dans ce cours d'étude néceſſaire à la vie, on peindrait aux enfans avec les couleurs *d'Eſculape* les ſuites facheuſes de l'ivreſſe & de la débauche; la crainte les rendrait ſobres & continents. Ces connaiſſances ne ſeraient-elles pas plus utiles que l'animal du côté de la choſe ou de notre côté.

Les univerſités ſont inutiles, les villes où elles ſont établies ſont la plûpart ſans commerce & ſans action.

Les univerſités font tomber les bras du peuple; l'aiſance de faire apprendre le latin à bon compte aux enfans donne des idées riantes aux peres & meres; les appointemens & le faſte petit & comique des Docteurs achèvent de leur faire tourner la tête.

Cent mille hommes organiſés pour agiter la navette, ou robuſtement conſtitués pour fendre le ſein ingrat de la terre, quittent le métier ou la charrue de leur pere pour augmenter

les univerſités ou pour les ſervir. Un peuple immenſe de grédins ou de païſans ſacrés, parait-tout-à-coup ſur les bancs des écoles & des gens néceſſaires aux arts utiles déviennent les gargotiers & les valets de chambre des ſuppots des académies.

La logique, ce petit ſavoir encore adoré dans nos univerſités de province, eſt la honte durable de l'eſprit humain : a-t-on pu croire que l'art du ſillogiſme était le grand inſtrument de la raiſon? ſi nous faiſons reflexions „ ſur les actions de notre eſprit, dit „ Mr. *Locke*, nous trouverons que „ nous raiſonnons mieux & plus clai- „ rement lorſque nous obſervons ſeu- „ lement la connexion des preuves, „ ſans réduire nos penſées à une rè- „ gle ou forme ſillogiſtique; auſſi vo- „ yons-nous quantité de gens, qui „ raiſonnent d'une manière fort net- „ te & fort juſte, quoiqu'ils ne ſa- „ vent point faire de ſillogiſmes en „ forme. Quiconque prendra la pei- „ ne de conſidérer la plus grande par- „ tie de *l'Aſie* & de *l'Amerique*, y

„ trouvera des hommes, qui raisonnent peut être aussi bien que lui „ sans avoir jamais ouï parler de sillogismes. Si le sillogisme était le „ meilleur moyen de mettre notre „ raison en exercice, Dieu se serait „ contenté de nous donner d'abord „ des pieds & des mains & eut laissé „ à Monsieur *Aristote* le soin de nous „ rendre raisonnables. „

Cet argument de *Locke*, que la raison inspire aux hommes, n'a pas encore interrompu dans de certaines universités les plates questions & l'usage ridicule de disputer : *si Pierre est Jacques*, ou *si Pierre n'est pas Jacques ? si l'on peut être le même jour pendu à Rome & marié à Paris ? si le mot* Bliɛtri *hors ou dedans la proposition peut signifier quelque chose ? si la nature angelique*, specificè sumpta, *est universelle dans l'hypotese de* St. Thomas ? *si le désir inné de la connoissance de la Métaphisique a été la cause de la chute* d'Adam ? *si l'arbre de* Porphire *est bien certainement l'arbre fameux de la connaissance du bien & du mal, que Dieu avait*

*mis dans le jardin* d'Eden ? *an præter esse reale actualis essentiæ, sit aliud esse nécessarium quo res actualiter existat?* il est inutile de traduire cette question de *Suarès*, dit un *Anglais*, parce que ceux qui n'entendent pas le latin la comprendront autant que ceux qui l'entendent.

Le *Jacobin*, *Thomas*, docteur angelique & le bœuf de l'école, selon *Albert le petit* (1), est fort cité en logique : c'est d'après lui qu'on soutient : *que la nature ne fournit des femmes que lorsque l'imperfection de la matière n'a pu parvenir au sexe parfait.* Que ce raisonnement est pitoyable ! la nature en travaillant à sa conservation n'aurait-elle pas pour but de produire l'être sans lequel elle ne peut se conserver ? on soutient encore d'après les SS. Peres, qu'Adam *avant sa chute était avantagé d'une faculté généra-*

(1) Le frère *Albert*, *Jacobin*, fut surnommé *le grand* dans un siècle où tout était petit ; il a laissé aux *Dominicains*, ses héritiers, soixante *in folio*, où il y a moins de bon sens, de gout & d'esprit que dans un Almanach chantant.

*rative conſtante & non interrompue.* Nous avons perdu cette continuelle faculté prolifique, nous n'en voyons plus qu'une faible image dans les *Cordeliers* & les *Carmes* du grand couvent.

C'eſt avec ce profond ſavoir, appellé, *la clef des Sciences*, qu'un jeune homme ouvre la porte du temple du *Gout*. La théologie, qui jure toujours par ſon grand *Thomas*, ſoutient encore dans nos Univerſités borgnes les queſtions, dont ce docteur angélique & déraiſonnable a déshonoré l'eſprit humain. Nos Rabbins de *Sorbonne*, éblouis du compliment lêché d'un Crucifix de *Naples*, s'imaginent que *Thomas* a compoſé ſous la dictée du *St. Eſprit*. Il ne faut qu'entendre l'Angélique pour être convaincu qu'il cherchait quelquefois à deshonorer le Créateur. Il demande : *ſi Dieu aime mieux un Ange poſſible qu'une mouche actuellement exiſtante ? ſi les Anges ont le matin une connoiſſance plus claire des choſes que l'après midi ? ſi chaque Ange entend ce qu'un Ange dit à l'autre ? ſi les Anges paſſent d'une extrémi-*

*té à l'autre ſans paſſer par le milieu? ſi un Diable peut en illuminer un autre? ſi la création du monde a été finie en ſix jours, à cauſe que ſix eſt le nombre le plus parfait,* ou *ſi le nombre* ſix *eſt le plus parfait parce que la création a été faite en ſix jours? ſi les ſaints reſſuſciteront avec leurs inteſtins? s'il y a un inſtant dans la génération divine?* cette propoſition : *Dieu le Père hait ſon fils, eſt-elle poſſible? Dieu a t'il pu s'unir perſonellement à une femme, en cas que Dieu ſe communiquât à la nature cucurbite, comment cette heureuſe & divine Citrouille prêcheroit-elle, ferait elle des miracles? ſera t'il permis de boire & de manger après la réſurrexion? le Paradis eſt-il grand? les Anges ont ils les aîles bien longues? que faudrait-il faire s'il tombait une mouche, un bœuf, dans le calice après la conſecration?*



Hiſtoire



# HISTOIRE

## Du Révérendissime & Illustrissime Père *Christophe Choulaamba* Curé de la *Villette-aux-ânes.*

Il y avait à *la Villette-aux-ânes* un Curé, qui faisait joliment des Almanachs. Les *Anglais*, toujours fiers, capricieux & brouillons, vénaient manger nos pommes de terre jusqu'à *Paris.* Le Roi de *France* avait bésoin de malédictions pour chasser de ses Etats les Dogues *Britaniques*. Dans ce tems-là on arrêtait une armée avec un anathème, on faisait taire le canon avec celui de la messe; c'est un sécret que les Papes ont perdu. *Choulaamba* avait les meilleurs malédictions du Royaume, le Roi était curieux de les avoir de la prémière main.

*Sa Majeſté* s'ennuiait dépuis longtems d'avoir à la cour la plate figure d'un riche *Butor* ; pour s'en défaire, Elle le nomma Ambaſſadeur extraordinaire à la *Villette-aux-ânes.* Le *Butor* dévait répréſenter *Sa Majeſté*; pour annoncer l'opulence, la grandeur de ſon maître il fit acheter beaucoup de bêtes, prit les gueux les mieux tournés de *Paris*, fit galonner & barioler beaucoup d'habits. Le jour qu'il partit pour l'ambaſſade, la cour vint voir paſſer les bêtes & examiner la beauté des gueux.

La marche commençait par un *Suiſſe*, le plus gros des *Treize-Cantons*; il avait une paire de mouſtaches à ravir; les Dames convenaient qu'elles étaient du dernier mieux, de la bonne faiſeuſe & ſuperlativement noires. Un *Timbalier*, *quatre Trompetes*, en habits bleux, paremens verds, gallonnés deſſous & deſſus toutes les coutures, précédaient cinquante Chevaux de mains, tenus par cent palfreniers, qui allaient à pied crainte de fatiguer les chevaux. Trois Fripons

d'Intendans, habillés d'un fin drap *Pompadour* broché d'or ſuivaient les chevaux. Dix Pages de *Son Excellence*, en habits de gala, eſcortaient quatre brillants caroſſes: le premier des ces caroſſes contenait dans la perſonne du Sécrétaire, toute l'intelligence de l'Ambaſſadeur, le ſecond était vuide, le troiſiéme était exactement rempli par la rotondité de *Son Excellence Elle-même*, le quatrième avait cinq roius, encruſtées de glaces: les cinq roues ne ſervaient à rien, non plus que le caroſſe; mais ſelon l'étiquette des Ambaſſadeurs, il faut toujours à leur ſuite des gens & des caroſſes inutiles.

La Cour trouva l'équipage merveilleux, divin; certains courtiſans aſſuraient que ce bon gout n'était pas de l'invention de *Son Excellence*: on riait, on demandait comment *Monſeigneur* s'acquiterait de ſa commiſſion? bon, diſait-on, il ſe formera en chemin avec les chevaux, les bêtes s'entendent; au reſte il a un ſécrétaire fort habile & ſes inſtructions digérées

comme ça. Cette proceſſion arriva à la porte du Curé de *la Villette-aux-ânes.* L'Ambaſſadeur fût reçû par les marguilliers de la paroiſſe : le *Magiſter* à la tête & la ſervante du Curé à la queue. On conduiſit *Son Excellence* à l'audience ; le Curé fit ouvrir les deux bâttans de ſa cuiſine & l'Envoyé le harangua ainſi :

CHER & BIEN AMÉ.

„ Le Roi, mon maître, a béſoin de „ vos malédictions ; les *Anglais* vien- „ nent manger nos pommes de terre „ juſqu'à *Paris ; Sa Majeſté* m'ordon- „ ne de vous conduire en triomphe „ à la Cour pour maudire les *Anglais* „ dans ce monde ici & dans l'autre. „

Le Curé, ſans répondre à l'Ambaſſadeur fit fermer à l'inſtant les deux battans de ſa cuiſine. Ce procédé étonna le repréſentant du Roi des *Gaules.* Les deux Sécrétaires conférèrent enſemble ; celui du Curé ſe plaignit que ſon maître ayant le droit de porter un bonnet & des talons

rouges, l'Ambaſſadeur dans toute ſa harangue ne l'avait pas honoré d'un petit mot *d'Eminence* ; il proteſta qu'on n'aurait pas les malédictions du Curé, ſi l'on ne rendait à ſes talons rouges les honneurs, qui leur étaient dus. L'Ambaſſadeur fit répondre au Sécrétaire du Curé qu'il n'y avait pas un ſeul mot *d'Eminence* dans ſon catéchiſme d'ambaſſade, qu'il ne pouvait ſans encourir les diſgraces du Roi ſon maître, s'écarter d'une virgule de ſon catéchiſme hiſtorique; qu'il allait cependant en inſtruire ſa Cour.

L'Ambaſſadeur dépècha un courrier extraordinaire. On fut ſix mois à chercher les moïens d'accommoder la Cour de *Verſailles* & le presbitère de la *Villette-aux-ânes*; on conſulta le méchant dictionnaire de *Trévoux*, le méchant dictionnaire de *l'Académie* & tous les méchans dictionnaires pour trouver un mot qui ne fut, ni figue, ni raiſin. Pendant qu'on fouillait dans les dictionnaires, les *Anglais* mangeaient les pommes-de-terre & dévaſtaient la *France*.

Preſſé d'avoir des malédictions, on tint un conſeil extraordinaire. Un commis du bureau de la guerre, qui connaiſſait le protocole de la vanité, les petites étiquettes & les ſimagrées des Cours, dit qu'il fallait pour accorder le tître *d'Eminence* au Curé de la *Villette-aux-ânes*, ſans compromettre la majeſté du Trône, obliger *Sa Révérence* à donner à ſes talons une ligne & demie de hauteur plus qu'aux talons ordinaires des Curés & que les ſuſdits talons ſéraient couverts d'une peau de maroquin rouge; que l'Ambaſſadeur vérifierait la hauteur, la couleur des talons, en prendrait acte, dreſſerait un manifeſte qu'on enverrait à toutes les cours ſouvéraines de *l'Eurôpe*; qu'alors on prodiguerait ſans riſque & avec plus de fondement le titre *d'Eminence* à Mr. le Curé de la *Villette-aux-ânes*.

L'Ambaſſadeur, ayant exactement rempli les vues de ſa Cour, méſuré avec la dernière préciſion les talons du Curé, vérifié leur couleur, il lui donna de *l'Eminence*. Le Paſteur,

enflé comme un balon & satisfait de la *France*, assura l'Envoyé que ses malédictions étaient au service du Roi son maître.

L'Ambassadeur déploya les présens que la Cour envoyait au Curé. Il lui donna entr'autres un beau bréviaire de *veau*, doré sur tranche, en lui disant ; comme *Sa Majesté* est très persuadée que vous ne dites pas votre bréviaire à cause qu'avec quatre cent mille livres de bénéfices, il n'est pas naturel que vous eussiez la faculté & les moïens d'acheter un bréviaire ; Elle vous prie d'agréer cellui-ci de sa main royale & bien-faisante. Voici deux lits jumeaux pour *Votre Eminence* & sa gracieuse gouvernante. Le Roi, mon maître, est un souverain trop galant pour oublier les Dames, voici encore une belle paire de cornes d'un cerf, que *Sa Majesté* a pris dans la forêt de *Fontainebleau*. Ces cornes indisposerent la maitresse de Mr. le *Curé*; mais le sécrétaire de l'Ambassade, qui était d'une très jolie figure,

raccommoda cette affaire en couchant avec elle.

*Son Eminence* fit de beaux préfens à l'Ambaffadeur ; elle lui donna un des cailloux, qui avait affommé *St. Etienne* ; un morceau de la corde, qui avait étranglé le bon larron ; une dormeufe & un cabriolet de la Ste. Vierge ; un morceau de l'oreille de la vraie croix, & deux chauffoirs des onze-mille vierges.

Le Curé de *la Villette* partit avec l'Ambaffadeur & le cortège. *Son Eminence* était montée fur un âne. En chemin *St. George*, patron de *l'Angleterre*, fe préfenta vis-à-vis de la monture du Curé, lui offrant deux bottes de foin. L'animal, qui avait fon libre arbître, arrêta au milieu du chemin, indéterminé, comme on dit dans l'école, laquelle des deux bottes il choifirait : fon maître l'accablait de coups de fouet. L'âne pour prouver l'excellence, la vérité du libre arbître & faire triompher la *Sorbonne*, lui dit d'un ton vraiment doctoral „ pour-

quoi me frappes-tu ? j'ai mon libre arbitre. *St. George* apparût alors au Curé & lui dit : ne t'avise point de maudire mes *Anglais*, tu fais que j'ai coupé le bout du nez à mon confrère *Dénis* ? tu n'es pas mon confrère, Je te le couperais tout entier pour faire enrager ta gouvernante. Ce colloque de l'âne & de *St. George*, se tint, dit l'histoire, au milieu du cortège, devant l'Ambassadeur, & personne ne l'entendit ; cela parait incroyable ; cependant celui, qui a fait cette histoire a de l'esprit, on assure même qu'il ne ment jamais.

Le Curé de la *Villette-aux-ânes* arriva à la Cour ; il avait encore un pied dans l'étrier, qu'on commençait déjà à tirer sur lui. Ce Prélat, disait on, vient-il résider à la Cour ? n'avons-nous par assez de ces résidents à cheveux plats ? quel mauvais gout ! le Roi va t'il donner dans les prêtres ? ces gens-là ne sont point bons à faire des amis, disait Mr. le Comte *de Tourné*, gentil'homme ordinaire de la chambre : Sa Majesté, disait un

autre, a beaucoup d'intelligence, un bon ſens droit, Elle voit auſſi bien & mieux que ſes miniſtres, mais Elle n'a pas aſſez de confiance en ſes talens; la bonté de ſon cœur l'empêche quelquefois de ſuivre les lumières de ſon éſprit; avec autant d'humanité qu'elle en a, elle ſe paſſerait bien de Miniſtres, ſi elle le voulait & encore mieux de prêtres.

On conduiſit Mr. le Curé ſur *l'obſervatoire*, ornée ce jour-là des plus belles tapiſſeries des *Gobelins*. *Choulaamba*, dans la crainte de déplaire au fier *St. George*, combla les *Anglais* de bénédictions. Le Roi & la Cour ſe moquèrent du Curé; ſes almanachs fûrent décriés; les libraires, qui vendaient ſes guides-ânes, n'y perdirent rien, ils débitèrent en revange cent mauvaiſes plaiſanteries, qui courûrent ſur ſon compte. *L'art de faire des garçons & des filles & de les bâtiſer chrétiènement*, dédié à la ſervante de Mr. le Curé de la *Villette-aux-ânes*: *Entrétien de Mr. l'Abbé* Griſet, *grand Pénitencier de Nôtre Dame*; *du Curé*

*de la* Villette aux ânes *& de ſon âne*, *ſur la néceſſité d'excommunier les Comédiens & de bénir* les Anglais : *l'Enfant trouvé, ou le tourne-broche du Curé de la* Villette-aux-ânes : *l'Art de porter ſon bréviaire, ſans le dire ; ouvrage très comode pour le Curé de la* Villette-aux-ânes.

Le Curé honteux d'être hué, perſifflé de la Cour, de la Ville, & de la Province, demanda quelques jours après une audience particulière des Miniſtres, à qui il tint ce diſcours : » ſi je n'ai point maudit les *Anglais*, » vous dévez en ſavoir gré à ma po- » litique ; les malédictions des prê- » tres & les bénédictions des Démoi- » ſelles du monde, ont à peu-près les » mêmes ſuccès ».

» Vous avez cédé, Meſſieurs, aux » Corſaires *Brétons*, certain pays où » il tombe beaucoup de neige & où „ il croit beaucoup de poil. Pour » degéler le cœur des nouveaux con- » quérans de ces contrées glacées & » les empêcher de manger vos pom- » mes de terre, j'ai un expédient bien

» plus sûr que les malédictions, que » vous démandiez : envoyez au *Ca-* » *nada* vos filles de théâtre ; la *Gau-* » *thier*, qui se panche en avant sur » les planches, afin d'exciter l'admi- » ration des spectateurs, coutume » qu'elle observe encore en touchant » à son douzième lustre, réussira » mieux au *Canada* qu'à *Paris*, où le » soin d'étaler les charmes flétris de » sa gorge, lui a rarement concilié » la bienveillance du Parterre ; Ma- » dame *Le Kain*, qui fait cent infi- » délités par an en *Europe*, en fera » trois cens en *Amérique* ; Mad'lle » *Mouche*, qui est honnête & qui » commence lentement & voluptu- » eusement sa fortune par la pièce » *douze-Sols*, ne rénchérira pas les » denrées : Madame *Préville*, qui » joue froidement ses rôles, les ren- » dra encore plus froidement sur un » terrein plus froid ; son jeu la rap- » prochera encore d'avantage du gout » *Anglais* : Madame *Favart*, qui a » fermé les yeux au Maréchal *de Saxe*, » qui mourût dans ses bras, pour-

» ra règner ſeule ſur les derniers ſou-
» pirs de quelque Milord attaqué de
» conſomption : Mad'lle *Clairon*, qui
» a ruïné des Barons *Allemands*, ne
» conſultera point les Avocats pour
» ruïner les Barons *Anglais* : La***
» qui ſe ſoule avant de rendre ſes rô-
» les : La ** qui s'enivre après avoir
» danſé ſur les planches de l'Opéra. „
» La .. La ... &c. &c. pourront ten-
» ter les honnêtes gens *d'Albion*,
» qui ſe ſoulent comme les honnêtes
» gens du *Port au bled*.

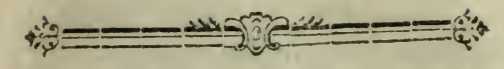
» Pour réuſſir plus aiſément vous
» apprendrez à ces femmes à médire
» des *Français*, du *Pape* & à boire du
» *Punch* ; c'eſt la prémière éducation,
» qu'on donne aux *Anglais*. Les nou-
» veaux maîtres du *Canada* trinque-
» ront & médiront avec elles, pren-
» dront du gout pour elles, ſe fixe-
» ront dans leur conquête & ne vien-
» dront plus manger vos pommes-de
» terre ».

On ſuivit les conſeils du Curé de la *Villette-aux-ânes*, & en ſacrifiant de la

neige, du poil & des filles nous conſervâmes nos *Topimambours.*

*St. George* fâché de l'invention du Curé de la *Villette-aux-ânes* jetta des hauts cris dans le Ciel : je ſuis un ſot, diſait il ; fallait il me fier à un prêtre ? avais-je béſoin de faire la dépenſe d'un miracle ? de faire parler une bête ? mon pouvoir céleſte appréhendait-il pour les *Anglais* les malédictions d'un homme ? Je n'avais qu'à rendre ces malédictions infructueuſes ; mais dans le Ciel, comme ſur la Terre, *on ne s'aviſe jamais de tout.*





LES

MAUVAIS RAISONNEMENS

DE

# MA GRAND MERE.

MA *Grand-Mère* était la plus bavarde fémelle de la *Chine* & la plus jolie femme de *Pekin*; elle faiſait des enfans auſſi régulièrement que ſa châte faiſait des petits tout le tems de ſa groſſeſſe elle chantait poule à mon *Grand-Père*, qui était un très bon *Bon-homme.* Cette femme ſoutenait avec toute l'opiniâtreté d'un Docteur *ultramontain*, que l'infaillibilité humaine était le partage conſtant de ſon ſexe : ouï, diſait-elle, avec ſa chaleur ordinaire, le ſexe maſculin ne raiſonne pas : ce que je trouve de platement pitoyable dans ce monde le plus miſérable poſſible, c'eſt le bonheur offençant de ces chiens d'hommes, qui nous font des enfans avec

une tranquilité, qui vous donne de l'humeur : Ont-ils fait cette bésogne, ils ne sont guères plus aux suites, qui doivent en résulter, qu'aux neiges de la prémière année de grace ; tandis, helas ! que les remords du plaisir rongent le sein d'une pauvre femme pendant neuf mois & finit par lui déchirer les entrailles. A peine le fruit de notre douleur est-il venu au monde, à peine nous félicite-t'-on d'en être heureusement délivrées qu'on le remet encore dans nos bras pour le nourrir : pourquoi n'a t'on pas chargé les hommes de cet embarras ? nous avions fait notre tâche, hasardé nos jours aux incommodités d'une grossesse, aux douleurs de l'accouchement ; pourquoi donc remettre encore ces enfans sur nos bras ? devons-nous les mettre deux fois au monde ?

La dure moitié de mon *Grand-Père* avait des idées aussi extravagantes, aussi singulières que les Philosophes de nos jours ; elle prétendait que les hommes dévaient nourrir leurs enfans : une luëur de raison persuadait

la

la ſienne ; en faut-il davantage à une femme belle & entêtée pour la perſuader que c'eſt de la plus ſolide-raiſon ? ma *Grand-Mère* était ſans ceſſe entourée des amis que ſa beauté avait fait à mon *Grand-Père.* Ces jolis Meſſieurs aſſuraient que Madame penſait juſte, deux ou trois gréluchons s'offraient même de démontrer ſon ſiſtême. Une jolie femme fait faire aux hommes autant de ſotiſes qu'elle veut ; les plus ſages-mêmes ne les empêchent guères d'en faire, parce que les ſotiſes des hommes ſervent au triomphe de leur beauté.

Nous connaiſſons les peines que nous avons de nourrir nos enfans, diſait ma *Grand-Mere* ; c'eſt le ſexe le plus délicat qu'on a chargé de ce ſoin pénible. Pourquoi l'homme étourdi & inattentif ne s'eſt-il point encore apperçu que la nature l'avait aſſujetti à ce travail comme les femmes ? la nature n'a t'elle pas donné des mamelles aux hommes ? qu'on ne diſe point que ces mamelles leur ſont données pour orner leur figure, la natu-

re économe ne fait rien d'inutile. Combien d'hommes ont plus de gorge que les femmes ? la plûpart des *Parisiennes* en ont moins que leurs Maris : plusieurs hommes tirent tous les jours du lait de leur sein, & si l'homme a, comme sa compagne, des réservoirs de lait pour nourrir ses enfans, ne doit-il pas partager avec elles la peine de les alaiter ?

L'expérience a démontré qu'il venait quelque fois du lait aux mamelles des vierges. On a vû des filles de quinze à seize ans présenter leur sein à des nouriçons que leur mere avait confié à leurs soins : ces petits enfans à force de succer leurs mamelons, y attiraient du lait. Cette découverte n'est-elle point une léçon pour l'homme ; ne pourroit-on pas faire venir du lait aux mamelles des mâles par cette espèce d'inoculation si simple & si naturelle ?

Quinze jours ou trois semaines avant l'accouchement de la femme on présenterait au sein du Mari quelques nouveaux nés du voisinage : cet en-

fant ouvrirait les réfervoirs de nourriture que la nature a dépofée dans leur fein comme dans le nôtre ; un médecin habile pourrait aider cette opération par le moyen de certains rémèdes propres, & par là l'homme férait en état d'alaiter fon fils auffitôt qu'il ferait né. L'enfant nourri par le père & la mère trouverait la nourriture propre à fon tempérament.

La mère, occupée toute la journée à nourrir fon enfant, s'épuife de fang & de forces ; elle a béfoin pour les réparer du repos d'une nuit entière : Occupons les hommes à donner la nuit à têter à leurs enfans ; plus forts que les femmes, l'infomnie leur fera moins dangéreufe ; en nourriffant leurs enfans, ils les aimeront davantage. Les femmes les aiment dès le berceau, les hommes ne commencent guères à les chérir que vers l'âge de quinze ou vingt ans.

Mais comment, me dira t'on, un Préfident de la Grande-Chambre, ou un Confeiller des Enquêtes donneront-ils à têter à leurs enfans ? un foin de

la nature doit-il être facrifié aux fingeries de l'ufage ? le Préfident *à Mortier* trouve bien le tems de manger ; il remplit ce béfoin fans croire déroger à fa gravité ; il fe fait un plaifir de la table, qu'il s'en faffe un nouveau de nourrir fon fils. Si dans un cas preffant l'on porte l'enfant de Mr. le Préfident à l'audience, quelles fimagrées y aurait-il à Monfeigneur d'ouvrir fa grande robe du *Palais* & donner le fein à fon fils dévant des Avocats, des Procureurs & des huiffiers ? les cris du poupon l'empêcheraient peut-être de dormir à l'audience, & le foin de lui donner le fein ne fera point capable de le diftraire de l'attention, qu'il doit donner à la caufe qu'un Avocat détaille, toujours en braillant.

Pouffons la chofe plus loin, difait mon inconcevable *grand-mère* ; quand on porterait tous les jours au *Palais* le petit Monfieur avec le fac-aux procès, le pain renchérirait il dans *Paris* ? ces niaiferies feraient elles capables de dérider le front glacé d'un

être capable, qui ſiége aux enquêtes? Si les femmes le veulent efficacement, les hommes ne tarderont point à partager avec elles la gloire de nourrir leurs enfans; & ſi ce ſoin dévenait de l'extrême bonne compagnie, les petits-maîtres, les agréables déviendraient ſubitement les nourrices de nos enfans; le plaiſir d'en conter aux jolies femmes leur ferait faire bien d'autres ſottiſes.

Qu'il ſerait plaiſant, ajoutait ma *grand-mère*, de voir les bavards du *Palais Royal* apporter leurs enfans au pied de *l'arbre de Cracovie*! les affaires d'Etat, ſur leſquelles ils raiſonnent ſi gauchement, n'en iraient pas plus mal.

C'était ainſi que ma *grand-mère* déraiſonnait perpétuèllement; pour ſe mettre à la mode, elle parlait auſſi de réligion & avait ſon ſiſtême comme un autre. Dieu n'a donné, diſait-elle, que l'inſtinct & le néceſſaire à l'homme; c'eſt répondre au vœu de la création que d'obéir à ces deux bienfaits, parce que l'inſtinct & le

néceſſaire ſont les Apôtres que Dieu nous a donnés, c'eſt par eux ſeuls qu'il a parlé aux hommes; ſi Dieu avait parlé autrement il aurait parlé à mon *grand-père*? je ſais, mon ami, me diſait-elle, qu'il n'a jamais parlé à ton Ayeul; ſi tu doutes de ma ſincérité, demande à tous ceux, qui ont encore leur *grand-père*, ſi le bon Dieu leur a parlé; s'ils te diſent que non, conclue naturellement que l'Etre ſuprême n'a parlé à perſonne & que la tradition n'eſt pas ſi bien établie que le Curé de la paroiſſe veut nous le faire croire.

Pour rendre les hommes honnêtes gens, laiſſons les livres, ils n'ont jamais rendu perſonne meilleure; bornons-nous à dire aux hommes; le monde a été créé par un être intelligent; cet être eſt Dieu, nous devons l'adorer dans ſes ouvrages & le remercier dans ſes bienfaits: nous ſommes ſur un petit brin de ſable pêle-mêle avec mille animaux differens, les uns ont des plûmes; les autres n'en ont point & preſque tous ont du poil &

des griffes ; les gros mangent les petits & tout ce qui eſt faible eſt à la merci du fort. Parmi tant d'animaux, nous en rémarquons certains, qui ſont huchés ſur deux pieds ; les uns ſont gris, blancs, noirs, baſanés ; ils ont des oreilles courtes, un nez plus ou moins long, une bouche, une groſſe tête. Ce ſont des hommes, ils nous reſſemblent, aimons ces animaux, c'eſt la théologie de l'homme, celle de la nature & la ſcience du Ciel.

Pour rendre les hommes plus parfaits, ôtons les Curés de nos villages, remplaçons les par un médecin habile, qui ſoit en même tems le chirurgien & l'apoticaire du hameau; qu'il veille conſtament à l'inſtruction & à la ſanté des païſans ; leurs jours nous ſont précieux ; les païſans ſont nos pères - nouriciers. Dépouillons les Temples des images de la ſuperſtition ; mettons à leur place l'image de la *Probité* & l'emblême du travail ; ajoutons-y les portraits *d'Henri IV.* de *Louis XI.* & de notre excellent Roi *LOUIS XV.* Ne perdons plus le tems de nos

païſans à leur chanter des *Cantiques grecs*, qu'ils n'entendent point ; à leur prêcher un *Feu grégois*, nommé le *Purgatoire*, où ſous le prétexte merveilleux de ſoulager les hommes qui ne ſont plus, on vole l'argent de ceux qui en ont béſoin pour exiſter. Comment cette friponerie, imaginée par le *Moufti Grégoire*, a t'elle pû durer tant de ſiècles ? combien n'a t'elle pas engraiſſé de milliers de Moines ? que nous avons été longtems bêtes ! nous le ſommes encore, nous aimons la Vérité, nous la voyons & nous ne voulons pas la ſuivre.

*Video meliora, proboque,*

*deteriora ſequor ...*

On conſacrera le *Sabbat*, ou un autre jour de la ſémaine au repos & à la récréation : à huit heures du matin on aſſemblera le Peuple ; le Médecin rémerciera l'Etre ſuprême de ſes bienfaits ; la prière durera un quart d'heure, après quoi il ſera un diſcours ſur

l'amour que nous dévons à Dieu, les dévoirs envers le prochain, ou d'autres sujets de morale. Cette cérémonie se terminera par un cantique en vers sur les merveilles de la Nature, ou sur des sujets utiles à l'humanité.

L'après midi on fera une prière plus courte; l'encens d'un cœur juste suffit à l'Etre que nous adorons. Le Médecin lira une dissertation utile à l'agriculture, aprés quoi l'on fera vénir des violons pour réjouïr la paroisse: les garçons s'exerceront à remporter quelque prix d'adresse, & cet exercice, où les filles assisteront, sera couronné par un bouquet que la plus belle ou la plus sage donnera au garçon le plus adroit & le couronné ouvrira le bal avec celle qu'il aimera davantage.

La fête du Souverain sera chomée. Le Médecin prononcera un discours sur l'obéissance qu'on doit aux loix & au Monarque; il finira par une prière pour la conservation des Jours du Roi & la prospérité de l'Etat. L'après midi on distribuera deux médailles d'ar-

gent, l'une à la fille la plus ſage, l'autre au meilleur laboureur. Ces prix ſeront mieux fondés que ceux de nos Académies qui couronnent des Diſſertations ſur la longueur des éguilletes des Heaumes Romains ſous l'Empereur *Caligula ;* la couleur des caleçons des Dames *Bulgares*, quand ce peuple demanda au Pape *Nicolas* la permiſſion de porter des caleçons (1).

Chaque mois le Médecin lira à l'aſſemblée une diſſertation ſur les dangers de l'ivreſſe & de la débauche, la conduite que doivent ténir les malades, les maladies courantes & les

---

(1) Mr. *de Fleury* aſſure dans ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, que *les Bulgares* conſultèrent le Pape pour ſavoir ſi leurs femmes pouvaient en conſcience porter des caleçons. Le Souverain Pontiſe à la tête de la congrégation des Rites, ayant examiné la longueur, la largeur & la profondeur des caleçons des Dames *Bulgares*, décida, que l'Egliſe, comme une tendre Mère, ſenſible au bien-être de ſes enfans, permettait aux Dames *de la Bulgarie* de porter le caleçon.

moïens de les éviter. Après l'office du matin, les laboureurs les plus expérimentés & les anciens s'aſſembleront pour le bien de la paroiſſe. Dans chaque village on aura une maiſon propre & bien aérée pour les infirmes. Dans les villes & dans les campagnes, on enterrera les morts la nuit ſans éclat & ſans tintamarre, à-peu-près comme on cure les commodités dans les villes. Il ne faut point attriſter les vivans par l'envie de chatouiller inutilement la vanité des morts. Notre grand reſpect pour les cadavres eſt une imbécillité qu'on peut reprocher aux anciens qui aiment profondément la pourriture : dès le moment qu'un homme eſt expiré, ce n'eſt plus un homme ; ce qui conſtitue véritablement l'homme eſt l'union, ou le jeu du corps & de l'âme. Rendre des honneurs à un cadavre, eſt une bétiſe qui fait rire la raiſon.

Ces idées ſuccintes donnent un fond inépuiſable pour faire le bien. Les hommes ne ſont pas ſi méchans qu'on le penſe ; s'ils étaient effectivement

méchans, ce ſiſtême les rendrait plus vrais, plus conſéquens & meilleurs : ils n'auraient que deux préceptes, ils les rempliraient plus aiſément que cent obligations, dont la *ſuperſtition* les a garottés. Les Sermons du Médecin dépouillés du merveilleux, nourris de choſes utiles au bonheur commun, les affecteraient davantage que le barbouillage qu'on leur fait de l'autre monde & de celui-ci. Les Moines, qui tremblent pour leur pot au-feu, vous diront peut-être que le peuple s'égorgera : ne croïez point les Moines ; plus le peuple ſera éclairé, plus il ſera humain. Les Philoſophes, les amis de la *vérité* ne s'égorgent point, il n'y a que les Moines qui ſe mangent & la Sainte Egliſe qui fait des *Auto-da-fé*. Si l'on craint dans les prémiers jours de la reforme quelque violence de la part des fanatiques, redoublons la marchauſſée ; ces Meſſieurs rouges & bleus font plus d'effet & de bien, que les Miſſionaires & les Stationaires gris & noirs, gris &

blancs, blancs & noirs, noirs & blancs & les tout-a-fait noirs.

Ma *grand-mère* avait des idées fort originaires ſur la *Vérité*: quels attraits diſait-elle, cette Vertu peut elle avoir pour les hommes ? que peut-elle gagner en leur montrant ſon viſage ſec & auſtère ? voulez-vous, me diſait-elle, vivre heureux ſur la terre, mentez autant que les forces humaines pourront vous le permettre; c'eſt par là que vous plairez ſûrement aux hommes : un de mes amans fut longtems mépriſé de ſes ſemblables parce qu'il était vrai ; il eſſaïe de leur plaire, il mentit & le premier menſonge lui procura vingt amis, deux maîtresſes & mille hommages de la bonne compagnie, dont il était la veille la bête noire & le fléau.

Tant que vous rencontrerez des hommes, ne dites jamais un mot de Vérité ; ne parlez le langage de cette vertu qu'avec votre perroquet & encore prénez garde, ſi les mouches de la Police vous entendent, vous êtes perdu.

La *Vérité* ne connait ni la douceur de la complaiſance, ni les petits ſoins de l'amitié ; ſon organe dur & rauque ne fait qu'étourdir notre bonheur ; le menſonge au contraire, fait pour aller terre-à-terre avec nous, s'accommode à nos caprices & ſourit ſouvent à nos folies ; ſon air affable nous captive, ſes complimens nous flattent & lui ſeul fait répandre adroitement des fleurs ſur nos jours.

L'eſpérance, qui conſole les malheureux, n'eſt autre choſe que le menſonge officieux qui trompe agréablement ſon eſprit pour enchaîner ſa douleur : lui ſeul, comme un bienfaiteur zèlé lui peint un avenir flatteur. Un priſonnier avec la *Vérité* pour compagne n'aurait d'autre perſpective que le déſeſpoir.

Les *Romains*, ces peuples ſi éclairés ſur la politique, ont fait du menſonge la gloire & le bonheur de leur République ; des poulets ſacrés, des Vautours, des corneilles, prophétiſaient le ſort des armes & ces menſonges, adroitement ménagés, furent

les premiers inſtrumens de leur grandeur & de leurs conquêtes.

Que ſerait la gloire de quantité des Héros, ſi l'hiſtoire vous racontait ſeulement ce que le ſort a fait pour eux ? quel hommage oférions-nous rendre à tant de vainqueurs, ſi la *Vérité* nous montrait leurs faibleſſes, leurs cruautés, & leurs injuſtices ? avec le menſonge, ces hommes nous paraiſſent merveilleux. Les *Juifs* ſans les miracles de la politique de *Moïſe*, ne ſéraient que des brigands, des ingrats & des monſtres.

La *Vérité* détruirait toutes les Sociétés; elle ſerait pour l'humanité le premier fléau du Ciel. Quelle honte n'aurions-nous point à nous montrer tels que nous ſommes ? nous ſérions ſans doute épouvantables à nous-mêmes.

L'héritier avec le langage de la *Vérité* dirait à ſon père : vous n'êtes point raiſonnable, vous tenez groſſièrement à la vie comme un marchand de la rue *Saint Honoré* : comment après quatre vint dix neuf années d'exiſten-

ce, vous ne quittez point encore ce monde ? j'attens avec impatience vôtre fortune, les ſoupirs que vous m'occaſionnez ſont des langueurs homicides, qui vous tueraient ſi elles avaient la force de la poudre à canon : ah, mon cher père ! que le Ciel faſſe auplutôt de vous un Saint.

Le *menſonge*, plus utile que la *Vérité*, empeche des millions de crîmes que ſon ennemie ferait commettre. La haîne, l'envie, l'interêt frémiſſent preſque dans tous les cœurs, mais ces vices affreux n'oſent paraître ; le *menſonge* les empêche d'éclater, la bienſéance les enchaîne & le voile heureux de l'impoſture les cache à la lumière du jour.

Quel éclat le menſonge ne répand-il pas ſur notre deuil ! c'eſt dans ces occaſions qu'il triomphe & qu'il nous ſert le plus fidélement. La triſteſſe des anciens était bornée à neuf jours, nous pleurons moins, mais nous mentons davantage. La *Vérité* toujours dure nous dirait dans ces momens : c'eſt le ſang, les pleurs, qui doivent colorer

les

les cœurs que la mort divise ; ce sont les larmes d'*Arthémise* que l'antiquité a vantées, l'âme de cette illustre veuve était la lampe, qui se consumait devant les cendres muëttes de son mari. Le mensonge, moins sérieux, vole à nous avec des crêpes, des draperies & des pleureuses ; il nous fait adroitement préférer une tristesse ordonnée à une tristesse naturelle, qui serait sans doute funeste à nos jours. Les anciens finissaient leur deuil quand la nature avait fini ; nous autres au contraire dès que la nature finit, nous faisons succéder le deuil du mensonge & de l'opinion.





# LES EMPECHEMENS DIRIMENS.

Le Mariage, ce contract de la société, dont les gens crédules ont fait un facrement, a confervé dans le païs de L*** les droits de la nature dereglée. Le pauvre fans vertu peut afpirer à la main de la richeffe; la nobleffe voluptueufe s'avilit avec dignité; le maître couronner le concubinage en époufant fa fervante; la fille de quinze ans, obeïffant au premier inftinct du penchant groffier, faire un parti infenfé; & le fils ingrat ou imbécile conclure la honte des fiens par le mariage libertin d'une *Vénus* vagabonde.

L'aifance de faire ces fottifes attire dans ce païs quantité de jeuneffe étrangère, qui vient y contracter des mariages indécens ou malheureux. Ce fut chés un Curé ignorant qu'un

jeune Officier *Français*, épris des charmes chiffonés d'une petite fille vint terminer un mariage, qui occasionna le dialogue suivant.

Le Pasteur n'étoit ni prêtre *Grec*, ni prêtre *Latin*, ni prêtre *Français*, il ne savait aucune langue. Son père avait été fermier de la Dame de son village, la maladie des bestiaux l'avait ruiné ; la Dame, pour remettre le bon homme de ses pertes, s'était mise en tête de faire tomber à son fils la Cure de la paroisse ; elle y avait réussi par le moïen de quelques lettres de recommandation, où toute la science du Prêtre était cachetée. Le Curé ne pouvait remplir aucune fonction de son état sans guide-ânes & sans almanachs. Il avait un mémoire pour se conduire dans les cérémonies du mariage & les instructions préliminaires à ce sacrément ; il prit son papier & dit à l'Officier & à la fille ; écoutez attentivement, voici de quoi il est question, il commença à lire :


G 2

Empêchemens dirimens
Du très Saint Sacrément de Mariage ;
par demandes & réponſes.

*Prémièrement* , dit-il en s'adreſſant à l'Officier , Mademoiſelle n'eſt-elle pas votre ſœur? le Militaire , qui vit que le Curé était un ſot , répondit : je ne le crois point, mon Père était cependant un grand P.... mais ce brave gentilhomme n'a jamais ſorti de ſa paroiſſe; il n'aimait point la guerre, il ne la fit jamais qu'aux lapins : bon, bon , dit le Curé, je vous marierai , dans notre état nous n'aimons qu'à gagner de l'argent : quand on voit des gens couſus comme vous , cela fait plaiſir, on gagne un ſol : dans ce village on ne marie que des gueux , Monſieur , & des gueuſes , il n'y a rien à gagner , il n'y a rien à gagner......

Après cette tirade , il demanda à la fille ſi elle n'était pas la ſœur de l'Officier ? non ; répondit ſon amant , Mademoiſelle eſt la fille d'un chantre de *St. Quentin* ; ſon père ne ſortait du

Chœur que pour boire, il ſe tenait à ſa femme, ne donnait point dans le cotillon, il ſe contentait ſeulement de ſe ſouler deux ou trois fois le jour. C'eſt un pêché d'habitude, répondit le Curé, mais cela n'eſt rien, il faut que chacun ait ſes defauts.

*Secondement*, Mademoiſelle n'eſt-elle pas votre tante au premier, au ſecond ou au troiſième dégré ? en ce cas il faut envoïer de l'argent à Rome pour avoir des diſpenſes ; ſans argent vous ne pourriez pas vous marier ; oui, de l'argent, il faut bien que le Pape vive de l'autel ; *St. Pierre* dit expreſſément qu'il faut de l'argent : *Argentum & aurum non habeo* ; *quod habeo, tibi do.* Le Pape, qui imite *St. Pierre*, a béſoin d'argent.

*Troiſièmement*, n'avez-vous pas fait d'enfans à cette Demoiſelle ...... attendez ..... ce n'eſt rien de faire un enfant, il ne faut guères plus d'eſprit pour en faire un que pour en faire cent ; le merite de faire des enfans eſt le talent d'un âne..... mais voici le Diable, c'eſt le baptême, c'eſt-

à-dire de bâtiser un enfant : si vous avez fait cette cérémonie, c'est un empêchement dirimant, *dirimantus*, *dirimanta*, *dirimantum*, à cause qu'un Père & une Mère ne peuvent donner la vie spirituelle & naturelle à leur enfant. Monsieur le Curé, dit l'Officier *Français*, il n'y a que six sémaines que je connais Mademoiselle, elle ne peut avoir fait un enfant : oui ! il ne faut pas tant de tems pour faire un enfant à une fille : je vois, je vois.... il n'est pas encore venu au monde.

*Quatrièmement* ; Monsieur, avez-vous tous vos membres, il faut des membres au moins pour se marier.... ne sériez vous pas châtré ? l'Officier, que cette Comédie divertissait, lui dit : voulez-vous en juger, Monsieur, les pièces sur le bureau ? le Curé, croiant que le Militaire allait lui montrer les objets qui lévaient le quatrième empêchement, se couvrit les yeux avec sa soutane en criant à la Demoiselle : ma fille cachez-vous avec votre jupon : le plaisant de cette avan-

ture, c'eſt que le Curé, en levant ſa ſoutane, étala toutes les grandes nudités du *Paradis-terreſtre.* Le tableau fit rougir la fiancée & fit étouffer de rire l'officier. Le Prêtre croïant toujours que le Militaire étalait ce qu'il craignait de voir, ne voulait pas baiſſer ſa ſoutane, il fallut un quart d'heure pour le raſſurer. Après cette avanture, il reprit ſon cahier & continua ſes queſtions.

*Cinquièmement* : ſavez vous comme l'on conſomme le mariage? l'homme de troupe, curieux de ſe réjouïr, lui dit qu'il n'en ſavait rien : tant mieux, tant mieux! ſi vous en aviez tâté, vous ne pouriez plus vous en paſſer ..... comme vous allez vous marier il ne faut rien vous cacher, ni ſe ſervir vis à vis de vous de paroles à double ſens. Se tournant alors vers la Demoiſelle, il lui dit : écoutez ma fille attentivement, ceci vous regarde : le mariage eſt une choſe honnête & les choſes qui ſervent au plaiſir du mariage, de deshonêtes deviennent très honnêtes quand l'Egli-

ſe a paſſé deſſus. Le Pape, les Conciles & *St. Paul* ont inſtitué le mariage préciſément afin que les filles puiſſent coucher avec les garçons ; c'eſt tout ce qu'il y a de beau dans ce Sacrement ; celà eſt prouvé par l'Apôtre *St. Paul*, qui dit dans le *Gradus ad Parnaſſum : Stèphanum vidit cœlos apertos* ; cela veut dire en *français* que moïennant le mariage, une fille peut ouvrir les deux bras à un garçon parce que *Stéphanum* veut dire *ouvrir* & *cœlos* veut dire *bras.*

Dans le mariage l'homme eſt obligé de rendre le devoir à ſa femme & la femme ſcrupuleuſement à ſon mari, entendez vous cela, Mademoiſelle ? prenez garde d'y manquer, le devoir ne ſe fait pas à l'égliſe, le Prêtre ne donne autre chôſe que la bénédiction du devoir ; c'eſt comme s'il diſait d'avance, *Amen* ou *Ainſi ſoit il.* Le ſoir de la nôce on danſe, quand on a danſé on ſe retire, les deux époux couchent enſemble, on éteint la chandèle, alors l'homme ..... attendez ..... comme me faire enten-

dre .... ceci eſt un peu verreux ..... l'homme ſe place .... oh j'y ſuis ! .... quand vous ſerez couchés ..... cela veut dire .... après tout c'eſt à Monſieur à chercher ..... attrape qui peut ..... tenez, tenez, j'y ſuis ..... l'homme prend, comme on dirait le goupillon quand je fais l'eau bénite, le met dans le bénitier; alors c'eſt comme l'eau bénite, quand le goupillon eſt dans le bénitier, l'eau bénite eſt faite. A propos, Mademoiſelle, une femme ſage ne doit jamais regarder le goupillon, il faut faire cela, comme quand on joue à *Colinmaillard.*

A çà, mes enfans, vous voilà inſtruits, à préſent avez vous le conſentement de vos parens? non, Monſieur, lui dit l'Officier; mais ne pourriez vous pas, moïennant quelques *louis*, paſſer ſur cet article? des *louis*, des *louis !* oui, j'ai l'âme bonne, eh bien à cauſe que vous n'avez point de conſentement, vous donnerez chacun quatre *louis*, autant que vous avez de pères & de mères; des *louis*

valent bien un consentement : à propos êtes vous de ma paroisse? non, Monsieur : ne peut on pas raccomoder ce défaut avec des *louis*; vous me paraissez un brave homme, moiennant deux *louis*, je vous fais mon paroissien *ipso facto.* Avez vous été à confesse? non : tant pis, mais .... Dame ..., je ne cherchons point tant, donnez moi encore deux *louis*, je vous dispenserai d'être en état de grace : quand voulez vous être mariés? aujourd'hui : c'est près jour, donneriez vous bien encore deux *louis* pour être mariés toute à l'heure? de toute mon âme : comptez votre argent & suivez moi à l'église. L'officier lui donna les *louis* promis & le Curé les maria sur le champ.

Ce pasteur ignorant faisait chanter dépuis quelques années un *Noël* impertinent, où lui ni personne de sa paroisse n'entendaient finesse ni malice. Cet ouvrage indécent, s'il en fut, était arrangé dans la tête du Curé & des païsans à coté de l'oraison Dominicale & je ne sais même s'ils ne

trouvaient pas plus d'onction dans l'impertinence du cantique que dans l'onction du *Pater*. Voici le poëme tel que la Dame du lieu me l'a donné. Je souhaite que cette anecdote fasse impression sur nos Evêques & qu'elle engage ces Seigneurs à choisir un peu mieux les prêtres à qui ils abandonnent le ministère sacré. Un Evêque qui ne se fatigue guères, se repose volontiers sur un grand Vicaire; le grand Vicaire, qui ne veut point aussi trop se fatiguer, renvoie la besogne à un Président du Seminaire, qui n'est souvent qu'un Théologien; & un Théologien est si peu de chose que le savoir d'un pareil homme est toute la science d'un Catéchisme bien fait & un peu étendu. Un Théologien sans esprit & sans lettres n'est souvent qu'un sot : tels sont à peu près ceux de *Louvain* & de *Douai*. Voici le cantique.





# NOEL.

J'avais promis dévotement,
Dans le Temple ténant un cierge,
Que je n'aurais jamais d'amant
Et que je ſerais toujours vierge;
Je ne ſais comment, ni pourquoi,
Un greluchon reçût ma foi;
Mais c'eſt pour accomplir la loi.
Qu'en voulez-vous, qu'en voulez-
vous, qu'en voulez-vous dire?
En voulez-vous rire?
Mais c'eſt pour accomplir la loi?
Que voulez-vous donc dire de moi?

Joſeph eſt enfant du quartier
Même Tribut, même famille;
Il fait un fort joli métier,
Sa mine m'a paru gentille:
Mais il ſe garde, comme il doit,
De me toucher le bout du doigt
Car c'eſt pour accomplir la loi.
Qu'en voulez-vous, qu'en voulez-
vous, qu'en voulez-vous dire?

En voulez-vous rire ?
Car c'eſt pour accomplir la loi ;
Que voulez-vous donc dire de moi ?

Un jour en contemplation,
Les yeux baiſſés deſſous un voile,
Me vint la ſalutation,
D'un Gas plus brillant qu'une étoile ;
Et dans le moment je conçois,
Sans ſavoir comment ni pourquoi,
Mais c'eſt pour accomplir la loi.
Qu'en voulez vous &c.

La loi du Dieu de *Jéricho*
Ne ſe démêle qu'avec peine ;
Je dois donner un *populo*
Sans le ſecours de l'œuvre humaine
Sans douleur, ſans pleurs, ſans effroi,
Sans mettre l'honneur en déſaroi ;
Mais c'eſt pour accomplir la loi,
Qu'en voulez vous &c.

Joſeph, mon bénin compagnon,
Dès qu'il s'apperçut de l'enflure,
Voulut me faire carillon
Et publier par tout l'injure :
Un Ange vint, lui dit : *tais toi*
*Je veux que tu demeures coi*
*Car c'eſt pour accomplir la loi.*
Qu'en voulez vous &c.

Nous cheminons dévotement
Quand de mal la nuit je fus priſe,
Dans une étable promptement
Je fis le berceau de l'égliſe :
Deux pauvres bêtes, deux harnois
Nous échauffaient faute de bois;
Mais c'eſt pour accomplir la loi,
Qu'en voulez vous &c.

Après huit jours accomplis,
Par une ſuite du miſtère,
Un vieux Rabbin à cheveux gris

Fit au poupon certaine affaire,
Il lui coupa, je ne ſais quoi,
Ce n'était pas le bout du doigt
Mais c'eſt pour accomplir la loi,
Qu'en voulez vous &c.

Un matin l'on vint m'annoncer
Trois diſeurs de bonne avanture
L'un d'eux fit l'enfant trémouſſer
Par ſa noire & laide figure,
Ils portaient des préſens tous trois,
On les appella les *trois-Rois*,
Mais c'eſt pour accomplir la loi,
Qu'en voulez vous &c.

Enfin aprés quarante jours
Au peuple pour donner l'exemple,
Sans me parer de vains atours
Un Dimanche je fus au Temple :
D'un air uni ſimple & bourgeois
J'y portai deux pigeons cauchois
Mais c'eſt pour accomplir la loi,
Qu'en voulez vous &c.

Un vieillard nous accueillit,
Et careſſant ma géniture,
Soudain ſon horoſcope il fit
Et lui prédit mainte avanture :
Puis en ſautant il dit : *ma foi,*
*Je vais mourir content de moi.*
*Car j'ai vû l'auteur de la loi.*
Qu'en voulez vous, qu'en voulez-
vous, qu'en voulez vous dire?
En voulez vous rire?
Car j'ai vû l'auteur de la loi
Que voulez vous donc dire de moi?



LA



# LA BIBLIOTHEQUE.

*La Confession auriculaire.* La Religion *Romaine* exige d'un pécheur la confession de ses crimes. Que d'ingrédiens pour être sauvé? chaque pas que l'homme fait dans cette religion, le recule du Paradis, ou il risque de ne point y aller. Une fille, qui laisse toucher sa gorge, donne quelques baisers enflâmés à son amant, ou fait naturellement un enfant sans la permission de son Curé, doit déclarer cette action à un Prêtre, qui l'exhorte à ne plus faire d'enfans sans sa permission, ou sans païer de l'argent à la sacristie pour avoir le privilège d'obéir à la nature.

Cette fille doit gémir d'avoir laissé toucher sa gorge; sa douleur doit égaler celle d'un homme qui a tué son semblable, à cause que les Docteurs *Romains* ont dit qu'une belle fille, qui laisse prendre des baisers

tendres à ſon amant, commet un crime, qui donne la mort: *non datur parvitas materiæ in re venerea.*

Ces Docteurs ſont de grands meurtriers d'âmes: cette fille peut-elle ſe pénétrer de douleur d'avoir gouté le plaiſir de quelques attouchemens? pourrais-je, après mille efforts, être conſterné d'avoir ouï une belle muſique? comment déteſter ce que le cœur adore? pourquoi cette fille fait-elle un inventaire de ce qu'elle a de plus ſecret dans ſon âme? c'eſt que le Prêtre tient la place de Dieu. Dieu a t'il béſoin de procureur? ne lit-il point dans le cœur de cette fille? la déclaration ajoute t'elle à la douleur? ne ſuffit-il point de ſe reconnaître coupable aux yeux de Dieu? quel beſoin de faire paſſer nos ſottiſes par les oreilles d'un homme pour aller juſqu'à lui.

C'eſt un uſage qu'on ne voit point trop fondé; c'eſt une chaîne péſante, dont on a entouré les conſciences; elle a été forgée huit cens ans après la religion: l'origine nous en

vient de certains chefs de Moines ; ces Abbés, curieux de ſavoir ce que penſaient leurs Frères, les aſſujettirent à ce joug. Le ſecrèt parut utile & merveilleux à l'égliſe pour régner ſur les cœurs & comme elle a trouvé cela bon pour elle, elle nous a forcé à courber la tête ſous ce joug. Nous ſommes obligés de faire quelque choſe pour l'égliſe, les enfans obéiſſent à leurs marâtres.

*La Religion naturelle* eſt la prémière Religion de l'homme, les preuves & l'éloquence de ſon culte eſt la raiſon, ſa Doctrine le miel doux de l'humanité. La religion naturelle eſt la ſeule que Dieu ait écrite ſur la chair de l'homme, les cœurs juſtes ſont les Temples de cette religion ; la nature en eſt l'Apôtre, les bonnes actions l'encens pur que l'on préſente au Seigneur. Son culte n'a pas beſoin de miracles pour ſe ſoutenir, d'oracles pour perſuader, ni de miſtères pour ne point les entendre. Cette religion eſt ſimple & unie comme la *vérité*. L'homme n'y trouve

que ces deux préceptes, *aime Dieu & ton prochain*; on entend cela ſans explication & ſans homélies dans tous les climats.

La Religion naturelle a été le modéle de toutes les autres. L'un a écrit ſur la pierre ce qu'il avait apperçu dans ſon cœur; l'autre a prêché ſur les toits ce qu'il avait lu ſur la pierre. Un héros a couru dans la Lune pour annoncer la charité aux nations; *Numa* plus heureux a compoſé la ſienne ſur le ſein de la belle *Egérie*: *Confucius* a été plus ſage.

Il y a mille religions dans le monde, il ne peut y en avoir qu'une véritable. La première, qui eſt la religion naturelle, doit porter inconteſtablement ce caractère. Toutes les religions dâtent d'un certain tems; la religion naturelle eſt auſſi ancienne que le monde, elle date du premier de l'an Un de la création, les autres ne peuvent conteſter ſon antiquité. Dieu en donnant le mouvement à l'homme lui a donné neceſſairement une religion.

Les Adorateurs de la religion naturelle n'ont rien de petit ni de puéril dans leurs craintes, ils aiment Dieu, s'éloignent de l'injuſtice & ne diſent point, ſi nous faiſons cuire un œuf frais le Samedi, le Dieu de la milice de *Paris* & de *Meaux* nous punira : ſi nous mettons le Vendredi un morceau de dur gigot dans notre eſtomac, le *P. Pancrace*, Capucin indigne, aſſure que nous irons à tous les Diables : ſi nous buvons du vin, nous ne verrons plus les belles *Houris* aux yeux bleues, ſi nous mangeons du mouton noir, l'Ange de la *Perſe*, le St. Ange-gardien du mouton noir nous croquera. Les adorateurs de la Religion naturelle boivent du vin, font quelquefois cuire des œufs frais le Samedi, mangent des gigots le Vendredi, ſans craindre d'offenſer l'Etre puiſſant, qui a fait les moutons & les *Champenois*.

*Le Proceſſionel*, livre fort inutile. Nos cérémonies, nos proceſſions & le culte de nos Saints, copiés des Payens, ſont des ridicules de notre invention. *Ste. Géneviève* fait, dit-on, la pluie & le beau tems dans la Capitale ; quand les *Pariſiens* ſont quelques jours ſans voir tomber de la pluie, le beau tems les ennuie, ils prient cette Sainte pour avoir du mauvais tems, afin que le pain vienne en abondance. Les *Chinois*, les *Perſans*, les *Turcs* invoquent-ils *Ste. Géneviève* pour avoir du pain ? non, elle n'en fournit que dans la banlieue de *Paris*. Les enfans de *Lama* ont-ils du pain comme nous ? oui, & pourquoi le demander à cette fille ? nous férions mieux de nous adreſſer à Dieu. *Géneviève* peut elle entendre nos penſées ? eſt-elle auſſi puiſſante que Dieu pour ſonder les cœurs & percer les reins ? Dieu, Meſſieurs les *Pariſiens*, pour obéir à vos fantaiſies eſt-il donc obligé de dire à vo-

tre Patrône quand vous piaillés après du mauvais tems ? » Geneviève, les » badauts de *Paris* sont fatigués de » ne pas avoir de la crôte; mettés-» vous à genoux, implorés ma clé-» mence, car en vérité les *Parisiens* » sont impertinens. Depuis la créa-» tion du monde, je n'ai pas manqué » d'envoier du pain aux hommes, » des raves pour manger avec leur » pain; malgré les raves & les soins » attentifs de ma Providence, ils » murmurent dès qu'ils ne voient » point leurs pavés mouillés. » Enfin quand on a bien crié de la pluie, Dieu nous exauce t'il à l'instant ? non.... oui..... je vois, les choses traînent d'abord en longueur comme les affaires de ce monde : on attend; la pluie qui vient toujours après le beau tems, arrive, & le miracle réussit.

*L'excellence du Jeune.* Cet ouvrage est digne d'un Fanatique ; vous

prêchés le Jeune, prêchés la Sobriété; ne détruisés pas la nature pour plaire au maître de la nature. Croiés-vous faire un cadeau à l'Etre suprême en mangeant pendant six semaines d'excellent poisson & en altérant la santé des païsans, qui jeunent assés de ce qu'il n'ont pas? à propos de quoi affoiblissés-vous des tempéramens nécessaires à l'Etat? êtes vous ennemis de l'Etat? l'Etre suprême regarde t'il dans votre estomac pour sçavoir s'il y a le Vendredi une cuisse de chapon, au lieu d'un morceau de Turbot? en fait d'estomac, il faut laisser le privilége au Pape de regarder dans celui des Capucins; leur soupe, à ce que disent vos Savans Théologiens, lui appartient.

Pourquoi faut-il un tems choisi dans l'équinoxe du Printems pour changer subitement la nourriture des hommes? il faut, dites-vous, se mortifier pour le Ciel; plaisante raison! la nature nous a tout donné pour notre usage, est-ce la glorifier que de mépriser ses largesses? pourquoi priver

votre gout? la nature n'a t'elle pas varié celui des fruits pour ſatisfaire le vôtre? peut-on s'imaginer qu'un homme, qui ſe couche ſans ſouper, puiſſe être agréable à Dieu? je crois au contraire qu'il y a de l'humeur dans les gens qui vont coucher ſans ſouper à cauſe de Dieu; car les enfans, quand ils boudent ne veulent point ſouper dans l'idée de faire enrager leur mère.

Vous prêchés la diſcipline, le fouèt, la macération; la plûpart de ces inſtrumens meurtriers irritent les paſſions. La nature nous defend d'attenter à nos jours & nos Prêtres nous en font un mérite. Quelle différence y a t'il de s'expédier à l'anglaiſe par un coup de piſtolet, ou de terminer ſa carrière par un poiſon lent? Dieu nous a t'il mis dans ce monde pour nous détruire? cela n'étant pas, les Prêtres ne connaiſſent point encore Dieu.

*Le Pontificat Romain*, livre ſingu-

lier avec lequel on fait des Evêques. Ces Prélats, que la réligion n'a jamais diſtingués des autres Prêtres, ne ſont devenus grands que par des rafinemens théologiques, inconnus dans les premiers ſiécles de l'Egliſe. Ces Seigneurs ſont ordinairement des petites gens à la Cour, qui grandiſſent ſubitement dans un Dioceſe. Le ſeul mérite qui les diférencie des Prêtres, eſt la poſſeſſion de cinquante lieues de Dîmes. Les Evêques ordinairement ne connaiſſent point le dedans de leur Egliſe cathédrale, ils aiment mieux ſe réjouir & plaiſanter à *Paris*, ou n'être rien à *Verſailles*. Une fois dans la vie ils adminiſtreront peut-être la confirmation & c'eſt un honneur que *ſa Grandeur* féra à ce Sacrément. Le ſoir de cette cérémonie, beaucoup d'honnêtes gens attachés à la table, ou à la fortune de *Monſeigneur*, lui diront : » *votre* » *Grandeur* s'eſt bien donnée de la » peine d'adminiſtrer ce Sacrement » par ſes mains, quelle fatigue de » ſouffleter deux ou trois mille ma-

» nans, qui honorent *votre grandeur*, » à cause qu'elle a des talons rouges, » & qui n'entendent rien à *votre* » *grandeur*, à la confirmation & à » la religion! » oui, dira le Prélat, c'est une corvée, elle n'est point amusante, mais il faut au moins édifier son prochain: nous sommes toujours à *Paris*, nous sommes assez païés pour faire cette parade; au reste nous avons de jolies femmes pour nous rafraichir de cette fatigue.

Que d'impostures dans la consécration d'un Evêque! celui qui en fait la cérémonie, lui demande par trois fois; *Frère, voulés-vous être Evêque?* le futur *Monseigneur* répond chaque fois, qu'il ne veut pas être Evêque. Comment un homme peut-il mentir aux pieds des autels du Dieu qu'il adore. Un cadet de maison cherche fortune, il lui faut un état; celui d'Evêque est fort bon, il y a dix ans qu'il sollicite, importune la Cour pour être élevé à l'Episcopat: sa famille présente des mémoires, fait valoir les services de ses pères, afin que

le St. Efprit à la nomination du Roi rempliffe leur parent de fa plénitude (1). Ces Evêques croient-ils à la religion ? fans doute, car ils font affez païés pour y croire : penfés-vous qu'il foient affez bêtes pour renverfer leur pot-au-feu ? ils ne manqueront point de crier après les Philofophes : ont ils tort ? Dieu les a regardés trop favorablement : Dans tout le

---

(1) Le pouvoir de nommer aux Evêchés & aux bénéfices, a été longtems contefté à nos Souverains par le Roi étranger de *Rome*, qui voulait être le maître chés nous ; nos Pères, continuëllement fots, croïaient que le Roi faifait injure à la Sainteté du Pape en difpofant de fon bien. Dans un Miffel imprimé à *Paris* en 1584. on trouve une prière pour demander à Dieu l'abolition de la nomination royale aux bénéfices & malgré les beautés de l'oraifon & la chaleur dévote des Prêtres le Ciel n'a point exaucé l'injuftice des Papes. On n'imprimerait plus aujourd'hui une pareille oraifon : pourquoi ? c'eft que les Auteurs ont éclairé la nature : pourquoi l'Etat les fait-il donc mettre en prifon?

Royaume, y a t'il des gens environnés d'un plus grand bien-être ? cela prouve bien que le *bon Jesus* est mort pour tous les hommes & sur tout pour les Evêques & les riches bénéficiers ; il fallait absolument la mort du Rédempteur pour rendre les fénéans aussi riches.

Les Théologiens, qui sont ordinairement assez bêtes, me diront que ce mensonge épiscopal est une cérémonie, qui rappelle ces tems heureux, où la dignité des Evêques était un chemin au Martyre..... oui, il n'y avoit alors que des coups à gagner & point d'honoraires ; personne n'avait de vocation pour se faire égorger : mais est il nécessaire de mentir pour se rappeller un usage ancien. L'Eglise, que nous appellons un *lien Saint*, ne l'est plus dès que le mensonge y habite.

Les Evêques consacrent les jeunes gens à Dieu en les prenant par la tête, leur coupant quelques cheveux ; pendant cette opération le consacré dit à haute voix, *Seigneur, tu séras*

*à jamais mon héritage* : pourquoi cette formule ? les Chrétiens n'ont-ils pas auſſi pris Dieu pour leur héritage ? oui, mais avec cette différence que les Meſſieurs aux cheveux courts ſont ſeuls ſes héritiers, poſſédent tout ſon bien, & nous autres n'avons rien. Nos prêtres ont de l'eſprit à croire les Evêques, Dieu a fait le partage de *Mongomeri* à ſes Enfans, *tout d'un côté*, *rien de l'autre*, je me trompe, ce n'eſt point Dieu, qui a fait ce partage, il eſt trop juſte ; c'eſt l'Egliſe, on le voit bien, *elle a eu ſoin d'elle*. L'Egliſe entend bien les partages.

*Catalogue des Tableaux de aris.* L'indécence des Tableaux, expoſés dans les Egliſes, ſerait digne de l'attention des Evêques, ſi ces Seigneurs faiſaient leur métier. J'ai vû dans une Egliſe des Jacobins un Tableau de *St. Vincent Ferrier* qui prêchait ſi mal. Un homme l'avait invité

à diner, ſans avoir rien à lui offrir : dans cet embarras il eut recours à la Mytologie, & à l'exemple de *Pélops* il ſervit au Saint une moitié de ſon fils en civet & l'autre à la broche. *Vincent* épouvanté de la cruauté du Père, fit le ſigne de la croix ſur les deux plats, à l'inſtant la moitié rôtie de l'enfant alla s'unir à celle qui était en ragout. Le petit garçon reparut vivant ſur la table, courrut jouër à la foſſette & le père en fut quitte pour les morilles & les champignons.

Les autels ſont chargés de fleurs & de colifichets, quelquefois de mille chandèles. Les Moines repréſentent le jour de leur Pâtron, des pantomimes extraites de leur vie. Le jour de *François-Xavier*, on le réprésente jettant un crucifix de bois dans la mer pour convertir les Philoſophes de *Pekin*. Le jour d'*Inigo* de *Guipuſcoa*, on voit ce fou monté dans le cabriolet d'*Ezechiel*, entouré des ſimboles du livre *Imago primi ſæculi*.

Le jour de la *Commémoration des*

*mort*, dans certaines Eglifes de Flandres, on tend des draps blancs au haut du maître-autel ; derrière on place des lumières, à la lueur defquelles on repréfente les ombres des Trepaffés ; ce qui forme un jeu de *lanterne magique* affez mal exécuté.

*La Mandrinade*, miférable Poëme, déteftable hiftoire. Le héros de cette pièce, dans le béfoin où nous étions d'un bon officier, méritait fa grace. *Mandrin* aurait agi pour fa patrie avec le zèle qu'il avait déploïé contre les fuppôts de la ferme. *Alexandre le Grand* fit le Corfaire *Démétrius* Capitaine en chef d'une troupe ; le Sultan *Soliman* fe fervit de *Barberouffe* & de *Reis*, il fit l'un Bacha & l'autre Amiral. Un grand Miniftre auroit vû un grand Capitaine dans *Mandrin*; mais les petits Miniftres ne voient rien & penfent comme *Caligula*, qui, en voyant *Céfonie*, difait : *la belle tête !* je n'ai

qu'à

qu'à commander pour la faire jetter à bas.

*Traité sur le Purgatoire.* Jamais je n'ai ouï de si mauvais raisonnemens que ceux que l'on continue de faire sur le *Purgatoire.* Les Théologiens dont le tourne-broche & la cuisine ne vont qu'à sa fumée de ce feu qu'ils ont si utilement allumé, soutiennent son existence avec la chaleur que les Prêtres des Idoles défendaient leurs foyers.

L'Eglise, de concert avec eux, a toujours prétendu qne Dieu avait institué le *Purgatoire* pour purifier les âmes des souillures du péché, pour lesquelles elles n'ont point satisfait. Il y a, disent les Théologiens, deux choses à examiner dans les offenses que nous faisons à la Majesté de Dieu, la *Coulpe* & la *Peine*; bon: mais demandons à ces savans Docteurs de quelle des deux nous sommes purgés en *Purgatoire ?* assuré-

ment ce ne peut être de la *Coulpe*; puiſque *Jeſus-Chriſt* nous en a délivrés, comme le dit clairement *St. Jean* : *que le Sang du* Chriſt *nous nettoïe de tout péché.* Or le péché, à bien parler, n'eſt autre choſe que la *Coulpe*, car la *Peine* n'eſt point un péché, mais la punition du péché. Si cette logique eſt bonne il eſt impoſſible que la *Peine* ſoit purgée en *Purgatoire*, car la *Peine* n'eſt point une tâche, elle ne peut donc être purgée. Etre puni, dit un ſavant Calveniſte, n'eſt point une purgation, le fouët ou la corde ne ſont point la purgation d'un meurtre ou d'un larcin.

Les ames du *Purgatoire* ſont parfaitement juſtes, continue le même Savant & ne péchent plus, dont il s'enſuit que le *Purgatoire* eſt une purgation des tâches, qui ne ſont plus; car porter la peine des péchés paſſées, lorſqu'on ne péche plus, n'eſt point une purgation, mais *cruciation* ou *vindication*, puiſque les ames y ſont tourmentées & ne ſont purgées

d'aucune tache ou fouillure, vu qu'elles n'en ont plus.

Cette punition du feu, c'eſt toujours mon ſavant qui parle, après la *Coulpe* totalement remiſe, flètrit & dénigre la juſtice de Dieu. Car Dieu punirait ceux, qui ne ſont plus coupables, puiſque nul n'eſt puni des peines ſatisfactoires qu'à cauſe de la *Coulpe*. La Coulpe donc ôtée & remiſe par *Jeſus-Chriſt*, il n'y a plus de peine ſatisfactoire, comme dit *Tertulien* au 5. Chap: du Bapt: *quand on n'eſt plus coupable, il n'y a plus de peine.*

Dieu veut que nous pardonnions ſans réſerve à nos ennemis, Dieu conſéquemment doit nous pardonner de même, & ſi Dieu, après le pardon exigeait des peines ſatisfactoires, Dieu en nous propoſant de pardonner, ouvrirait la porte à la vengeance après avoir pardonné.

Si *Jeſus-Chriſt* eſt le médiateur des âmes du *Purgatoire*, il doit interceder pour elles & s'il intercede encore pour elles envers ſon Père,

pourquoi à ſa requête ne ſortent-elles point plutôt de ce tourment ſi long & ſi horrible.

Une de ces preuves, à laquelle on ne fait point attention & qui démontre cependant que l'Egliſe n'a point connu le Purgatoire dans les premiers ſiècles, ſe trouve dans la règle de *St. Benoit.* Cet ouvrage compoſé depuis mille ans, eſt un monument éclatant contre le *Purgatoire.* Le Fondateur des Bénédictins, qui marque dans cette règle les heures de l'office, les prières & les oraiſons qu'on doit faire à l'Egliſe, ne parle nullement des prières pour les morts. Ce ſilence prouve bien que le *Purgatoire* étoit inconnu à *St. Benoit*, ainſi qu'aux premiers fidèles.

*Le Martyrologe des Jéſuites.* Les Jéſuites *Barnet* & *Ould-Corne*, auteurs de la trahiſon des poudres d'Angleterre, ont été inſérés dans ce livre imprimé à Rome l'an 1608. *apud Pau-*

*lum Maupinum & Mathæum Breutorum.* L'ouvrage fut dédié à *Rancucio Farnese* Prince de *Parme.*

---

*La Poëtique de Marmontel*, ouvrage inutile, prouvé par ce passage d'un Auteur *Anglais.* La vérité est, dit le Chevalier *Temple*, qu'il y a quelque chose de trop libre dans le génie de la Poësie, pour être gêné & resserré par tant de règles; tout homme, qui voudra manier son sujet sélon toute l'exactitude & la sévérité de ces régles, il lui fera perdre infailliblement cet esprit & cet agrément, qui sont purement naturels & qu'on ne peut jamais apprendre des meilleurs maîtres; comme si pour faire d'excellent miel, on venait à rogner les ailes des abeilles & les réduire à se tenir dans leurs ruches, ou à ne s'en écarter que peu & qu'on mit devant elles les fleurs qu'on jugerait être les plus douces, afin qu'elles en tirent la substance ou la vertu la

plus pure, après leur avoir ôté l'éguillon & en avoir fait de véritables bourdons. Les abeilles veulent la liberté de s'étendre dans la Campagne, auſſi bien que dans les Jardins & choiſir elles mêmes les fleurs qui leur plaiſent & qu'elles ſavent diſtinguer par leurs propriétés & leurs odeurs. Elles aiment à travailler dans leurs petites cellules avec une adreſſe admirable, elles font l'extrait de leur miel avec un travail ſans rélâche & elles le ſéparent de la cire par des petites cloiſons ſi bien concertées qu'il n'appartient qu'à elles ſeules de le faire & d'en pouvoir juger.

Si l'Auteur divin du divin *Dénis* le Tyran, des divines *Hêraclides* & des autres Divinités tragiques qu'on ne joue point, avait médité ce paſſage du Chevalier *Temple*, il ſe ſerait bien gardé de nous barbouiller une Poëtique *Françaiſe*. Mr. *Marmontel* a deux côtés, un côté mortel, un côté immortel; le côté mortel eſt composé de ſes Tragédies & l'autre de ſes jolis contes.

*Réflexions sur la phisionomie.* Nous disons une sottise chaque fois que nous disons : *ce Seigneur a un air de qualité.* Les qualités, qui sont des idées chimériques, peuvent-elles s'imprimer sur notre visage ? La nature met-elle un cachet étranger sur la face d'un Grand ? Elle n'a qu'un cachet pour tous les hommes. Que nous sommes bêtes ! nous avons entendu faire ce galimathias à nos Grand-pères, nous répetons la sentence sans faire attention à ce que nous proférons ; nous avons reçu leurs apophtegmes comme leur réligion sans rien examiner.

*Traité sur la Résurrection.* Quand le législateur des *Chrétiens* ne serait point ressuscité avec son corps, sa vie n'en serait pas moins glorieuse, sa morale moins divine & sa mort moins fructueuse aux hommes. *Jesus*

n'avait ſatisfait pour nous, tout était conſommé, quel béſoin avait il de reprendre ſon corps ? ce ne fut pas le corps de *Jeſus*, qui fit le miracle de la rédemption, ce fut la ſoumiſſion de ſa volonté à celle de ſon Père, & ſa miſſion finie, Dieu n'avait plus beſoin de cette envelope charnelle & groſſière.

Les Théologiens qui avancent toujours & ne prouvent jamais rien, aſſurent que ce corps reſſuſcité était un corps glorifié; malgré la création d'un mot qui ronfle ſi bien, je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire que l'Etre ſuprême ſoit emboité dans une carcaſſe de cinq pieds & quelques pouces & je ne penſe point qu'un grand pied plat, une groſſe tête, une machoire épaiſſe, puiſſent embélir ſon exiſtence.

Le Corps de *Jeſus*, quoique théologiquement glorifié, dévait être un corps phiſique, revêtu de toutes les propriétés de la matière, comme la grandeur, la largeur & la profondeur, ou ſans ces propriétés un corps

ne ſerait plus corps. Voila donc le fils de Dieu tout différent de ſon Père ; voilà un Etre commenſurable, aſſis à la droite de celui qu'on ne peut méſurer, car Dieu n'eſt ni rond, ni quarré & ſon fils a notre plate figure !

L'embarras de concilier les quatre Evangéliſtes ſur la réſurrection de *Jeſus* eſt grand. En liſant ces Auteurs, on eſt tout étonné des contradictions qu'on trouve dans la partie hiſtorique de ce miracle : *Madeleine* voit ſon maître dans le jardin, elle veut baiſer ſes pieds adorables, le Phantôme lui dit : *ne me touche point.* Pourquoi *Jéſus* empêche t'il à Madeleine d'embraſſer des pieds qu'elle avait autrefois oints d'aromates, aroſés de ſes larmes & eſſuïés de ſes beaux cheveux ? la dure conduite de ſon *Rabboni* rendait douteuſe la merveille de la réſurrection. Les Saints Pères, qui ne ſont guères plus éclairés que nous ſur les choſes que l'on n'entend point, diſent que *Jéſus*, par un eſprit de pureté, ne voulut pas per-

mettre cette faveur à *Madeleine.* Les mauvaiſes raiſons n'éclairciſſent pas l'Evangile : Si *Jeſus* avait permis à *Madeleine* pécchereſſe de baiſer ſes pieds, pourquoi réfuſait il la même grace à *Madeleine* penitente ? les Pères ne raiſonnent point.

Le corps de *Jeſus*, après la réſurrection, n'avait pas, aux yeux de ſes Diſciples & des témoins de ce miracle, les caractères d'un vrai corps. Il eſt dit dans l'Evangile que *Jeſus* entra dans la ſalle, les fénêtres & les portes fermées. Un corps qui entre dans une chambre, parfaitement calfeutrée, n'eſt point en vérité un corps comme le mien & ſi j'étais témoin d'un pareil phénomène je dirais : ce que je vois entrer par le trou de la ſerrure n'eſt pas un corps long, large & profond comme le mien; un chameau ou un homme ne peuvent jamais paſſer par le trou d'une aiguille & ce corps, qui entre dans cette chambre par le trou de la ſerrure, eſt quelque choſe que je ne comprens point.

Les Théologiens, qui ne paraiſſent jamais embaraſſés de fournir des argumens bons ou mauvais, nous répondront que c'était un miracle : je ne ſais pas ce que c'eſt qu'un miracle, ni ſi un miracle eſt néceſſaire pour captiver ma foi : mais je ſais bien que dans la circonſtance où *Jeſus* ſe trouvait de manifeſter ſa réſurrection, il n'avait pas béſoin de faire un miracle, qui obſcurciſſait davantage cette merveille. *Jeſus* eut mieux prouvé le prodige en vénant le grand chemin, montant l'eſcalier & frappant à la porte où étaient renfermés ſes Diſciples.

L'opiniâtreté de *St. Thomas* a jetté, dit on, un grand jour ſur la réſurrection de *Jeſus* : cet apôtre a vû les plaïes, a mis ſa main dans celles de ſon côté. Si le corps de *Jeſus* était un corps glorifié, les plaïes dévaient être fermées; des mains & des pieds percés dans un corps glorifié ou dans un autre corps ne ſont pas de belles mains & de beaux pieds. Le phénomène, qui ſurprit *Thomas*,

ne fut autre chofe que des apparences, dont *Jefus* s'enveloppa pour confoler fes apôtres de la douleur & du fcandale que fa mort leur avait donnés. Ces gens lourds, maffifs & groffiers n'euffent point compris fans ces fignes vifibles, l'immortalité de l'âme, fur laquelle *Jefus* avait fondé fa doctrine & notre efpoir.

Les apparitions de *Jefus* ne font donc que des preuves de l'immortalité de l'âme & du bonheur, dont elle jouïra après cette vie; pourquoi nos Docteurs, perfuadés de ce fiftême, veulent ils étendre le privilège de l'immortalité à nos corps? quel béfoin ont ils de gèner notre âme dans l'enveloppe de la matière, de remplir de chair & d'os le féjour de la gloire? laiffons les corps dans les charniers des *Innocens* pour montrer aux grands que nous fommes tous égaux dans le cimetière.

Quelqu'avantageufe que foit la façon, dont mon cadavre fera glorifié dans le ciel, je rénonce dès ce moment au Paradis s'il faut y retrouver

mon impertinente figure. Pourquoi faut il que mon âme ſoit empâtée dans cette méchante boue? ai je béſoin de ſentir la circulation de mon ſang, le jeu ſouple de mes nerfs & les agrémens du bon chyle pour ſavourer les plaiſirs de la gloire éternelle? mon intelligence, débaraſſée des ſenſations, verra bien mieux la lumière & la vérité qu'une intelligence entortillée dans les ſenſations. Un caractère, comme le mien, prendra aſſurément de l'humeur contre ſon cadavre, s'il le retrouve en Paradis. Je dirai en moi même : voici un malheureux corps qui a failli mille & mille fois de me faire perdre ce brillant héritage; c'était mon plus grand ennemi, combien de fois à l'aſpect d'une jolie fille a t'il voulu déranger l'harmonie de mon âme? combien de fois ſes yeux curieux ont ils percé un fichu de gaſe, ou couru trop librement ſur une gorge naiſſante? combien de fois ces mains pétulantes n'ont elles pas voulu chiffonner les reſpectueuſes? & ces deux

plates mains féront heureuſes à jamais ?

Nos corps, diſent les Orateurs *Chrétiens*, ſont des priſons où nos âmes ſont malheureuſes & captives. Ces beaux cercueils de terre glaiſe, que nos jolies femmes peignent de rouge & de blanc, ſe ſont toujours révoltés contre notre intelligence, nous dévons les macérer, les couper & les châtrer même, ſi nous voulons aller au Ciel ; car il vaut mieux entrer au Ciel borgne, châtré ou boiteux que ne point y entrer du tout. Voilà les *Philippiques* que l'Evangile & nos prédicateurs ont fait de nos cadavres & après ces ſaintes déclarations, nous ſommes encore jaloux de traîner dans le Ciel ces malheureux inſtrumens de nos peines ?

Suppoſons un moment que nos âmes reſſuſcitent avec leurs corps, comment ſe fera ce miracle ? le boſſu entrera t-il avec ſon paquet dans la gloire ? cette vierge de l'*Opéra* entrera t'elle ſans ſon honneur en Paradis ? le Boiteux y fera t'il ſon

entrée triomphante en clochant? le Borgne ne verra donc le Paradis que d'un œil? le louche ne verrait il Dieu que de travers? & l'enroué ne chantera t-il ſes louanges que d'une voix diſcordante & baroque? on voit qu'il faut du mieux à tout cela, ou le Paradis ainſi meublé ne formerait plus qu'un hotel des Invalides ou un hopital des Incurables.

Nous changerons de figure, nos corps ſéront glorifiés, diſent les Theologiens; ce ſiſtème eſt joli : mais que dira cette femme, qui a épouſé un homme d'une laide figure & qu'elle a fait ſi naturellement cocu? en le voyant raïonner de charmes, elle dira ſans doute : voila une laide maiſon qu'on a bien fait de démolir; ce nouveau bâtiment eſt joli, ſi le miracle avait été fait dans mon bail, aſſurément mon époux n'aurait point été coëffé à la grèque. On voit qu'il réſulterait beaucoup d'impertinences du miracle de la réſurrection des corps.

L'article de la résurrection des corps qui n'était point enchassé dans le premier simbole de l'église n'est autre chose que l'histoire de l'immortalité de notre âme; le jugement dernier, le spectacle allégorique de la recompense des bons & la punition des méchans, figurées par la parabole des brebis & des boucs; car Dieu n'a pas bésoin de deux sentences pour juger les hommes, ni de l'appareil de l'univers, pour juger nos crîmes & manifester nos faiblesses. Si ce jugement devait s'entendre à la lettre, que pourrait dire le Juge souverain aux Sauvages qu'il enverrait aux flâmes éternelles, que tout l'univers ne trouvât singulier? Quoi ces peuples séraient damnés pour n'avoir pas vû la lumière, que le juge avait cachée lui-même à leurs yeux par la barrière des terres & l'immensité des mers.

Croyons fermement à l'immortalité de l'âme, à la recompense des vertus, aux châtimens du crîme; la raison & la religion naturelle

le conçoivent ce ſiſtême, & laiſſons tranquillement notre pouſſiére ſe mêler avec celle qui compoſe ce vaſte univers; à la longue nous produirons un arbre, des pommes de terre, des choux, des raves &c.

*Les Héréſies.* A peine l'évangile fut il annoncé, qu'on vit éclore de ce chef d'œuvre de la *vérité* une foule immenſe de ſectes, qui s'égorgèrent les unes & les autres avant de s'entendre, & continuèrent à s'égorger après s'être un peu entendus. Le ſang que la religion a répandu a plus humecté la ſurface du globe que nous habitons, que les eaux abondantes du déluge. Dépuis le pontificat de *Pierre*, juſqu'au tems des billets de confeſſion de *Monſeigneur Chriſtophe* Archévèque de *Paris*, l'égliſe toujours très militante n'a pas ceſſé de faire la guerre aux hommes & aux ſages.

En liſant attentivement & ſans pré-

jugé les écrits des différentes Sectes, qui ont paru dans l'églife, on voit conftamment que la fable du *Loup & de l'Agneau* s'eft renouvellé dans tous les fiècles eccléfiaftiques. Je pourrois accabler mes lecteurs d'une érudition profonde, compofer un *in folio* des noms feuls des fectes que la *vérité* a fait naître; mais ennemi des longs ouvrages, je me bornerai au précis des prémières héréfies qui ont milité dans les champs de l'églife & pour lefquelles la cour de *Rome* a manqué de douceur, de bonté & de charité.

Les *Caïnites* révéraient *Judas*, ils difaient que fi ce traître avait vendu fon maître, c'eft parcequ'il favait le bien qui en reviendrait au genre humain. L'églife a jugé les *Caïnites* trop févèrement, *Judas* annoncé par les Prophêtes entrait affez naturellement dans l'économie de la redemption & puifqu'il fallait un traître pour confommer ce grand ouvrage, autant celui là qu'un autre. Ce qui rendait peut-être *Judas* moins coupable

aux yeux des *Caïnites*, c'eſt que *Jeſus* l'avait choiſi, lui avait donné ſon amitié & généreuſement confié ſes finances.

Les *Pepuziens* & *Quintiliens* eſtimaient les femmes meilleures que les hommes ſous prétexte qu'*Eve* avait cauſé un grand bonheur aux hommes en leur procurant par ſa faute la miſſion de *Jeſus* : excepté le ſingulier avantage de ſoutenir le titre glorieux d'égliſe militante, je ne vois pas la raiſon pourquoi *Rome* a bataillé contre les *Pépuziens*. Ces bonnes gens aimaient les femmes, cela eſt bien naturel, ils n'avaient pas, comme *Salomon*, la folie de les trouver plus méchantes que les hommes, ni plus coupables qu'eux pour avoir mangé d'une pomme dans un jardin où il y avait des pommes.

Les *Antimarites* ou *Helvidiens* ſoutenaient que *Marie* ne demeura pas vierge après qu'elle eut enfanté *Jeſus*; que *Joſeph* après la naiſſance du Redempteur a connu *Marie*. Cette connaiſſance ne pouvait rien déran-

ger au miſtère de la rédemption ; la tâche de *Marie* était faite. Ces Hérétiques, comme les enfans de *Jacob*, aimaient la fécondité & ne trouvaient pas honteux que l'épouſe légitime de *Joſeph* ait fait des enfans. L'écriture ſainte les induiſait-elle même en erreur, en citant ſi ſouvent les frères de *Jeſus*.

Les *Rhétoriciens*. Cette ſecte était compoſée d'Auteurs & de Poëtes, elle parut la plus ſenſée des héréſies. Les *Rhétoriciens* ſoutenaient avec les honnêtes gens de toutes les nations & de tous les climats qu'on ſerait ſauvé par la religion dont on avait fait profeſſion & qu'il fallait laiſſer la liberté & le choix à un chacun d'aller à Dieu par quel chemin il voulait. Ce ſiſtême était celui de la Tolérance, ſiſtême que l'Egliſe appréhende le plus.

Les *Ophéiens* croyaient qu'il y avait des mondes innombrables. L'égliſe fut injuſte de damner les *Ophéiens*. Leur ſiſtême, réchauffé dépuis par Mr. de *Fontenelle*, faiſait

honneur à la fécondité du Créateur.

Les *Libérateurs* soutenaient que le *Christ* était descendu aux Enfers pour délivrer les pécheurs & les impies qui crûrent en lui. Ces Hérétiques étaient dignes d'admiration, ils bornaient les vengeances d'un Dieu miséricordieux & le peignaient toujours pret à recevoir le pécheur à la pénitence. L'enfer, pour être un ouvrage digne de l'Etre suprême, doit être dans sa main bienfaisante, un instrument plus actif & plus certain pour purifier les souillures du crime. L'église aime mieux rendre ce séjour de punition stérile & éternel. Ce sistême est bon pour épouvanter les gens qui doivent payer les dîmes.

Le *Collyridiens* présentaient tous les ans des gâteaux à la vierge *Marie*; *Rome* présente tous les jours des fleurs, des fruits, à la *Madonna* de *Lorette* & reçoit les offrandes qu'on fait à la *scala sancta*.

Les *Valentiniens* disaient qu'il y avait trente Aones, Siècles & Mondes

tirant leur origine de la profondeur & du ſilence. Ces Philoſophes ne touchaient point aux principes de la foi. Le ſiſtême de pluſieurs Mondes ne donnait qu'une plus grande idée de la puiſſance du Créateur. Notre Monde n'eſt aux yeux de Dieu qu'un grain de moutarde & quand un homme croirait que Dieu aurait bien pu faire de millions de grains de moutarde, je ne vois pas là dequoi donner de l'humeur à l'égliſe. Quant au calcul des ſiècles; celui des *Valentiniens* était l'arithmétique des *Chinois* & quand ces deux chronologies auraient été défectueuſes, où ſerait encore le mal? celle de *Moïſe* n'était pas meilleure. Le ſilence de ces Hérétiques ſur le miracle de la création était plus prudent que le barbouillage du cahos des *Egiptiens* & des *Hébreux*. Il vaut mieux ſe taire que d'écrire que l'effet a précédé la cauſe, comme par exemple la lumière créée avant le ſoleil, ne laiſſe pas d'embaraſſer les gens qui ont un peu de phiſique ou de ſens commun.

Les *Cathores* ſe piquaient d'une grande ſainteté, ils ne voulaient point avoir de communication avec ceux qui avaient péché aprés le baptême. Il ne fallait point damner les *Cathores*, il fallait ſeulement leur précher ces deux vers de *Molière*

*Il nous faut dans le monde une vertu traîtable,*
*A force de ſageſſe on peut être blamable.*

*'Eſt modus in rebus:* Dieu n'a jamais tort avec les gens d'eſprit & l'égliſe ne l'aurait jamais eu, ſi elle avait été tolérante, bonne & douce comme ſon divin maître.

Les *Angéliques* rendaient un culte aux Anges: Dans leur ſiècle il était défendu ſous peine de damnation d'honorer les Anges, aujour-d'hui il faut honorer les Anges ſous peine de damnation. Voilà comme tout change dans ce monde, ce qui eſt noir dans un tems, devient blanc dans l'autre. La Sainte Egliſe ſerait elle l'i-

mage du matin & du ſoir que le ſatyrique Français nous a peinte ?

Les *Origéniſtes* ou *Adamiens* tenaient la *Palinheneſis*, c'eſt à dire le retour des âmes apres la mort dans leurs corps pour converſer dans le monde. Nous avons cru longtems aux *Revenans* & Dom *Calmet* aux *Vampires*. Les *Origéniſtes* aſſuraient que la punition des Démons & des Réprouvés ne durerait que mille ans, après lesquels ils ſéraient bien heureux. Ces gens en bornant ainſi la vengeance de Dieu éclairaient un ſentiment de leur âme qui faiſait honneur à leur cœur. Je penſe comme eux & je ſouffrirais prodigieuſement en *Paradis*, ſi je connaiſſais quelqu'un de mes frères éternellement malheureux. C'eſt un ſentiment de pitié que tous les canons de l'Egliſe ne pourraient chaſſer de mon cœur, à moins que Dieu ne vienne lui-même m'aſſurer qu'il eſt plus méchant que les hommes.

Les *Mélétiens* retenaient dans le

Christianisme plusieurs ablutions des *Juifs*. Il ne faut point damner les gens pour de pareilles bagatelles. La pureté du cœur des *Meletiens* devait suffire à l'Eglise, & la guerre qu'elle leur déclara sur leur propreté était une chicane.

Les *Pattalorinchites* croyaient toutes les vérités de la religion & faisaient consister le service divin dans le silence. Ces sectaires suivaient en cela les volontés de l'Evangile qui veut qu'*on adore Dieu en esprit & en vérité*. C'est assurément de ce silence respectueux que Dieu ordonna aux nations de l'honorer, à l'exception des *Espagnols*, à qui il a permis de marmoter le *Saint Rosaire*.

Les *Tertulistes* enseignaient que les ames des Impies étaient changées après la mort en Démons. Si l'homme dans les *Enfers* n'est plus capable de mérite ni de demérite, je crois que la qualité de simple réprouvé suffirait à mon ambition; mais si les Damnés sont capables d'orgueil & de bienfaisance, je voudrais être Démon

pour rendre le ſort des réprouvés plus heureux. Je penſerais comme un *Capucin*, qui voudrait être gardien de ſon couvent pour rendre la vie plus douce & plus agréable à ſes frères.

Les *Ptolomiens* donnaient à *Bathos*, ou à la profondeur deux femmes l'une *Ennoïa*, c'eſt-à-dire la Penſée & l'autre *Théléſis*, la volonté. Ces allégories étaient ingénieuſes, pourquoi foudroïer le génie? *Ennoïa* & *Théléſis* valaient mieux que les *ſept Dormans* qui ne font que des rèves, & que *St. Alexis* qui quitte une jolie femme préciſément le jour qu'on ne la quitte point.

Les *Heracléonites* tenaient la profondeur pour la plus ancienne de toutes les choſes. Cette profondeur me plait davantage que les viſions monſtrueuſes & inexplicables de l'*Apocalypſe* & que le viellard de *Daniel* avec une figure humaine.

Les *Sévériens* enſeignaient que le monde avait été fait par les Anges. Le mal & le bien, qui bran-

lent toutes les chofes de ce monde, font affez penfer qu'un Etre inférieur à Dieu a pu compofer cette petite fourmilière.

Les *Tatianites* & *Eucratides* prêchaient une fobriété extraordinaire & des abftinences de vin & de viande; il ne falait pas envoïer ces fectaires à tous les Diables, il fallait leur dire : tenés, acommodons nous, nous ne défendons dans aucun jour de l'année l'ufage du vin parcequ'il énivre; mais nous défendons dans certains tems l'ufage des viandes parcequ'elles n'énivrent point. Imités nous, faites abftinence de chair le Carême, les quatre tems, les vigiles, le Vendredi & le Samedi de chaque femaine; & la veille de la fête de votre maîtreffe, allés, fi vous voulés, coucher fans fouper, fi cela peut lui faire autant de plaifir qu'à fon pâtron. Mais toujours faire maigre c'eft ouvrir une branche de commerce confidérable aux *Anglais* & aux *Hollandais*. L'abftinence ne tue que les Ouvriers & les Payfans, ce font cependant les

gens les plus néceſſaires à l'Etat; il ne faut pas tuer les Ouvriers & les Payſans pour enrichir les étrangers. Les *Tatianites*, qui étaient raiſonnables ſe ſéraient accommodés avec *Rome.*

Les *Quartadécimans* fûrent ſéparés de l'Egliſe d'*Occident* par une excommunication du Pape *Victor*, à cauſe qu'ils célébraient la pâque comme les juifs le 14 de Mars. Voila une plaiſante minucie pour envoyer d'honnêtes gens aux flâmes éternelles.

*Hiſtoire de l'ordre de St. Dominique.* Les Dominicains ont été les moines les plus funeſtes à l'humanité. Leur fondateur a teint le *Languedoc* de ſang. L'infâme & rédoutable *Inquiſition* ce tribunal odieux & barbare, eſt de leur invention. Combien de miſérables roles n'ont ils pas joué dans les Guerres ſcolaſtiques? combien de victimes n'ont ils pas immo-

lées à leur Docteur Thomas qui n'avait ni les lumières de *Bayle*, ni le génie du moindre de nos Ecrivains? quelle fermentation n'ont ils point nourrie du tems de la Ligue? quels attentats n'ont ils point commis en plongeant leurs mains ſacrilèges dans le ſang de leur Roi? & n'ont ils pas mis le comble à leur impieté en ſe ſervant du pain de l'Euchariſtie pour empoiſonner un grand homme? Cet ordre, auſſi coupable que celui de *Jeſus*, n'a pas balancé ſes crimes, comme ce dernier, par la culture des ſciences & l'utilité des Lettres; on ne voit dans le temple du *Gout* & de l'*Immortalité* aucun ouvrage de cet Ordre.

*Le Spectacle de la Nature.* L'Abbé *Pluche* radote avec ſes coquillages & ſon déluge : les vieux Temples, dit-il, ſont des preuves victorieuſes de la religion. Si Mr. l'Abbé avait

voyagé en *Egypte*, il aurait vu des vieilles masures dédiées autrefois aux Oignons, & à la *Chine* des édifices élevés au sage *Confucius*.

*L'histoire de Malthe.* Etait il nécessaire de rélier en quatre volumes les fureurs de la *religion Romaine*? est il possible que dans une religion qu'on dit si bienfaisante, il y ait des Religieux qui fassent vœu, aux pieds d'un Dieu mort pour les hommes, d'égorger les hommes & en vertu de ce beau privilège jouïr de cinquante mille livres de rente? Je savais gréci devant au *Fanatisme* de n'avoir point imaginé un ordre d'hommes, compagnons ou faisant les fonctions de l'Ange exterminateur; mais en examinant de près les bourreaux de *Malthe*, j'ai trouvé la fondation de cette cruauté.

*Gallien restauré.* Ce Roman est

original. La réception que fait *Hugon* Empereur de *Constantinople* à *Charlemagne* accompagné de ſes douze Pairs au retour du *St. Sépulchre*, eſt plaiſante. Les *François* étaient ſur des lits d'or à s'égaïer, à dire des bons mots, car la nation a toujours aimé à rire, le Romancier appelle ces divertiſſemens *Gaber*. Les *Treize Gabis* ou Contes ſont autant de rodomontades. Le Seigneur *Olivier* ſe vantait de baiſer la belle *Jacqueline*, fille de l'Empereur, quinze fois. L'Empereur *Hugon* entendit cette *Coullionade* ( * ), lui ordonna ſous peine d'ètre pendu de remplir ce qu'il avait dit; en conſéquence il livra ſa fille à *Olivier*. Le jeune *Français* fort embaraſſé de ſa tàche, invoqua le Ciel. Le Seigneur lui envoïa un Ange pour l'aider; il comptait, dit

---

( 1 ) Expreſſion Italienne, qui veut dire plaiſanterie.

l'Auteur, aller avec ce fecours au nombre *Quinze. Olivier*, avec toute fa vertu naturelle, unie à la furnaturelle, n'a pu le faire que treize fois. Cette hiftoire prouve que les fidèles Chrétiens avaient dans ce tems là des idées comiques de la grace & ne connaiffaient pas le vrai Dieu. C'était cependant dans les beaux fiècles de la religion qu'on penfait ainfi de la religion.

*Les Confeffions de St. Auguftin*, ouvrage fort inutile. Quel befoin avait l'oracle d'*Hyppone* de faire gémir la preffe de fes faibleffes ? les frédaines d'*Auguftin* ne pouvaient édifier ni corriger les mœurs. Les perfonnes brifées & anéanties dans la dévotion trouvent, dit on, une manne cachée dans cette production & la véritable onction du *Cantique des Cantiques.* Les Dévots doivent excufer les Philofophes s'ils ne trouvent rien d'édifiant dans cette rapfodie. Les Philofo-

losophes sont de misérables pécheurs, qui se contentent de faire le bien, sans penser à faire imprimer des Confessions générales.

*Le Trépassement de la Vierge Marie*, Poëme imprimé autrefois à Troïes, chés Madame la Veuve J. Oudot & fils, rue du Temple. Cet ouvrage en réputation dans le savant païs de *Liége*, s'imprime encore trois ou quatre fois chaque année chés l'Imprimeur de l'Evêque.

Cette pièce est en vers français, elle commence par une prière que la vierge fait à son fils pour ne point mourir ignominieusement comme lui. Je n'ai eu qu'un fils, dit cette bonne Mère & ce fils unique a été pendu à l'arbre de la croix; je veux mourir plus honnêtement : elle engage le bon *Jesus* de lui envoyer ses Anges & ses Apôtres à l'heure de son trépas, afin de mourir en bonne com-

pagnie. Le jour de ſon décès l'Apôtre *St. Jean*, ſi tendrement attaché à *Marie*, parait le premier. Voici comme l'Auteur de cette pièce excellente le fait parler.

*Saint Jean l'Apôtre arriva,*
*Et entra dedans la chambrette*
*De la vierge pucelle & nette,*
*Et humblement la ſalua*
*Lui diſant*, Ave Maria.
*Elle répond, n'en doutés pas,*
*Mon ami*, Deo gratias,
*Et le baiſa honnêtement.*

Il eſt probable que *St. Jean* baiſa la vierge en tout bien, tout honneur. Si l'Auteur ne le dit point expreſſément, la religion nous oblige à le croire. Marie lui fait des reproches ſur l'éloignement où il l'a laiſſée depuis la mort de ſon fils. Le Saint s'excuſe fort mal & pendant qu'il eſt occupé à donner de mauvaiſes raiſons de ſon impoliteſſe, les Apôtres arrivent: *St. Thomas* n'eſt pas de cette corvée. L'Auteur le garde pour la bonne

bouche & cet oubli eſt un morceau délicat qui fait honneur à ſon intelligence & à la farce. Les Apôtres ſaluent *Marie* qui leur dit

*Soyés tous très bien venus*
*Jeunes, vieux, gros & ménus.*

Après les premiers aſſauts de complimens, la vierge leur demande comment ils ont ſçû le jour de ſon Trépaſſement, s'ils ſont venus par le coche ou par les chaſſes-marées? *St. Pierre*, comme le plus intelligent & le plus infaillible du ſacré collége, lui fait un détail de leur voyage. Dans ce narré l'Apôtre ne s'exprime guères plus clairement que nos Docteurs. Voici ſon début :

*Reine, à qui tout bien eſt entré*
*Une choſe vous demandés*
*Que nous duſſions demander*
*Et dire qui nous a mandé.*

Après ce galimathias, *St. Pierre* raconte comme ils ſont arrivés *d'An-*

*tioche. Marie* trépaſſe, on la porte dans la vallée de *Joſaphat*; au retour *St. Thomas* rencontre le cortège, *St. Pierre* lui dit:

*. . . . . . . . . . . . . Thomas*
*Je crois que Dieu ne t'aime pas:*
*Que n'eſt-tu venu ſans tarder,*
*Pour enſévelir notre Mère?*
*Alors* Saint Thomas *pleurant:*
*Je ſais & maintenant vois bien*
*Que je ſuis un très mauvais chrétien,*
*Incrédule & homme ſans foi.*
*Las! priés tous Dieu pour moi*
*Et me montrés, je vous prie*
*Où vous avés mis le corps de* Marie;
*Il eſt clos en ſépulcre*
*Qui eſt beaucoup plus doux que ſucre*
*Ni que violette de Mars.*

Ceux & celles, qui liront le Poëme *du Trépaſſement de la Vierge*, jouïront de quarante jours d'indulgence:

*Car ainſi eſt déterminé*
*Jamais ne ſera lunatique*

*Soit homme laid ou de pratique* (*)
*Contrefait, aveugle, boſſu.*
*Tortu, démoniacle, ni muët ;*
*Et qui écrire le fera*
*Point de Diable ne lui nuira.*

Les *Liégeois*, qui ont plusieurs raiſons de craindre que le Diable ne les emporte, écrivent tous les ans ce Poëme ; ſans cette ſage précaution le Diable aurait dejà depuis longtems emporté le Pays, à ce qu'ils diſent.

*Hiſtoire des Suiſſes.* Les *Suiſſes* n'accordent leur droit de bourgeoiſie qu'à force d'argent ; *Génève* ne connait point encore le droit ancien & reſpectable de l'hoſpitalité. La *Fran-*

(1) L'auteur entend par ce terme les Avocats, Procureurs Notaires, compoſans la Cour de l'officialité de *L****, gens très mépriſables & très mépriſés dans le païs.

*ce*, contraire à ces peuples, ſe glorifie d'être la reſſource de ces durs républicains. L'honneur de défendre ſa nation eſt en partie confié aux ſoins de ces ſoldats étrangers, qu'elle païe plus cher que ſes propres citoïens. Un *Français* n'oſerait frapper dans *Paris* un *Suiſſe* ſans s'expoſer à être pendu & un manan des *Treize Cantons* peut roſſer un *Français* au milieu de la capitale ſans courrir les dangers de la corde. Pourquoi cette attention pour une République qui n'en a point pour nous? nous donnons du pain à ſa nobleſſe, nous habillons, nous nourriſſons ſes peuples & nous recevons chés nous leurs coups de bâton.

Toutes les grandes maiſons ont un *Suiſſe* galonné à leur porte qui s'ennuïe à ne rien faire : pourquoi donner le gouvernement de nos hôtels à l'étranger & refuſer cet avantage aux hommes de notre nation? pourquoi permette aux *Suiſſes* d'établir des cabarets *gratis* dans nos villes & aux entrées de nos Jardins publics &

priver de cette faveur les naturels ? cette partialité n'eſt elle pas affreuſe ? les *Limouſins*, les *Auvergnats*, qui nous appartiennent, viennent faire nos ouvrages pénibles & les *Suiſſes* dorment dans nos antichambres ; nous nous piquons d'un extrème bon goût & nous plaçons aux entrées de nos maiſons des gens durs, avares & groſſiers. Nos portes ſéraient mieux gardées par un *Français* poli ; la douceur de nos mœurs, imprimée ſur le front de notre compatriote, annoncerait davantage l'aménité de la nation que deux mouſtaches barbares qui ne peuvent figurer que chés les *Sarmates*, les *Croates* & les *Pongos* ; car une jolie femme perd infiniment d'être annoncée par deux grandes mouſtaches. Le *Français* ſérait moins intéreſſé que le *Suiſſe*, dont la deviſe ordinaire eſt : *point d'argent*, *point d'amitié*.

Un *Français* n'oſe porter un baudrier, pourquoi n'aurait il pas le privilege de porter cette guenille galonnée ? J'ai vû dans *Paris* des *Suiſ-*

*ſes* écraſer de coups un *Français* pour avoir porté le baudrier à la porte d'une égliſe. Quel droit avaient les *Sui es* d'aſſommer un *Pariſien* à propos d'un baudrier? notre merveilleuſe police, qui tracaſſe ſouvent un homme à talens pour une chanſon ne prend point garde à ces abus?

Les Calculateurs diront peut être : tandis que les Suiſſes ornent nos portes avec deux mouſtaches, nous occupons plus utilement ailleurs nos compatriotes. Ce raiſonnement ſérait ſupportable ſi tous les païs ne fourmillaient point de *Français*; on en trouve juſqu'aux extrêmités de la terre; nous faiſons des ordonnances pour enlever les fénéants, les Vagabonds; ne barbouillons point tant d'arrêts, ne forgeons plus des chaines, n'envoyons plus nos citoyens aux galéres, renvoyons les *Suiſſes*, la *France* n'aura plus de Vagabonds.

*Histoire de la Ville de Liège.* L'Auteur de cette histoire a oublié les anecdotes suivantes.

La veille de *St. Martin* les *Liégeois* courent dans les rues avec un balai, où il y a un cierge allumé comme ceux que l'on porte au Sabbat. ils crient, *vivat Saint Martin qu'a vendou si choud de chiase po bure de vin*; vive *St. Martin* qui a vendu sa culote pour boire du vin. Cette céremonie se fait en dérision du Saint Patron de *Tours* & de la nation *Française*.

Les Manans Bourgeois Habitans de *Vervier* sont obligés d'envoïer tous les ans les douze plus jeunes mariés, la croix de leur paroisse & le tambour de la ville, au Chapître de *St. Lambert* de *Liège*. Le cortège entre à neuf heures du matin dans l'église, les Députés présentent en hommage aux Tréfonciers, de l'or, de l'argent & du cuivre; ensuite au son du tambour ils dansent une ronde sous une grande couronne de fer blanc qui

décore la nef de la cathédrale. Cette pantomine dure une heure, les jeunes mariées s'y diſtinguent ordinairement par la vivacité avec laquelle elles font voltiger leurs jupons & Meſſieurs les Chanoines, préſens à la céremonie, ne laiſſent point de faire attention à l'élégance de la jambe des ſauteuſes & peut-être à autre choſe que ce trémouſſement dévot fait appercevoir.

Le ſcandale fini, les Députés ſortent de l'égliſe, tambour battant, croix levée, vont prendre au marché au bled une méſure de froment, la portent à la troiſième arche d'un pont ſur la *Meuſe*, la briſent avec le bâton de la croix & la jettent enſuite dans la rivière.

L'origine de cette farce vient de ce qu'autrefois les habitans de *Vervier*, plus honnêtes gens alors que les nobles bourgeois & manans de *Liège*, firent une meſure plus grande que celle de *Liège*; ce qui faiſait tort aux Chanoines, dont la meſure était plus petite. L'interêt donna de l'hu-

meur au Chapître en conféquence il obligea les habitans de *Vervier* de prouver tous les ans par cette céremonie que les gens d'églife ne pardonnent jamais.

Le village de *Nomale* dans la *Hesbaye* eft auffi obligé d'envoyer tous les ans la plus laide & la plus vieille femme du hâmeau porter une Oïe au Chapître. Les Trèfonciers entourent cette femme dans l'églife, alors la vieille forcière leur fait à chacun une grimace la plus laide poffible, & quand elle ne varie point fes grimaces, les Chanoines connaiffeurs en grimaces la lui font recommencer; cette Comédie fe jouë dans l'églife à la grande édification du peuple *liegeois*, admirablement bien organifé pour s'édifier de pareilles fottifes.

*Hiftoire fur les reliques.* Rien ne fut plus brutal, ni plus ftupide que les Guerres que l'on fit anciennement pour les reliques & le tombeau

vuide de *Jérufalem.* Le culte que nous rendons à ces chiffons facrés eft l'hommage le plus équivoque & le plus ridicule que la religion puiffe rendre aux Saints. La plûpart de nos reliques font apocrifes ou ifolées des temoignages qui prouvent leur autenticité. On montrait à *Tours* une croix qu'on faifait baifer au peuple le jour de la paffion, fur laquelle était une agathe antique; dont la gravure repréfentait *Vénus* pleurant la mort d'*Adonis.*

*Louis de Bourbon* Prince de *Condé*, étant dans la même ville, voyant fur l'autel le bras d'un Saint, le fit développer, on y trouva un valet de pique avec une chanfon d'amour.

A *Bourges* on trouve dans une chaffe une petite rouë tournant fur un bâton avec ces mots écrits au tour.

*Quand cette roue tournera*
*Celle que j'aime m'aimera.*

Dans l'abbaïe de *St. Guerlicon* en

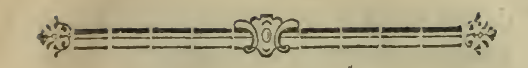
*Berry* près du *Bourg-Dieu* ſur le chémin de *Romorantin*, on voit une image miraculeuſe de ce Saint, les femmes, qui veulent dévenir enceintes, vont s'étendre deſſus.

Preſque tous les Pélerins rapportent de la *Galice* des plûmes de certaines poules de la race du cocq, qui chanta quand *St. Pierre* renia ſon maître. A *Paris* on révère à S. *Sulpice* une pierre ſur laquelle la vierge lavait les drapeaux de l'Enfant *Jeſus*. A *St. Denis* on montre la lanterne de *Judas*, ce reliquaire eſt, dit-on, plein de vertu. A *Burgos* en *Eſpagne* il y a, dit-on, un crucifix auquel on coupe tous les mois la barbe & les ongles. A *Rome*, on adore l'autel, ſur lequel *St. Jean Baptiſte* diſait la meſſe dans le déſert, comme le témoigne le livre des Indulgences, imprimé dans la même ville.

Les Oeuvres de *Jean Jacques Rouſſeau*. La rudeſſe magnifique des ou-

vrages & les penſées de ce célèbre Auteur ſont pareilles aux richeſſes des ſauvages. Ses duretés philoſophiques ont du prix & je ne ſais quoi qui brille & qui bleſſe. *Jean Jacques* reſſemble en tout à l'or & aux diamants qui ſortent des mines, ſes livres en général reſſemblent aux corps naturels, toujours plus lumineux que les Spectres que fait la Magie.





# HISTOIRE
## MERVEILLEUSE ET SURNATURELLE
## DE
## MON COUSIN
# HOMVU.

Tous les ſavans du *Nord* ont été férieuſement occupés, il y a quelques années, à gâter du papier à l'occaſion d'une *dent d'or* ſurvenue à un enfant (1). Les ſouffleurs

---

(1) Sur la fin du XVI. Siècle le bruit ſe répandit qu'un enfant de ſept ans du village de *Weildorff* en *Sileſie*, avait une dent d'or. Tous les ſavans d'*Allemagne*, avant de vérifier le fait, en cherchèrent la cauſe. *Horſtius*, Profeſſeur à *Helmſtad*, aſſura que ce phénomène était pour la *Bohême* une marque aſſurée de la protection divine contre les incurſions des *Turcs*;

d'*Amſterdam*, de *Londres*, de *Paris* s'étaient doublement épanouis à cette merveille qui devait prouver, diſaient ils, à l'univers la ſcience de *Rémond Lulle*, de *Salomon*, d'*Albert le grand*, de *Thomas d'Aquin*, des Chevaliers de la *Roſe-croix* & de tous les foux qui avoient cherché à faire de l'or dans une bouteille à l'encre, ou dans une vieille marmite à ſoupe.

Ce phénomène, annoncé avec tant d'éclat, diſparut comme l'étoile des *trois Rois*, à l'expérience d'un Compagnon Orfévre qui reconnut que la dent était couverte d'une feuille d'or. Le *Bouhaha* des ſavans de l'*Allemagne* devint la riſée des ſavans de *Paris*.

Par une de ces avantures extraordinaires, que pluſieurs perſonnes ne croiront point, mon Couſin *Homvu* était d'or maſſif. Il náquit à *Pekin* en

---

enfin après une eſcrime de longue haleine, on découvrit que cette dent était couverte d'une feuille d'or.

1736. En le mettant au monde, ma Tante crut avoir accouché d'un rouleau de mirlitons ; mais en entendant crier cette maſſe d'or, voyant pouſſer des oreilles au lingot qu'elle venait de mettre au jour, elle ne douta plus d'avoir enfanté la *pierre philoſophale*.

Depuis trois quarts de ſiècle mon oncle & ma tante ſoufflaient continuèllement pour faire la queue d'une guinée. Ma tante, qui aimait davantage le grand œuvre que ſon mari, crut bonnement que les idées d'or de mon oncle, conſervées dans ſa cucurbite hermétiquement bouchée, avait produit cet enfant merveilleux.

Mon couſin, n'étant encore qu'un lingot, fut comme le reſte des hommes, aſſujetti aux infirmités de l'enfance. Il fut queſtion de trouver une nourrice. Deux cens Dames de l'extrême bonne Compagnie de *Pekin* briguèrent cette faveur, car une ſeule nuit de mon couſin valait cent bonnes guinées à la nourrice. L'en-

fant piſſait, chiait, ſuait, bavait de l'or. Par malheur ce couſin avait des gencives d'or, il mettait en poudre les mamelons de ſes nourrices; cent quatre vingt dix neuf Dames furent les martyrs de l'or & les victimes de l'expérience.

Le jeune *Homvu* allait périr d'inanition lorſque l'on conſulta le Dieu *Xénoti*. Un *Fakir*, à qui l'on promit un peu de la merde de l'enfant, trouva le ſecret de faire parler le Dieu. Le *Tien* répondit par la bouche du Prêtre qu'il fallait nourrir le nouveau né avec la panade merveilleuſe d'un certain *Jean Jacques* qui ſervait alors la meſſe dans les montagnes de *Savoie*.

Cet enfant de bénédiction était la corne d'Almathée pour notre famille. Jaloux de conſerver un tréſor ſi précieux, mon oncle dépêcha un courier extraordinaire en *Savoie*. Le Docteur de l'Iſle de *Robinſon* voulut bien ſe charger de l'éducation de ſon fils. *Jean Jacques* vint à *Pekin*, il fut étonné de la pureté du cœur de

mon coufin. *Homvu* dès fa plus tendre jeuneffe fuivait déjà la raifon & la nature ; fes mœurs étaient les premières du monde & tout le tintamare de l'*Education d'Emile* n'aurait rien ajouté à la profeffion de mon coufin.

*Jean Jacques*, confondu à l'afpect de cette merveille, convenait que les hommes de boue & de crachats ne valaient pas un homme d'or maffif ; que la caque des premiers fentait toujours le hareng. Il eft inutile, difait-il, de fe hurter contre la raifon pour inftruire les hommes, on n'en fera jamais rien tant qu'ils feront de terre glaife. Leur matière première eft celle de l'éprevier, ils font tous organifés exprès pour fe manger les uns & les autres.

Mon oncle renvoïa le Philofophe faire des miffions de vertu dans le *Vallais* ; il trouvait que *Jean Jacques* était pour l'humanité ce que le *P. Dupleffis* était pour l'évangile, tous deux l'*Arlequin* de leur parti. Le ca-

ractère ſolide de mon couſin valoit mieux que le galimathias de ſon Précepteur. C'eſt le hazard qui fait la ſageſſe & jamais les préceptes & les loix n'ont fait un honnête homme. Mon oncle vit bientôt dans la converſation de *Jean Jacques* que ce Philoſophe avait puiſé ſon ſiſtême d'éducation dans les garennes du *Vallais* & dans les petits ménages des montagnes de la *Suiſſe*. Mon oncle, qui avait voïagé, aſſurait qu'il trouverait la même éducation dans les Dunes de *Dunkerque*, où il y a beaucoup de lapins & dans les villages des environs de *Lille*, où il y a beaucoup de *Flamands*.

Le Père de *Homvu*, quoique fou en chimie, était ſage en raiſon, il ne voulut point faire apprendre de métier à ſon fils ; il lui donna ſeulement quelques idées de notre poëſie françaiſe pour laquelle le jeune homme avait d'heureuſes diſpoſitions. Ce fut pour rétablir cet art décrié que mon oncle cultiva ce rare talent dans ſon

fils. Si mon enfant, difait-il, eft un méchant poëte, au moins il ne fera point gueux; l'hiftoire pourra dire un jour: depuis le règne d'*Augufte* on n'a connu que deux poëtes riches; le Comte de *Tourné* & *Homvu.* C'était donc pour avoir deux époques en ce genre dans la révolution de dix fept cens foixante & cinq ans, que mon oncle permit à fon fils de fuivre les impreflions de fon inftinct poëtique.

Pour façonner mon coufin, fon père le fit voyager en *France*, où une branche de fa famille était établie. On ne fit point de pacotilles ni de porte-manteau à *Homvu*, fa merde, fa fuëur & fes crachats fuffifaient à fes dépenfes, Vingt Capitaines *Hollandais* follicitèrent l'honneur de l'avoir fur leur bord. Mon oncle le confia au plus riche. *Homvu* fut cent vint cinq jours dans le vaiffeau & y laiffa en fiante, fuëurs & crachats deux mille quatre cent quarante livres d'or. Dès le premier jour de l'embarquement Monfr. *van der*

*Dendur*, mefquin & avare comme un *Hollandois*, faillit d'étouffer mon couſin à force de mangeaille & de *Karmèlk* ( 1 ) Cet homme, qui ſavait naviger & calculer le prix des denrées de ſon païs, avait fait, une mauvaiſe plume à la main, des fractions, des additions de ce que ſon bœuf, ſon buerre & ſon fromage devaient lui rapporter à la ſortie des inteſtins de ſon paſſager ; il le faiſait manger de force, tandis qu'il laiſſait crever de faim ſon équipage.

Le Ciel, qui voulait peut être punir l'avarice du *Hollandais*, affligea mon Parent d'une conſtipation horrible. Il fut huit jours ſans aller à la chaiſe percée. Le Capitaine fut à l'agonie. Voilà, criait-il en pleurant, une conſtipation qui me coupe la gorge; dix huit lavemens n'avaient point rendu deux grains d'or louable; le batave était aux abois; l'équi-

( 1 ) Lait battu ou lait de beurre qui compoſe chaque jour le maigre ſouper d'un *Millionaire Hollandais*.

page, composé de gens de sa nation, partageait son état douloureux. Une diarrhée salutaire prit tout à coup à mon cousin & le Capitaine admirait avec des yeux d'envie la précieuse déjection qu'*Homvu* venait de rendre. Cette navigation ne fut point tranquille pour mon cousin ; chaque jour il essuïait des brutalités du Capitaine. Si par hazard il crachait dans la mêr, le *Hollandais* criait : Monsieur vous me ruïnés, la mer est assés riche de nos naufrages, sans l'enrichir encore de vos rares crachats.

Comme mon cousin était d'or, on s'imagine bien qu'il pésait beaucoup ; cependant les mémoires publics & la gazette de *Clèves* ont assuré que les Baronnes & les Altesses de Westphalie pésaient encore davantage, tant la chair & la matière sont prodiguées dans cette province.

*Homvu* debarque à *Amsterdam* ; les *Hollandais* le convoitèrent avec cette concupiscence naturelle qu'ils ont pour l'or. Mon cousin visita la bour-

ſe, il fut ſurpris de rencontrer, ſur cette plage étrangère à la rime, un *Poëte Chinois* qui n'avait aſſurément nul interèt ſur la banque, ni aucune affaire à démêler avec la fortune de ce tripot fameux. Mon couſin dit au poëte : mon ami il y a ici un moïen de vous enrichir bien ſubitement, c'eſt de compoſer une gazette de friponneries & du gain exceſſif, que font ici les commerçans ; vos écrits feront recherchés & votre feuille périodique ſera utile aux honnêtes gens pour les précautionner contre les fripons.

Mon couſin alla voir le théatre *d'Amſterdam*. Les *Bataves* ont un ſpectacle national appellé le *Schouwbourg*, conduit par huit régens, la plûpart marchands de tabac, qui connaiſſent le *St. Vincent*, le *St. Domingue* & les carottes de *Dunkerque*. Avec ces connaiſſances ils croient avoir beaucoup de connaiſſances du Théâtre, & le peuple les prend pour des êtres diſtingués à cauſe qu'ils ſont à la tête d'une mauvaiſe troupe *d'Hiſ-*

*trions.* Ces régens ont une jurifdiction civile & criminelle fur les acteurs, le fouffleur, le moucheur & l'orqueftre. Si un Acteur, un gagifte, manquent à l'heure du fpectacle, ils font condamnés par une fentence de la régence à fix femaines de prifon & chaffés fouvent après le châtiment; les actrices trop décoltées, ou celles qui font des enfans, fubiffent la même punition. Les *Hollandais* difpenfent leurs Prêtres de la continence, mais ils veuillent que les filles de Théâtre foient chaftes; c'eft un des points de leur reformation auquel ils paraiffent le plus attaché.

Le Théâtre eft très fréquenté, on y fait au moins châque repréfentation quatre à cinq mille livres de notre monoie: la populace y court comme les gens opulens. Toutes les maifons ont des tems marqués où elles vont en famille à la comédie; les mères y mènent leurs enfans au fein, le chien de la maifon & furtout leurs fervantes. La pièce commence exactement à quatre heures & finit ré-

gulièrement à dix heures du ſoir. On va prendre ſa place dès midi, midi & demi : Il faut avoir la patience des ſept provinces unies pour tenir onze heures de ſuite ſur le même banc à contempler de la miſére.

La Salle du Spectacle a l'air majeſtueux d'un chœur de *Capucins* ; elle n'a ni conſtruction, ni goût ; les décorations, à l'exception de quelques morceaux de *Laireſſe*, ſont très ordinaires. Les acteurs, exactement déteſtables, point de graces, point d'attitudes, ne connaiſſent de parfaitement bien que les contreſens théatrals, ne mettent aucune intelligence dans leur jeu muët ; leurs jeſtes paſſent la tête de quelques pieds & vont toujours de droit à gauche avec le bruit d'un ſoldat, qui fait l'exercice *à la Pruſſienne.* Ceux, qui ont vû à *Paris* dans le carnaval les garçons bouchers vêtus *à la Romaine* eſcorter le bœuf gras, n'ont qu'à tranſporter ces ruſtres ſur *la Scène Hollandoiſe*, ils auront une idée parfaite de cette nation.

Leurs pièces font aussi mauvaises que les *Histrions*; elles font dans le genre monstrueux de *Shakesper*, mais elles n'ont ni la force, ni le génie, ni les expressions *du Poëte Anglais*. Le coustume des têtes coupées, le tableau des sièges, le viol des couvents, le massacre de Nonnes (*) y

---

(1) Dans la méchante & mauvaise tragédie de *Gysbrecht van Amstel*, ils prennent des filles de louage qu'ils habillent en religieuses ; elles y paraissent en bas rouges, jaunes, verds & blancs. Ces filles chantent aussi mal qu'elles le peuvent dans un chœur, une orgue les accompagne. Dans la tragédie du Comte d'*Egmont*, on améne dans la prison de ce malheureux Prince un grouppe d'enfans de cinq à six ans, j'en ai compté dix huit du même âge ; peut-être que c'était alors le bon ton des femmes de qualité de faire leurs enfans d'une même jettée, comme les chattes font leurs petits. Cette pièce se termine par le tableau de la place de *Bruxelles*, où le Prince a la tête tranchée. L'échaffaut est entouré d'une douzaine de crocheteurs *en habits de Gala*, réprésentant les bourgeois ennuieux de *Bruxelles*.

ſont rendus on ne peut pas plus pitoïablement.

Les juifs *d'Amſterdam* conçûrent le noir projet de mutiler mon couſin. Comme ils faiſaient les ducats des Etats généraux, ils auraient exécutés ce terrible deſſein, ſi un de leurs *Rabbins* à l'œil creux, au menton plat & à la longue barbe ne les en avait detournés.

Ce *Rabbin*, le moins ignorant de la *Tribu de Lévi*, était parent du côté paternel & maternel à la *Vierge Marie* & par le mariage de cette ſainte fille avec le . . . . . ., il ſe trouvait couſin iſſu de germain avec les . . . . . . Le *Docteur juif*, laſſé peut être d'attendre inutilement le *Méſſie*, fit un mauvais ſermon où il demontra qu'*Homvu* était le *veritable Meſſie*, que leurs Prophêtes avoient annoncé avec tant d'éclat : ouï, dit-il, à ſes confrères, il eſt prouvé que le *Chinois d'or* eſt le ſalut d'*Iſraël.* C'eſt le ſeul de tous les mortels, qui ont rampé ſur ce globe, dont la merde ſoit la plus ra-

re & la plus précieuſe. Tous les hommes ont infecté leurs ſemblables de l'odeur puante de leurs excrémens; celui ci nous embaume de l'odeur ſuave & ſalutaire de la ſienne. Si le *Meſſie* doit ſentir le mirthe & l'encens, ſi les parfums de l'*Arabie heureuſe* doivent découler de ſon front, comme dit l'*épouſe des Cantiques*, quels ſignes plus éclatans de la miſſion qu'un homme venu de l'*Orient*, qu'un homme porteur d'un poſtérieur d'où coulera ſans ceſſe, comme du *Pactole*, ce métal ineſtimable qui fait mouvoir les volontés & les bras de l'univers! quelle gloire va rayonner ſur notre peuple? que les noms d'*Abraham*, d'*Iſaac* & de *Jacob* vont devenir chers aux hommes! oui, mes frères, notre ancien privilège de voler toutes les nations, & l'or, que notre libérateur magnifique va prodiguer à la nôtre, nous rendra précieux aux yeux du monde entier.

Cette mine féconde d'or nous fournira de quoi acheter des champs

d'où découleront *le lait & le fromage d'Hollande.* Nous ferons rebàtir *Jérusalem* , nous quitterons les terres catholiques où nos yeux purs ſont exposés au ſcandale de voir les *boutiques chrètiennes* remplies de jambons & d'andouilles. L'*Eurôpe* a penſé que le *Meſſie* était le fils de *Marie* , un de nos citoïens. Hélas ! comment a t'elle pu croire qu'un homme , qui n'avait pas le ſol, fut le Roi d'un peuple qui ſe donnerait au Diable pour avoir de l'or , ou la permiſſion de rogner les ducats. *Homvu* va déciller les yeux de la terre & ſon règne opulent ramènera les beaux jours de *Sion.*

On vint préſenter en céremonie le Sceptre de *Juda*, à mon couſin ; le *Rabbin* s'offrit de le graiſſer de l'huile épaiſſe de la ſinagogue. *Homvu* , frappé de voir la majeſté du peuple choiſi imprimée ſur les faces mal-propres de douze mille crieurs de vieux chapeaux , d'uſuriers & de feſſe-mathieu , préféra la douceur philoſophique à la vanité de rêgner

ſur *Iſraël.* Dans la crainte que cette nation imbécille ne le forçât à monter ſur le trône de *David*, dont il n'était pas l'héritier, il ſongea à quitter la *Hollande.*

*Homvu* comptait d'aller en *France* par l'occaſion du mauvais chariot de poſte d'*Amſterdam.* La veille de ſon départ, il ſoupa avec un Miniſtre du *St. Evangile*; la converſation roula ſur la magnificence de *Rome* & les richeſſes de ſon monarque. Le prédicant conſeilla à mon. couſin de ne point aller en *France* : ce païs inconcevable, lui dit-il, vient de rouër vif l'innocent *Calas* ; les *Français* ont commis cette criante injuſtice dans leur ſiècle de lumières, en averſion ſans doute d'un Prêtre de *Noyon* leur compatriote. Cet Eccléſiaſtique, que nous révérons comme un Saint, était un habile homme, il avait du bon ſens dans un tems que les gens de ſon métier n'en avaient point ; il aſſura aux perſonnes ſenſées que le Pape ne pouvait vendre ni diſpoſer à ſon gré des tréſors de la grace ; que

la principauté de ce Pontif était une chimère, ſon infaillibilité une autre; qu'il fallait ſeulement ſe tenir aux termes de *l'Evangile*, ſans rien ôter ni ajouter à *l'Ecriture* : allés à *Rome*, continuait-il, & ſi vous êtes curieux de voir de l'extrême ridicule, vous ſerés content de cette ville; vous y verrés ſur le trône ce qu'il y a de plus incroïable dans *l'Evangile* & dans les *Prophêtes*.

Mon couſin quitte le Miniſtre, ſe met en route, faillit par ſon poid de briſer la chaiſe de poſte, mais un peu de ſon crachat y fait bientot trouver du remède. Après avoir traverſé l'*Allemagne*, la *Suiſſe*, une partie de l'*Italie*, il arrive enfin dans cette ancienne capitale du *Paganiſme*.

Le Pontif des croyans ſut bientot qu'il était arrivé dans *Rome* un homme extraordinaire; on ſent l'or dans ce païs-là, comme nous ſentons à *Paris* la mauvaiſe odeur du Fauxbourg *St. Marceau*. Mon couſin fut admis à baiſer les pantoufles du *St. Père*; il ne parut point chatouillé de

cet

cet honneur ; il ne trouvait rien de divin dans une paire de mules & il ne pouvait s'imaginer que des gens de bon ſens ſe piquaſſent d'une ſi belle paſſion pour des pantoufles : encore, diſait-il, ſi le *St. Pere* était de mon métal, ou que ſes bénédictions valuſſent la moindre de mes roupies, on ferait fort bien de le careſſer, de le lêcher, mais ſes bénédictions ne profitent qu'à celui qui les vend, & ruinent ceux qui les achetent. Malgré l'abondance de ſes bénédictions le *Moufti* de la *religion romaine* était encore moins aimé que mon couſin qui était *Hérétique Anabatiſte* & *Philoſophe.*

Le Pape demanda à *Homvu* de quelle religion il était ? mon parent étonné, vit bien à cette queſtion que le pape n'avait point de religion & il lui parut fort étonnant qu'avec l'argent qu'on payait au pape pour avoir de la religion, *ſa Sainteté* n'en avait point encore. La demande du *Pontife romain* était bête, y a t'il une autre religion que celle de la

nature ? on a beau prouver, divifer, fubdivifer les vieux livres & les vieilles queftions, toutes les religions connues viendront aboutir à la loi naturelle.

Ce difcours ne plût point à un *P. Jacobin* qui avait du crédit à l'inquifition ; c'était une bonne trouvaille pour ce tribunal qu'un homme étoffé comme mon Coufin & peut-être une reffource pour éteindre l'avarice exceffive des officiers du *Saint-Office.* On trouva facilement des raifons d'arrêter *Homvu* : né à la *Chine*, il était *Anabaptifte*, c'était plus qu'il en faillait pour en faire un divertiffement d'*Auto-da-fé.* On l'enferma dans un appartement diftingué de l'inquifition ; & à caufe de la richeffe de fes excrémens, il fut mieux nourri que les autres prifonniers. Sa précieufe merde lui mérita cette *faveur chrétienne.*

Pour convertir mon coufin à la *foi romaine*, on lui envoïa un moine de l'ordre de *St. François.* Ce Prêtre paffait pour un favant parce qu'il

ſavait un peu de *Grec.* Il dit à ſon *Proſélite* : Monſieur, il faut embraſſer notre ſainte religion ; comme l'ordure que vous faites eſt vraîment de la matière louable, je vous promets qu'avec ce ſecours vous n'irés jamais en *Purgatoire*, à cauſe que vous aurés de quoi vous redimer de cet endroit, & même ſi vous avés du goût pour le *Paradis*, avec de l'or notre *St. Père* vous y placera tout au beau milieu ; pour de l'argent il y a bien mis le *P. Ignace.* Si vous péchés contre la loi, ou contre la nature, pour vous abſoudre, la *Chambre Apoſtolique* ſe contentera de très peu de vos excrémens. Ici nous aimons l'or ; & une preuve que nous aimons plus que la religion ; c'eſt que nous ſommes tous riches & que nous ne ſongeons guères à la religion qu'*in articulo mortis* pour avoir la bénédiction de *ſa Sainteté* mortelle.

Par le moïen de ſes rares excrémens *Homvu* corrompit ſon Guichetier ; comme *Danaé* il ouvrit ſon ſein groſſier à l'or. Ils prirent tous deux

la fuite & vinrent en *France* où ils voïagerent *incognito*. A la ſortie de *Muſſi-l'Evêque* ils fûrent arrêtés au goulot par une troupe de voleurs. Ces malheureux, ne voyant point de valiſe à mon couſin, voulaient l'égorger. Le chef de la bande moins vif & plus intelligent, appercevant la ſueur d'or qui tombait du front d'*Homvu*, ſe tourna du côté de ſes camarades & les haranga. Les voleurs ſavent faire des harangues, pluſieurs en ont fait de très jolies ſur l'échelle & les *Anglais* brillent encore dans ce genre d'éloquence.

C'eſt l'envie d'avoir de l'or, dit le Capitaine, qui nous a fait entreprendre notre dangereux métier. Il eſt démontré, Meſſieurs, qu'excepté ſoixante fermiers généraux, perſonne en *France* ne s'aviſe de voler ſur les grands chemins avec cinquante mille livres de rente. Voici un moïen de nous convertir que le ciel préſente à nos cœurs endurcis : que l'or les amoliſſe, Meſſieurs ! gardons ce précieux

*Chinois* pendant quelque tems, ſes ſueurs, ſes excrémens nous enrichiront à jamais. Mon couſin reſta ſix mois avec cette troupe, & dès que les voleurs fûrent enrichis, ils lui rendirent la liberté & quittèrent leur déteſtable métier en béniſſant le Seigneur d'avoir employé des moyens ſi riches & ſi miſéricordieux pour les remettre dans le chemin étroit du ciel. Ils virent que l'or était neceſſaire au ſalut & valait mieux que les prières des *Derviches* & des *Moïnes*; car tous les *Miſſionaires* & tous les *Capucins* du monde n'auraient dans cette occaſion point fait tant de fruits que les excrèmens de mon couſin.

Mon couſin vint à Paris, s'informa de ſes parens, & me prit particulièrement en amitié. On ſçut bientôt dans cette ville qu'il y était arrivé un *Chinois* d'or. La police, qui a la commiſſion de troubler les honnêtes gens, ne tarda pas à roder au tour de notre maiſon : Monſieur *Emery*, qui a porté longtems le caducée

du vieux B * * * était dans les environs avec ses mouches pour s'informer du nouveau venu, dans le dessein, sans doute, d'attrapper un peu de ses excrémens. Il questionna nos Domestiques pour savoir si le *Chinois* n'était point un Auteur qui écrivait contre les *Jésuites*, ou s'il ne composait point quelques ouvrages philosophiques ; s'il ne conspirait pas contre l'Etat en éclairant les hommes sur l'inutilité du *Purgatoire*.

Les Rues, où mon Cousin passait, étaient remplies de plus de monde que quand *Sa Majesté* venait tenir son lit de justice pour nous demander de l'argent. De jolies filles venaient présenter leurs mouchoirs à *Homvu* & l'engager à se moucher une fois en leur faveur. Quantité de personnes avec des serviettes blanches s'estropiaient pour recueillir ses crachats plus riches dix fois que ceux qu'on porte avec tant de faste sur des habits galonés. Les rues, où nous passions, rappellaient aux vieilles gens l'ancien empressement de la

rue *Quinquempoix.* Oui, disaient les vieillards, nous avons eu autrefois la même fureur pour du papier & nous étions très à plaindre.

Mon cousin, étonné de l'ardeur qu'on avait pour sa fiente, ses sueurs & ses crachats, me dit : *Xan-Xung*, comment les *Français*, si aimables, sont-ils si passionnés pous l'or ? en traversant la rue *St Honoré*, *Homvu* eut besoin de lâcher l'eau, il entra dans une allée : de belles Dames, qui logeaient au premier, s'apperçurent de ce besoin, descendirent précipitamment avec leur cuvette ovale & se disputèrent l'honneur de la préférence. Le *Chinois* leur remontra l'indécence d'exaucer leurs vœux. Bon, repondit l'une, il est bien question de décence à l'aspect de l'or ! avons-nous peur d'un objet avec lequel notre vertu se familiarise de jour en jour.

Mon cousin préféra la cuvette ovale d'une belle blonde, qui n'avait jamais rien blanchi de noir ; il alla dans un coin remplir les besoins de

la nature & en s'éloignant de cette allée il me dit : comment ſe peut-il que des femmes perdent la retenue de leur Sexe pour un peu d'or ? ne vous en étonnés pas, avec le quart d'un de vos cheveux, vous en trouveriés mille qui ſe prêteraient à vos volontés & à vos caprices.

Nous allâmes à *S. Sulpice*. Le riche Curé de cette paroiſſe prêchait devant huit Evêques ſur la vanité de l'or, le mépris des richeſſes & l'obligation que les Prélats avaient d'imiter la pauvreté du *bon Jeſus* leur maître & leur modéle.

La riche étoffe de mon couſin fut apoſtrophée dans tous les points du Sermon ; il me dit en ſortant : voila pourtant un homme, qui a bien décrié & calomnié l'or ! je trouve admirable que votre police ait établi des gens pour inſpirer aux peuples l'horreur d'un métal, dont ils paraiſſent tous poſſédés. Oh ! ne vantés point dans ce pays la police, ni la religion, & n'allés point croire le moindre mot de ce que ce Curé vient de prêcher ;

les Prélats, qui l'ont écouté ſi attentivement, ſavent bien que ces fleurs de rhétorique ne ſont que du ſtyle, ils n'ont garde de mépriſer l'or pour un Sermon, ni pour mille. Les gens de cet Etat ſont obligés, il eſt vrai, de renoncer à la chair & aux richeſſes; malgré leurs vœux ils ont de l'or dans leurs coffres & ſouvent de la chair dans leur lit qui n'eſt point la leur, mais de la chair appétiſſante qui appartient à des maris commodes, ou qui leur vient de chés la *Varennes* ou de chès la *Dubuiſſon.*

Ces Sermons ne ſont point faits pour les curés de *Paris*, ni pour les Prélats du Royaume, c'eſt pour quelques milliers de *Dindons* épars dans les égliſes, à qui l'on tache d'inſpirer le mépris des richeſſes pour les conſoler de leur pauvreté. Les Prélats, remplis de l'éloquence du prédicateur, ſe garderont ſérieuſement d'abandonner leur or; tout au contraire ils ſolliciteront en Cour pour obtenir quelques riches Abbayes. Voila où ſe terminent nos inſtruc-

tions, nous déclamons ſavammant ſur ce que nous adorons ; & le fruit que nous recueillons de ces exhortations, c'eſt de conſerver toujours nos richeſſes, nos faibleſſes & nos vices.

Si les fermiers de l'orateur, qui vient de mépriſer ſi éloquemment l'or & l'argent, lui refuſaient demain le payement de ſa dîme, Mr. le Curé de *St. Sulpice* mettrait tous les pouſſe-culs & les Procureurs de *Paris* à leur trouſſe ; avec ſon Sermon ſur la haine des richeſſes vous verriés un beau carillon dans les trois chambres du parlement ; peu-être que l'affaire irait au Conſeil du Roi ; car pour avoir de l'or, on a imaginé des Conſeils, des Arrières-Conſeils & des Enquêtes, & pour voler cet or aux particuliers & au Roi, on a crée les cinq groſſes fermes.

Mon couſin ne ſavoit que penſer de ces réflexions, il n'y voyait qu'un profond galimathias : je m'expliquai, il vit que j'avais raiſon & que tous les hommes étaient des monſtres ou

des fous. Comment, me dit-il, ſi l'on prenait un des mes crachats dans les mains d'un de ces hommes qui les a ramaſſés ſur la rue, on ferait donc un procês au voleur ? bien pis, lui dis-je, le larron ſerait pendu, & ſuppoſant que votre crachat pésât une once, l'once d'or vaut en France 80. Livres, dans quatre vingt livres il y a trois cent vingt pièces de cinq ſols; ſi trois cent vingt perſonnes, vêtues d'habits bigarrés, prenaient chacune la trois-cent-vingtième partie du crachat, les trois cent vingt perſonnes bigarrées ſeraient pendues. Les cheveux d'or de mon couſin lui dreſsèrent à la tête, il trouvait abominable d'étrangler un homme pour cinq ſols. Un tort de cinq ſols, fait à la ſociété, diſait-il, peut-il égaler la vie d'un homme ! c'eſt votre rage pour l'or & pour les ſols, qui a imaginé ces loix cruëlles & barbares.

Mr. de *Silouëtte*, occupé du bien de l'Etat & informé que mon cou-

ſin était d'or, ſongea à tirer parti de ſon étoffe ainſi qu'il avait fait des chandeliers de ſa paroiſſe. La nation, diſait ce ſavant Miniſtre, ne prend plus d'interêt à la patrie, depuis qu'elle n'eſt plus rien dans l'Etat. Il y a dans ce royaume d'excellentes têtes, pleines de bons projets pour acquitter les dettes de la nation; mais ces excellentes têtes ne veulent point s'expoſer aux diſgraces du Miniſtre, qui ne profite de rien. On a écrit ſi profondément ſur l'inutilité des fermiers généraux, on a démontré à l'œil comme au doigt que le Souverain ſerait plus riche ſi l'on ſupprimait les quarantes frippons, qui ſucent la capitale & les provinces. Ces écrits lumineux ont fait l'admiration de *Paris* & la Cour a defendu aux bons citoyens de l'éclairer davantage ſur l'abus des *cinq groſſes fermes*. Le *Français*, détaché de ſa patrie, perd inſenſiblement l'amour qu'il avait autrefois pour elle. Le plus ſage dit en lui-même; que la

roue de l'Etat aille comme elle peut ! je payerai quelques deniers & quelques ſols pour livre ; j'ai aſſez de bien pour acquitter galamment cette dette ; faiſons comme les Moines, diſons toujours du bien du Couvent & de Mr. le Prieur, & laiſſons tomber la communauté dans la médiocrité.

*Homvu* eut une grande conférence avec les Miniſtres ; il leur démontra que le ſeul moyen de bien gouverner, était de trouver des Généraux & des Miniſtres de ſon métal. Comme la ſoif de l'or vous étrangle tous, leur dit-il, prenez un Général d'or, il ne ſera point curieux de trahir le Roi pour faire ſa bourſe ; n'ayant pas beſoin d'argent, il fera plus de cas des hommes ; car vous regardés vos citoyens & vos ſoldats à peu près comme les paquets de bales de fuſil ; dans une affaire vous racontés avec beaucoup de ſang froid que vous avés perdu vingt mille hommes comme vingt mille cartouches ; il parait que vous ne faites guères plus

de cas des premiers que des dernières.

Pour achever de bien gouverner votre royaume, il vous faudrait un Miniſtre comme moi ; pour croire à votre religion, un Pape comme moi ; & pour adminiſtrer vos finances, un Controleur comme moi. Avec des gens de mon étoffe, vous n'auriés plus beſoin de fermiers qui vous volent.

Pour faire ſervir aux beſoins de l'Etat les excrémens de mon Couſin ; Mr. de *Silouëtte* voulait l'envoyer à la *Baſtille* ; un Commis du bureau de la guerre le détourna heureuſement de ce deſſein ; la fiente de ce *Chinois*, dit-il, au Miniſtre, n'eſt point capable de fournir à nos ſottiſes, laiſſons la au peuple pour l'enrichir ; nous repomperons les richeſſes du Peuple par la machine des *cinq groſſes fermes.*

*Homvu* tomba malade. Les meilleurs Médecins de *Paris* vinrent en foule lui offrir leurs ſecours meurtriers.

Mon coufin, par complaifance pour nous, fuivit quelques unes de leurs ordonnances & les Médecins l'affaffinèrent. Nous comptions hériter le précieux cadavre de *Homvu*, helas! que nous fûmes trompés! le *Fifc* vint reclamer cette fucceffion, fous le prétexte que les trofors découverts lui appartenaient. Nous appelâmes la caufe au Parlement. Après avoir griffoné beaucoup de papier & fait brailler raifonnablement les plus fameux Avocats de *Paris*, la Cour décida que les Loix de *Conftantin*, que l'on fuit en France à caufe que l'on n'y fait pas faire de bonnes loix, n'ayant rien dit des cadavres d'or, ni d'argent, le *filence* du légiflateur le donnait *par droit de conquête & de trouvaille* au *Fifc.* Pour empêcher les murmures du public, la Cour régla dans la fentence, que le cadavre ferait depiécé & que d'icelui, devant qui appartiendrait, feraient faits legs pieux & profanes.

Mr. *Germain* vint, avec douze ouvriers, faire cette opération. On

donna la tête de mon coufin à l'églife de *Notre Dame.* Comme l'or & l'argent ne font point hérétiques, ni excommuniés à *Rome*, ni à *Paris*, Monfeigneur l'Archevêque *Chriftophe* fit faire un beau foleil, ou remontrance, au *très Saint Sacrement de l'Autel* avec la tête d'un hérétique, mort fans billet de confeffion.

On léga le cul de mon Coufin à *Sulpice* pour en faire une belle *Notre Dame* d'or. Quelques critiques ne manquérent point de repréfenter au Curé *Languet*, qu'un derrière n'était point décent pour faire une bonne vierge. Bon ! repondit-il, j'en aî bien fait une d'argent avec les cuvettes ovales de deux vierges de l'*Opéra*, mortes fur les rechauds de *St. Côme*; le feu purifie tout. On donna les deux mains de *Homvu* au Maréchal Duc de *R . . . . u. Paris* applaudit à cet article de la fentence, car Monfeignuer aimait l'or & était digne de l'aimer. Il le gagnait fi adroitement, il en faifait fi bon ufage, qu'on

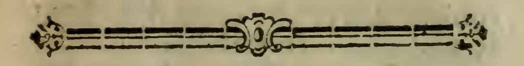
qu'on était persuadé qu'il allait encore bâtir un beau Sallon sur les *Boulevards*, acheter des tableaux mouvants & peut-être des filles pour user plus tranquillement ses vieux jours.

Beaucoup d'Auteurs, qui ne connaissaient l'or que par rélation, pour gagner quelques sols en décriant les richesses, saisirent l'occasion de la mort de mon Cousin pour chanter les vanités passagères de ce monde. La capitale fut noyée de mille jolies brochures, dont la moindre valait mieux que tout l'or qu'*Homvu* pouvait produire. Malgré tant de sublimes talens, les Auteurs ne faisaient qu'enrichir les libraires & augmenter leurs impertinences.

Mon père, ruïné par ce maudit procès, n'avait plus d'autre légitime à me donner que sa bénédiction; je ne la lui demandai point, & pour gagner du pain, je songeai à composer de mauvais vers. Je n'avais que cette ressource, ou celle de présenter

un bout de piſtolet aux gens, qui s'aviſaient de reſter trop tard dans la rue. Les ſentimens honnêtes, que ma naiſſance m'avait inſpirés, m'empêchèrent de prendre ce métier, je pris celui de Poëte. La méchante police de *Paris* ne voulut point me permettre de rimer.





# HISTOIRE DE LA *PROCESSION* DU GRAND *GÉANT DE DOUAI.*

LA Proceſſion du Grand Géant ſe fait tous les ans le premier Dimanche après le 16 de Juin. L'origine de cette fête ſe perd dans l'antiquité. Les Auteurs, qui ont écrit ſur cette matière, ont, comme les Theologiens, donné leurs doutes & leurs conjectures pour des lumières.

*Buzelin*, dans ſes annales écrites ſur le ton de nos vieilles légendes, lui donne deux origines, qu'il attribue au ſecours merveilleux de *St. Maurant*, Patron de *Douai*. Il aſſure qu'en 1556. *Gaſpard de Colligny*,

voulant ſurprendre cette Ville, avait exprès choiſi *la Veille des Rois*, ſachant que les habitans étaient cette nuit enſévelis dans la bierre & le vin. Le Saint, qui tremblait pour ſes fidèles ivrognes, alla trouver le ſonneur de la collégiale de *St. Amé*, à qui il ordonna par trois fois de ſonner les matines. Cet homme, qui n'avait point cuvé ſon vin & qui ſentait le danger d'éveiller trop tôt les Chanoines, mollement enveloppés dans leurs toiles & encore anéantis dans les fatigues de la veille, refuſa d'obéir. Après un débat ridicule, que *Buzelin* rapporte, il ſe léve & va ſonner les *Matines*; mais pour un miracle de la grace, au lieu de ſonner en branle, il donne le tocſin & l'allarme. Ce bruit effrayant éveille le peuple, on court en foule ſur les Ramparts & l'on trouve *St. Maurant*, vêtu d'un habit de *Bénédictin*, ſémé de fleurs de lis d'or, qui deffendait la porte de la ville. Le Saint fleurdeliſé voulait, ſans doute, faire paroli avec les *étendarts Français*.

Le même hiſtorien raconte cette même avanture & la donne comme une ruſe des ennemis pour ſurprendre les *Douaiſiens* ; il dit que les *Français*, cachés dans les bleds, avoient amenés d'*Arras* deux machines roulantes, fort épaiſſes, faites en forme de pieds de chèvre, qu'ils devaient lancer dans la porte, ou ſous la herce auſſitôt qu'on l'ouvrirait & pour mieux amorcer les *Flamans*, ils avaient lâché vers la porte un cheval ſans bride pour les engager à courir après.

*St. Maurant*, à qui l'hiſtorien donne toujours le ſoin de proteger les *Flamans*, alla tirer un coup de canon ſur le Rampart ; le bruit fit connaître aux ennemis qu'ils étaient découverts, ce qui les obligea de ſe retirer. En conſidération de ce miracle, on inſtitua une proceſſion ſolemnelle, où l'on traina les deux machines, dont on fit après deux figures giganteſques. Cette avanture a été miſe en rimes plates & enchaſſée dans un cadre que l'on expoſait ſur l'Autel de

*St. Maurant*, où le peuple venait la lire auſſi reſpectueuſement que le *St. Evangile.*

Cette proceſſion commence par les corps de mêtiers. Chaque corps a quatre torches, ce ſont des grands bâtons où pendent les hiéroglyphes de leur métier : les *Savetiers* ont de vieux ſouliers ; les *Bouchers* une pièce de lard, des andouilles, des têtes de veau ; les *Poiſſonniers* des harans & des queues de morues. Chaque corps a ſa croix d'argent & le patron attributif du métier. Les Tailleurs, gens de précaution, ont *St. Homme-bon* & le *Sauveur du Monde*, par ce qu'ils ont beſoin de toute la Rédemption pour ſe ſauver, & cela depuis que l'on s'habile dans les *Pays-Bas.* Les Maîtres, les Compagnons, les Apprentifs marchent ſur deux lignes le chapeau ſur la tête & la canne à la main. Cette façon leſte d'aſſiſter aux proceſſions eſt particulière à ces peuples.

Après cette tirade de corps de métiers, un enfant habillé, en Ange,

monté ſur un *cheval bénédictin*, ſuperbement enharnaché, porte l'étendart de la moinerie, où eſt écrit en grandes lettres rouges ce verſet du Pſeaume.

ETIAM SI FUERINT SATURATI, ET MURMURABUNT.

L'ange de la moinerie eſt ſuivi d'un gros frère Capucin, porteur d'une croix de bois, où pend une verge & une diſcipline. Ce triſte étendart annonce dix *Peres Capucins* bien nourris; les *Révérends indignes* marchent ſans manteaux & dans un honnête négligé. La décence & la modeſtie, qui conviennent à des *Capucins*, accompagnent leurs pas.

A leur ſuite vient une compagnie de cent hommes, appellée les *grands Carmes*, qu'on diſtingue de leurs frères Cadets par la fierté de leur marche. Ces moines du Vieux Teſtament portent l'image de Notre Dame du *Mont-Carmel*. Les *Flamans* ſaluent profondément ces Bonzes, en leur di-

ſant : voilà des Serviteurs de Dieu. Suivant la liſte des indulgences du Carmel, il eſt dit : que ſi quelqu'un, de quelque condition & qualité qu'il puiſſe être, rencontre un *Carme* & le ſalue en lui diſant, *voilà un Serviteur de Dieu*, il gagne cent ans d'indulgence. Les *Flamans*, qui ſont frians des tréſors de l'Egliſe, ne manquent jamais de ſaiſir l'occaſion favorable de leur proceſſion pour gagner cent mille ans d'indulgence *in globo*.

A la ſuite de la Reine des cieux & des ſcapulaires, on voïait Notre Dame du *Roſaire*, entourée de chapelets & de la famille de *St. Dominique*. Suivaient après Notre Dame de *Lorette*, Notre Dame de *Bonne eſpérance*, Notre Dame de la *conſolation*, Notre Dame de *Grace*, Notre Dame de la *bonne joïe*, Notre Dame des *Sept Douleurs*, Notre Dame de la *Paix* & Notre Dame de *Remède*, eſcortées des frères de l'hopital des Incurables de la *Trinité*, aïant à leur queuë le *Grand Seigneur* le Turban ſur l'épaule.

Une boutique ambulante de croix annonce les deux Chapitres, deux cent Reliquaires & le glorieux *St. Maurant*; des Chantres gagés dégoisent avec distraction en l'honneur du Patron ce verset.

*Sicut unguentum quod descendit in barbam Aaron.*

Dix Bedeaux annoncent le *Magnifique* (1); les Docteurs des quatre facultés, les Bacheliers en Droit & en Medecine, vêtus de rouge, tiennent d'une main des éventails & de l'autre jettent des dragées à la tête du beau sexe. Cette cérémonie passe pour une grande politesse, tant les *Flamans* ont de courtes idées du savoir vivre.

Un Timbalier, six Trompêtes, précédent une cavalcade d'Ecoliers, conduite par les R. R. P. P. *Jésuites*,

---

(1) Titre qu'on donne au Recteur de cette petite université.

qui marchent à pied. Les étudians, vêtus de Robes de chambres de Callemande de différentes couleurs, représentent les peuples de l'*Asie*; & pour augmenter l'éclat de la fête la cavalerie fait de moment à autre des décharges de pistolet.

A la queue de cette cavalcade parait un *char de Triomphe*, il représentait l'établissement de l'Université de *Douai. Philippe II.* Roi d'*Espagne* siégeait au haut sous un *Dais de cuir doré.* Sa Majesté, figurée par un écolier, était vêtue d'un casaquin d'*étamine noire*, galloné de *papier blanc.* Le prix du vêtement était réhaussé par des paremens de papier, où restait l'empreinte des Macarons qu'on avait façonnés dessus : La coëffure d'un pain de sucre, artistement rangée sur un feutre repassé à neuf, lui servait de couvre-chef : un manteau noir, où l'on avait peint des Lampions, tenait lieu de manteau royal : une toison de fer blanc paraissait de loin un des plus beaux bijoux de la Couronne d'*Espagne* : des manchettes

de papier, découpé en forme de denteles, relevaient encore l'air majestueux du Prince; en un mot cette céremonie figurait à peu près un *Auto-da-fé*, dont *Philippe II.* orné d'un *San-benito*, représentait la victime.

Un grand enfant de Chœur, vêtu de rouge, figurait à côté du Roi, Son Eminence le Cardinal de *Granvelle*. Le Prélat donnait la bénédiction à l'Université & par ricochet aux filles enceintes, qui se trouvaient sur son passage. Au pied du Roi on remarquait le génie de la ville de *Douai*; d'une main il ténait l'écusson des Armoiries de la Ville & de l'autre le caducée brisé de *Mercure*. Ce génie était exécuté par une fille de quinze ans, extrêmement jolie; sa coëffure, semblable à celle de la Déesse *Cybelle*, était ornée de Tours, de Bastions & de Forteresses, pour signifier peut-être que la tête des flamans est une place fortifiée d'ouvrages à cornes; elle était dans un déshabillé jaune,

garni de rubans verds & de barbeaux qui jettaient un éclat furieux sur l'Université.

Au milieu du char on voïait le Prince détroné des Philosophes, le *grand Aristote* tenant un éteignoir; un peu plus bas *l'arbre fameux des Catégories*; à son côté le *R. P. Bougeant*, la robe pleine de Chats, de chiens, de Hannetons & de Rhinoceros; il levait une banière où étaient ces vers.

*De cent Questions que voici,*
*L'une est médiocre, l'autre est bonne :*
*Beaucoup ne valent rien : mais qu'on ne s'en étonne*
*Nos Questions sont ainsi.*

La *Medecine* était représentée par une Déesse vêtue de noir, qui tenait d'une main les ciseaux des Parques & de l'autre ces vers pour remémorer aux *Flamans* la merveilleuse recette d'*Hippocrate*,

*Armons-nous tous de la bouteille*
*Car ſans le vin*
*Le corps humain*
*Eſt en langueur*
*Le Jus de la treille*
*Le met en vigueur.*

La *Chirurgie* était figurée par un Squelette, qui tenait un raſoir avec ces mots : *Je raſe proprement.* La *Pharmacie* avait ſur la poitrine une médaille d'or, où était gravée l'image de la Déeſſe *Cloacine*, elle tenait précieuſement un pot d'*Albium græcum.* La *Morale* habillée par les *Jeſuites* tenait d'une main un grand cartouche, où on liſait ces mots : *La phiſionomie de la Foi varie à l'infini* : & de l'autre un thermomêtre avec cette deviſe.

*Les vents de Loyola ſont monter ma liqueur.*

La *Théologie* était réprésentée par une fille *Eſpagnolle*; deux Jéſuites lui bandaient les yeux, elle tenait toutes les lettres du faux *Arnaud.* Ce fauſ-

faire était ſous ſes pieds, le front couvert de plumes de chats-huants. Le *Droit* était ſimboliſé par une vierge couronnée de clouds de géroffles, de canelle & de poivre concaſſé ; le tout bien & dûment collé ſur de vieilles lettres de proviſions. Deux *Jeſuites* lui offraient la *Bulle* du *P. Tellier* qu'elle baiſait reſpectueuſement ; alors les *Inigiſtes* criaient : *bene*, *bene* : *digna*, *digna es intrare in noſtro nigro corpore.*

Vers le bas du char on voyait le vieux *Deſpautere*, vêtu d'un antique parchemin rempli de ſcolion. Il portait un Thiare de papier gris, où étoient écrites en abrégé les règles de l'*ablatif abſolu.* On avait attaché à la ceinture de ſa culotte cette régle du Rudiment, où il eſt dit : qu'*il faut accorder le ſubſtantif avec l'adjectif en genre, en nombre & en cas. Deſpautere* tenait un grand carton, où étoient deux colonnes ; dans la première on avait mis tous les *génitifs* du genre féminin ; dans la ſeconde tous les *nominatifs* du genre maſculin ; au bas on liſait ; *le nominatif maſ-*

*culin ne doit point enjamber ſur le génitif féminin, à cauſe que le génitif eſt le créateur du nominatif & que tous les cas dérivent de lui.*

Le ſecond Char repréſentait le Temple de la Déeſſe *Veſta*; onze filles, auſſi pucelles que leurs mères, étaient les gardiennes du feu ſacré. Ces vierges étaient ſuperbement décorées; on avait choiſi exprès celles qui avaient plus de gorge; ce Char avait l'air d'une boutique de *Tétons Flamans*. Ces onze veſtales figuraient la ſtérilité du païs *Un* chœur de Muſique couronnait cette céremonie, en chantant, dans la langue ſavante du païs, le cantique ſuivant.

*A la fête ſous l'ormiau,*
*Danſant avec les filettes;*
*Nous n'avions mi de capiau,*
*De coches, ni de Brayettes;*
*Et quand nons faiſions des ſauts,*
*Nos kemiſes étaient trop courtes,*
*On voyait nos affutiaux.*

*Les jeunes ſilles, en danſant,*
*Faiſaient un peu la nitouche;*
*En lorgnant par devant*
*L'iau leur venait à la bouche*
*Et quand nous faiſions des ſauts &c.*

*Nous leur diſions en riant*
*Ne penſés point à malice.*
*Lorgnés belles hardiment*
*Tout ça ſe porte à l'egliſe*
*Et quand nous &c.*

*Jacques Tonniau ce gros rioux* (1)
*Leur diſoit d'un air de goualle.*
*Tenés fillettes pour vous*
*Ça vaut mieux qu'un quart de toile*
*Et quand nous &c.*

---

(1) Railleur.

Ces

Ces deux chars étaient ſuivis d'un vaiſſeau de ligne ; il repréſentait l'*Arche de Noë*. Ce conſervateur de la mauvaiſe eſpèce humaine était figuré par un faiſeur de mords, qui embouchait les *quatre Facultés*. Sa tête était couronnée de pampre ; à ſes pieds on liſait ces vers.

*Dans les couvens cette liqueur vermeille*
*Nourrit la paix*, *entretient l'amitié*
*Sans vos charmes puiſſans* ſécourable Bouteille,
*Les* Saints Fakirs *ſéraient ſans charité.*

On avait habillé *deux cens Flamans* en bêtes. Leur air naturel ne rendait pas la métamorphoſe ſenſible. Le Bœuf était repréſenté par un Docteur en Médecine ; le Renard par un Procureur ; le Cocq par un Carme du grand Couvent ; l'Ane par un *Mathurin*. Un *Jéſuite*, habillé en Corbeau, précédait l'arche ; il portait à ſon col ces vers.

*Un Moine ! ô Dieux, quel animal !*
*Jamais la ſiniſtre Corneille,*
*Ne fut d'augure plus fatal.*

Venait enſuite une rouë ; appelée la *rouë de fortune.* Un homme vêtu en Pantalon, avec un nez poſtiche, était le conducteur de cette eſpèce de voiture. Deux roues, qui ſervaient à conduire la machine, donnaient le mouvement à une rouë de rencontre, qui faiſait tourner la quatrième. Sur cette dernière on avait rangé des figures de grandeur naturelle, qui repréſentaient les différens Etats de la vie, caractériſés par chaque perſonnage. Au milieu de la rouë on voyait la fortune. Cette machine traçait la viciſſitude des fortunes humaines, en montrant les perſonnages tantôt en haut, tantôt en bans.

Le fameux géant & ſon épouſe marchaient, en danſant au ſon du tambour un menuët en grand, tandis que leurs enfans l'exécutaient en raccourci. Ce géant eſt dela hauteur de vingt pieds ; ſa femme de la même

taille ; leur troisième enfant est en béguin & tient un hochet ; il a huit pieds de haut ; les mères le font baiser à leurs enfans, qui pleurent si cette faveur ne leur est accordée. Cette attention des parens allume, de bonne heure dans le cœur des *Flamans*, l'amour qu'ils ont pour cette famille ; car le plaisir, qu'ils ont de voir danser leur grand géant, les chatouille trois mois d'avance.

Cette Procession, sainte & ridicule, est entourée d'une multitude innombrable de *Flamans*, dont les chapeaux sont décorés de branches de bui beni, d'une image du *St. Suaire* & d'un billet, qui a touché à la tête des *trois Rois* ( 1 ). Cette fête s'exé-

---

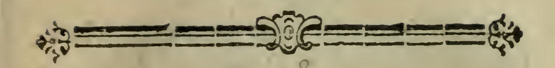
(1) Les *Flamans* sont fort superstitieux & très dévots à la messe, ils achalandent avec soin les Eglises, où les prêtres expèdient plus vite ce sacrifice. Le moment, où ils paraissent plus recueillis, est celui, où le Ministre dit ces paroles *sursum corda* ; alors ils font avec le pouce une croix sur leurs cols ; ils prétendent que

cute encore tous les ans ; & à la honte de la Religion, que les Flamans ne connaissent point encore, on voit dans la même cérémonie les reliques des Saints, les Prêtres & le chant de pseaumes confondus avec les mascarades, les pantalons, & l'indécence. Tout ce qu'il y a d'édifiant dans ce carnaval ambulant, c'est qu'il retrace chaque année l'injurieux parallelle de Dieu & de *Barrabas*.

---

cette céremonie les empêche d'être pendus; cependant malgré leur dévotion au *sursum corda*, on en pend plus chès eux, proportion gardée, qu'à *Paris*, où cette tendre dévotion n'est point connue.





# HISTOIRE
## DU RÉVÉREND
## *PERE DU PLESSIS*
## MISSIONNAIRE
## *DE LA*
## COMPAGNIE DE JESUS.

*Pourquoi les Dieux m'avoient-ils fait si bête ?*

LEs Auteurs de la défunte Compagnie de *Jesus* ont été partagés sur le lieu de ma naissance. Le grand confesseur *Berthier*, facteur d'un journal, qui n'était plus lisible, me fit naître à la *Martinique* ; le Pere *Bougeant* dans l'Isle des *Houynbubmus* ; le *P. Corvette*, mauvais Auteur, dans le païs désert, où *François Xavier* a converti six mille ames.

Mon éducation fut remiſe à Monſieur & Madame Duplat de *Quimper-corintin.* Mr. *Duplat* était un homme crédule & le mortel le plus propre à être attaché au char de la foi ; le bandeau de l'évangile ſemblait être fait exprès pour ſes yeux. Madame était une femme dévote, qui citait Dieu à chaque parole, le prenait en vain à chaque inſtant. Un domeſtique avait-il la gale, ou quelqu'autre infirmité, parente à cette maladie ; c'était une punition du Seigneur, qui ſe vengeait de la négligence de ſon ſervice ; le châtiment venait de la ſervante d'un Chanoine, elle le tenait de ſon maître, qui l'avait apporté du Séminaire

Cette Dame, fort ſuperſtitieuſe, avait vu tous les défunts minois de Meſſieurs ſes Grand-Pères : appercevait-elle à ſon reveil une tâche ſur ſon linge, ou quelques marques ſur les bras occaſionnées par une mauvaiſe attitude, la famille allarmée croyait auſſitôt qu'un Trépaſſé était venu la

châtouiller, ou la pincer pendant la nuit ; une ſalière renverſée, des couverts ou des couteaux croiſſés, un pain mis à rebours la faiſaient trembler.

La première éducation qu'ils me donnèrent, fut de m'apprendre à baiſer la main, lorſqu'on me préſentait quelque choſe. La main, dans l'eſprit de Mr. *Duplat*, avait les prérogatives des reliques. Le premier ſavoir qu'on m'inculqua, fut la diſtinction de la droite & de la gauche, la première ſous le nom de *belle main* & la ſeconde ſous celui de *laide main*. Je ne pûs atteindre qu'avec beaucoup de difficulté à ces dégrés de perfection. Mr. *Duplat* déſeſpérait de mon éducation ; il diſait ſouvent à ſa femme : Madame *Dupleſſis* ſera gauche des deux mains.

Mes précepteurs, voyant que je ne pouvais diſcerner la main gauche de la droite, s'aviſérent de mettre, dans la poche droite de mon habit, un morceau de fromage, & un morceau de pain dans la poche gauche ;

alors Mr. *Duplat* me disait : *Dupleʃʃis*, préʃentés la main du côté du fromage? *Dupleʃʃis*, préʃentés la main du côté du pain? cette induſtrie lui réuſſit, à moins de trois mois, je préʃentai les deux mains comme un Ange & j'appris la diſtinction parfaite de la droite & de la gauche; ce qui me donna une connaiſſance très intime de mes deux mains.

Briʃé, anéanti dans la connaiſſance de mes deux mains, je paſſai aux élémens de Mathématique. Mr. *Duplat*, chargé de mon inſtruction & de celle de ʃes filles, me donna les prêmières notions de la perpendiculaire, en me montrant à faire l'arbre : cette figure conʃiſte à ʃe tenir ʃur la tête les Jambes en l'air. Mon Précepteur concluait, de cette image, que tout homme décrivant une pareille perpendiculaire ne pouvait perdre ʃa culotte. Les Demoiʃelles *Duplat* n'eurent aucune connaiſſance de cette figure, on les bornait aux idées des *ʃurfaces* & des *corps*.

De cette premiére leçon, je ʃautai,

à la connoiſſance du cercle & l'utilité du rouage. Mr. *Duplat* m'enſeigna l'art de faire la rouë : cette ſcience conſiſte à ſe renverſer ſur les mains, ſe redreſſer ſur les pieds, retomber ſucceſſivement, ſe relever de même & parcourir de la ſorte un certain eſpace aſſès conſidérable. Les Demoiſelles *Duplat* ne fûrent pas encore èduquées de cette partie de Géométrie; les filles ont apparamment moins d'égalité que les garçons ; peut être auſſi que la péſanteur des Corps les ferait tomber ſur le dos ; poſture honnête, dit Mr. de *Voltaire*, où toute fille doit tomber.

La connaiſſance du levier vint à la ſuite de ces inſtructions : elle conſiſte dans la théorie de la culbute. Le méchaniſme de cet art ſe réduit à poſer les mains par terre, jetter le cul en avant, de-ſorte que les pieds paſſent perpendiculairement au deſſus de la tête & de ſe relever du même coup droit ſur les pieds. Les filles de Mr. D*uplat* n'apprirent point à faire la culbute ; le Pere la regar-

dait comme une ſcience infuſe dans le beau ſexe.

L'expert *Duplat*, pour conſerver chés lui la ſimplicité du jeu & nous continuër ſes leçons de Mathématique, avait imaginé un jeu appellé, *Laché-tirés.* Ce jeu, ſans contredit, le chef d'œuvre de l'eſprit humain, s'exécutait avec les jarretières des joueuſes & des joueurs : Une des Demoiſelles *Duplat* en tenait tous les bouts, chaque joueur avait ſon bout, & dès que celle, qui tenait tous les bouts, criait *tirés*, nous devions lâcher notre bout & tirer lorſqu'elle diſait *lachés.* Il y avait des jours de dévotion, où les Demoiſelles *Duplat* ne voulaient point jouër à *lâchés-tirés*, de peur que leurs jarretières n'euſſent ſcandaliſés le prochain.

Notre Mentor nous avait appris à jouër avec intelligence le jeu de la *main chaude.* Mon eſprit à ce jeu ſortait de tous côtés, pétillait comme un feu d'artifice : jamais les Auteurs de l'Encyclopédie n'attraperont comme moi le talent d'appliquer une

main ſur une autre. Ce jeu m'a donné d'abondantes notions des ſurfaces & le moïen de les multiplier à châque inſtant auſſi promptement que l'éclair.

Comme tous les ridicules devaient entrer dans ma tête, je donnai dans la poëſie, ſurtout dans les mêchans vers. Ce fut la *Ste Vierge* & l'*Enfant Jeſus* qui dévelopèrent mes talens poëtiques. Madame *Duplat* avait une *Notre Dame* dans ſa cuiſine, qui avait un petit *Enfant Jéſus doré*, le poupon me donna l'idée de faire une pièce de vers à la Mère. Je compoſai une balade ſur ce refrein : *Vierge, l'enfant Jéſus eſt un enfant doré.*

### BALADE.

Fille Auguſte des Rois, ô vierge incomparable !
Qui faites dans le ciel la pluïe & le beau tems,
Faites luire à nos yeux votre ſceptre adorable,

Entendés nos ſoupirs, nos vœux &
nos accens.
Nous périſſons ſans vous, & la main
criminelle
De l'ennemi commun, dans la nuit
éternelle,
Va plonger, ſans retour, vos enfans
malheureux;
Préſentés au Seigneur votre fruit pré-
cieux,
Que votre ſein fécond a formé ſur la
terre.
De la gloire des cieux ſon viſage eſt
paré.
Ah, qu'il eſt bien joli! qu'il reſſem-
ble à ſon Père!
*Vierge, l'enfant Jéſus eſt un enfant
doré.*

Ses cheveux ſont mêlés d'argent
fin, d'or potable;
Ses beaux yeux ſont plus clairs qu'un
beau jour du Printems;
Sa bouche eſt un corail, & ſon front
agréable

Invite le pécheur & gronde les méchans.
Son cœur tendre & ſenſible eſt un cœur *paternel* ( * ).
Il eſt né de bon lien. Votre ſein *maternel*.
Autrefois l'allaïta du pur nectar des cieux,
Ciel ! qu'il apprit à vivre en imitant ſa Mère !
Des ſes plus jeunes ans *Jéſus* fut adoré,
Ah, peuple ! répétons aux pieds du Sanctuaire :
*Vierge, l'enfant Jéſus eſt un enfant doré.*

Ah deſcendés des cieux, Princeſſe ſécourable !
Ecartés loin de nous les Démons ménaçans,
Auprès du Tout-puiſſant ſoïés nous favorable,

( * ) Licence poëtique,

Ecoutés les ſoupirs, les vœux de vos enfans :
Au trône de la gloire, où l'honneur vous appelle,
Le ciel va couronner cette vertu fidelle,
Qui fit jadis pâlir les aſtres radieux.
O Reine de nos cœurs! dans ces Auguſtes lieux,
Où le clergé Français récite ſon bréviaire,
Où votre Auguſte nom eſt toujours honoré,
Nous dirons tour à tour & cela ſans nous taire :
*Vierge, l'enfant Jéſus eſt un enfant doré.*



# ENVOI

## A MONSEIGNEUR

## CHRISTOPHE DE BEAUMONT.

Vous, qui dites la Meſſe, ô Prélat tonſuré !
Dont le nom à *Paris* dans l'Iſle eſt révéré,
Célébrés avec nous ce glorieux miſtère,
Et gravons ſur l'airain & le papier timbré
Le refrein que le ciel vient de mettre en lumiere,
*Vierge, l'enfant Jéſus eſt un enfant doré.*

Cette pièce fut très applaudie des *Capucins* de *Quimpercorentin* & de la Ban-lieue. Le *Gardien*, le *P. Vicaire*, vinrent complimenter Monſieur & Madame *Duplat* ſur la beauté de mon génie. Hélas! diſaient ces Révérends Pères, ſi le Ciel nous donnait un ſujet avec un eſprit *auſſi terrible* que celui de Monſieur *Dupleſſis*, notre or-

dre ſerait illuſtré. Ces Pères me prièrent de compoſer des vers ſur les ſtigmates de *St. François*, en m'avertiſſant de ne pas citer la broche de *St. Dominique.* Madame *Duplat*, qui aimait les *Capucins*, m'ordonna de rimer leur Patron. Je fis cette chanſon ſur l'air *des folies d'Eſpagne.*

Tremblés pécheurs & faites pénitence
Du Ciel fâché déſarmés le courroux,
Et par vos pleurs évités la ſentence
Que l'Eternel va porter contre vous.

Le vieux *Français*, tout farci de ſtigmates
Offre pour vous des ſoupirs en ces lieux,
Frappés, frappés ſur vos poitrines plates,
Crachés du ſang en l'honneur du bon Dieu.

Et

Et vous ſur tout, renaiſſantes pucelles,
Ne faites plus ſécouer vos jupons,
Songés toujours aux flâmes .êternelles,
Où le Seigneur réchauffe les Démons.

Un ſeul inſtant peut vous ravir la grace,
Pour ſe damner il ne faut qu'un déſir,
Mettés, mettés votre cœur à la glace,
Si vous ſentés la flâme du plaiſir.

Ces vers me firent une grande réputation dans toute la *Baſſe-Bretagne.* Les Chanoines, qui s'entretiennent ſouvent du *Portier des Chartreux*, de *Margot la Ravaudeuſe*, à cauſe qu'on ne peut pas toujours........ furent éblouis de mon eſprit. Un de ces

Messieurs, qui faisait la Cour à l'ainée des Demoiselles *Duplat*, vint me complimenter, assurer la famille que c'était un meurtre de laisser un joli garçon comme moi végéter dans la province : Monsieur *Duplessis* est fait pour la Cour, il faut l'envoïer à *Versailles*, ou tout au moins à *Paris*; l'Abbé *Trublet* est vieux, l'Académie ne pourrait mieux le remplacer que que par Mr. *Duplessis* : l'Académie est comme les bons chevaux, *elle a bon pied, bon œil.*

*Duplat*, flatté de la pensée riante de voir son éléve Académicien, m'envoïa à Paris avec une lettre de recommandation pour le *P. Hayer Recolet*, qui travaillait alors à son libelle, la *Religion vengée*, où il prenoit la défense de ce qu'il n'entendait pas. Il assurait que le mistère de la *Trinité* était uni, comme la main, que la raison trouvait très possible que *trois ne fissent qu'un* : figurés-vous, écrivait-il, un triangle regulier, qui a trois côtés, & n'a qu'un côté ; ce triangle est

possible, puisque j'en ai l'idée; *ergo* le mistère de la *Trinité* est uni comme la main.

Mon ami le *P. Hayer* me gâta la tête; il me prouva par cent vingt deux propositions que les hommes devaient être parfaits, comme le *Pere céleste* est parfait. J'étais à l'age du *fanatisme*; je fus touché de ces cent vingt deux propositions; tous les extrêmes & toutes les perfections vinrent se présenter en foule à mon imagination, les vuides de mon âme se meublèrent subitement des idées les meilleures possibles de la perfection : c'en est fait, m'écriai-je! je vaîs être parfait, comme le Père *céleste* est parfait; ne nous amusons pas à imiter les gens raisonnables, ce sont des machines à réflexions, à sentimens, le meilleur des hommes ne vaut rien, le plus sage est celui, qui n'est point méchant, si l'on ne trouve dans cet univers rien de parfaitement rond, rien de parfaitement quarré, cherchons au ciel la perfection de la perfection.

Je ſuis étranger ſur la terre, mon Roïaume n'eſt point de ce monde, la béatitude eſt deſtinée aux *pauvres d'eſprit*, tachons d'être bienheureux. Les *Capucins* ſont de bonnes gens, il ne faut guères plus d'eſprit pour être *Capucin*, que pour porter des paquets à la meſſagerie : l'Enfer eſt l'héritage de la beauté, des riches du ſiècle, des gens d'eſprit & de la bonne compagnie ; fuïons la bonne compagnie, & pour être parfait, comme le *Père céleſte* eſt parfait, je quittai la bonne compagnie & je me fis *Capucin indigne.*

Je courrus chès les enfans de *St. François.* Un gros frère racoleur me reçût poliment & me dit : *Dupleſſis*, vos repas ſont fondés à perpétuité ſur les fonds inépuiſables de l'imbécillité humaine ; moïenant que vous marchiés nuds pieds, vous ſérés chaudement habillé, vous attirerés même la compaſſion de ceux, qui n'auront point d'habit : venés que je vous préſente à notre *P. Gardien*, c'eſt un grand homme, il fait venir la voca-

tion, comme le vinaigre fait venir l'eau à la bouche.

Le frère *Junipère* m'annonça à son supérieur. Ce Père jugea bientôt que j'étais capable d'amener l'abondance au couvent, il me prêcha les agrémens de l'ordre séraphique : notre saint institut, me dit-il, est incontestablement le premier de l'église; Notre Dame de la *veritable Portioncule* l'a toujours consacré sous la main puissante; les forces de l'enfer ne prévaudront jamais sur lui; la vierge assura *St. François* qu'aucun *Capucin* ne sera damné : voici les bonnes raisons de la St. Vierge.

De l'Aurore au Couchant, du Midi au Septentrion, la barbe est ce qui distingue un *Capucin* d'un *Récolet*. Faites attention à cette différence, mon cher enfant, le feu de l'Enfer, dont le nôtre n'est qu'un ombre, est si vif, si dévorant, qu'il brûle à deux mille pas les corps les plus durs; ainsi, Mr. *Dupleſſis*, dès qu'un *Capucin* descend aux Enfers, l'activité de l'air

du feu lui consume subitement la barbe & dans l'instant le *Capucin* n'est plus qu'un *Récolet.* Vous voïés parfaitement bien, Mr. *Duplessis*, l'avantage qu'il y a d'être *Capucin* & que la *St. Vierge* avait très raison, quand elle assurait au prédicateur des Lapins, qu'un *Capucin* ne pouvait être damné.

Huit jours après mon entrée aux *Capucins*, on me donna l'habit & les noms de Frére-*Misac*, *Sidrac*, *Abdenago* de la perfection de *Quimpercorentin.* Qu'il serait plaisant de peindre ici la Ste. attitude & l'élegance de ma figure, revêtue du sale habit de *François d'Assise!* imaginés-vous un crâne tondu, qui se perd dans l'immensité d'un vaste & profond capuchon; deux bras enchassés dans deux espèces de bottes molles; un corps sanglé comme celui d'un âne, ou d'un patient que l'on conduit à la potence; enfin, figurés vous, avec Mr. *Menage*, un vieux jetton, dont on a rogné les lettres & où

l'on ne voit plus qu'une tête avec la barbe.

Mes veſtiges ne durèrent pas longtems, ma vocation était un feu de paille ; il s'éteignit. Les ſingeries de *St. François* me déplûrent bientôt ; je vis que je n'étais point parfait, comme le *Père céleſte*, pour porter le dégoutant habit d'un *Capucin.* Comme il me manquait cette plénitude de bêtiſe, ſi néceſſaire aux *Capucins*, je fis des réflexions. Je vis chès ces moines beaucoup de grimaces, beaucoup d'orgueil dans un ſac lié de cordes, beaucoup de minuties dans une régle, où le ſiſtême très mal amalgamé avec la religion ne pouvait donner pour toute perfection que des Imbéciles, ou des Innocens. J'allai redemander mes habits ſéculiers.

Le *P. Maître* ne manqua point, ſelon la formule ordinaire des *Capucins*, d'attribuer au Diable l'uſage de mon peu de raiſon ; quelles penſées damnables, avés-vous, me dit il, de quit-

ter un habit ( * ) que le *bien heureux Didace* a porté ? prétendés-vous raiſonner avec la grace ? ſavés-vous que la raiſon eſt un inſtrument infernal, qui détruit les plus ſaintes réflexions.

Je raiſonnais encore dans ce tems-là par haſard, il me reſtaît encore des éclairs de ſens commun ; je proteſtai au *P. Maître*, que la raiſon était l'ouvrage de Dieu, que le *Diable* & les *Capucins* ne diſpoſaient point de ce don céleſte. Le *P. Maître* aſſura toujours que c'était le Diable, & à cauſe du Diable, je fus contraint de porter encore huit jours l'habit de *Capucin.*

Dépouillé enfin des guenillons ſacrés

---

( 1 ) Malgré la ſainteté & les beautés, que les *Capucins* trouvent dans leur habit, je ne crois point qu'il ſoit ſi agréable au Seigneur : la preuve que Dieu n'aime pas ce vêtement ridicule, c'eſt que les *Capucins* ſont obligés de quitter leur ſaint habit avant d'entrer au ciel. Imitons le bon goût de Dieu le Père, ne ſouffrons plus ces maſcarades.

crés de *St. François*, l'efprit toujours gros des vertiges de la perfection ; contrifté de ne pas trouver celle du *Père célefte* dans le cloître, je m'imaginai de la chercher dans l'état du mariage. Le mariage, difais-je en moi-même, eft un Sacrément plus amufant que celui de l'extrême onction ; cet état eft le premier de l'homme, c'eft avec de la chair de ma chair & des os de mes os que je vais m'unir ; rien de plus parfait que la chair & les os bien unis. Je cherchai pendant trois mois après ma chair & mes os ; à chaque fille que je rencontrais, je m'imaginais toujours trouver mon bien ; je grillais de joindre les pièces enfemble. Je fis tant de reflexions pour faire un mariage parfait, que je trouvai le moïen du contraire. Je rencontrais de la chair, qui n'était pas la mienne & des os qui ne s'emboitaient pas avec les miens.

En cherchant une femme je tombai

malade : une Sœur *du Pot* (*) nommée *Sœur Pacifique Percée*, prit ſoin de moi. Le premier moment de ma convaleſcence fut conſacré à lui parler de l'impreſſion, que ſes charmes avaient fait ſur mes ſens.

La Sœur *Percée* était une fille confite dans la dévotion ; ſon cœur ouvert aux *cinq plaies* de notre Seigneur, le rendait plus propre aux faibleſſes de l'amour. Ma Bergère était maigre, comme un *St. Jerôme*, blanche comme *Notre Dame de Lorette*; ſon nez, un peu plus long que celui de *St. Charles Borromée*, ne la déparait pas, par ce que le proverbe dit qu'un long nez ne dépare pas le viſage : le proverbe a de l'eſprit. Malgré tant de charmes extérieurs, ma Bergère *Pacifique* pouvait encore prier Dieu pour ſon embéliſſement.

---

(1) Religieuſes, ou eſpèces de Cotillons crottés qui portent à *Paris* du bouillon aux malades. Ces ſœurs ſe melent de traîter les infirmes & leur ignorance fait un tort conſiderable à l'état.

A ces agrémens la Sœur *Percée* joignait des appas vraîment ſolides. Elle avait le bel eſprit de *St. François d'Aſſiſe*; poſſédait, comme ſes cinq doigts, l'hiſtoire ancienne & moderne des Revénans; celle de la belle *Généviève*, Comteſſe de *Brabant* & le très long cantique de *St. Alexis*; elle mariait à ſes riches connaiſſances, une très belle voix; elle chantait comme les âmes du *Purgatoire*. Un jour je m'émancipai auprès de la Sœur *Pacifique*, je gliſſai la main ſous ſa petite guïmpe : Sœur *Percée* criait : *Finiſſés donc Miſac Sidrac-Abdenago Dupleſſis!* vous êtes un mauvais convaleſcent! eſt ce que l'on chiffone les Sœurs *Du Pot*? environné de ces *Finiſſés donc*, j'allai mon train; je cherchai longtems ſous la guïmpe, je ne trouvai rien de ce que les filles diſent : *il y en a aſſés pour remplir la main d'un honnête homme*

Après quelques légères faveurs, que ma maîtreſſe redoublait ſelon l'uſage des filles à l'approche du Sacrément,

je l'épousai. Le jour de la nôce, *Pacifique* me parût enchantée. Elle avait deux grands pieds gênés dans des souliers trop étroits, qui la fatiguaient avec grace; un corps de juppe, trop serré, l'embaraſſait avec agrément; un cotillon, qui voltigeait tantôt par ci, tantôt par là, par son inconſtance laiſſait voir le vuide des vanités paſſagères de ce monde: *vanitas vanitatum & omnia vanitas.* Il n'y avait rien chès ma femme, qui ne fournit une reflexion morale; ses ajuſtemens étaient prèsqu'un sermon, mieux rangé que *les Diſcours du P. Hayer & le journal chrétien.*

Notre mariage fut ſtérile, le Ciel ne voulait point que son serviteur fit des enfans de chair; il le deſtinait à peupler le Ciel d'Etres plus dignes de ses regards; c'était des enfans de la grace, que je devais engendrer & les engendrer surtout dans la grace de la *Société.*

Depuis mon mariage j'avais pris *St. Joſeph* pour mon pâtron; le jour de

ſa fête, ma femme s'aviſa de m'offrir un bouquet ; elle s'adreſſa à un mauvais *Poëte chinois*, qui rimait comme il pouvait & *St. Joſeph*, le plus beau ſujet du monde, devint impertinent ſous la plume de ce méchant Auteur. Voici la pièce,

BOUQUET

*à mon Epoux Monſieur*

# DUPLESSIS.

*N'imités point votre Patron,*
*Les Saints en tout ne ſont point imitables;*
Joſeph *à coté de* Manon,
*Paſſait des nuits bien lamentables;*
*Il n'oſait profiter des Droits,*
*Que lui donnait le Mariage.*
*Vous par mille amoureux exploits*
*Montrés que vous êtes plus ſage.*

Dans ce malin couplet, mon épouſe ſe recommandait honnêtement ; les femmes ont de l'adreſſe à demander les choſes. La mienne n'avait pas tout-à-fait tort de ſe plaindre, elle paſſait beaucoup de nuits ſéches. Le *P. Hayer* m'avait prêché pluſieurs fois que l'homme n'était point dans ce monde pour faire des enfans ; que ſi tous les hommes pouvaient être *Récolets* & les femmes Sœurs *Du pot*, cela ferait le meilleur monde poſſible, à cauſe que le légiſlateur des *Chrétiens* avait dit qu'il fallait, pour être parfait, renoncer aux femmes, à l'odorat, à l'ouïe, à tous les ſens ; que ſon Père nous avait donné des femmes, des ſens & de la raiſon pour ne pas nous en ſervir, qu'il fallait être comme des moutons & des rhinocéros.

Je fis la connaiſſance de *Paillaſſe* de la foire *St. Germain*. Son jeu muët, ſon maſque heureux & ſes geſtes me ravirent. Le germe de mes talens théâtrals ſe dévelopa ſous ce grand homme. *Paillaſſe* me prodiga ſon ami-

tié ; c'eſt à ſes ſoins que je dois la réputation que je me ſuis acquiſe en *France.*

Nous nous engageâmes avec Madame *Dupleſſis* dans la troupe d'un charlatan. Nous débutâmes à *Nantes* par une tragédie intitulée : *l'Aſcenſion du P. Ignace.* Cette pièce attira une foule innombrable de peuples. L'opérateur avait fait conſtruire au fond du théâtre la gloire de l'éternité, au bas les Sept Cieux, ſavoir l'empiré, le premier, le ſecond, le criſtalin &c. ces Cieux étaient ſéparés par autant de dégrés couverts de nuages, au travers deſquels on voïait en lettres d'or le nom de chaque Ciel ; au celà de tous les cieux, Dieu le Père, la *Ste. Vierge* paraiſſaient dans leur gloire.

L'Opérateur repréſentait le Père éternel. Il avait une longue barbe blanche, une calotte rouge à oreilles, un véritable bon homme. Les Spectateurs convenaient unanimément qu'il avait parfaitement attrappé Dieu le Père. Ma femme était à ſon côté, elle figurait *Notre-Dame de Mont-ſer-*

*rat*; elle tenait dans ſes bras le petit enfant *Jeſus.* Cet enfant fut le ſujet de cent mauvaiſes plaiſanteries *; dans leur fureur de medire , les mortels ne reſpectent point les Dieux.* Nous n'avions pas eu le tems de bâtir un enfant *Jeſus* un peu honnête , notre barbier nous avait prêté une tête à-perruque, dont nous avions fait un poupon; on n'avait pas fait attention que la tête à perruque avait une barbe de bois. A la chandèlle on decouvrit juſqu'au moindre poil, cela fit rire les *Nantois* & ſurtout les gens lettrés du faubourg *St. Nicolas.* Ces ignorans avaient oublié , ſans doute , que cet enfant était le Père des ſiècles.

Le Peintre n'ayant pû fournir des Chérubins pour les ſemer çà & là dans les champs azurés du Ciel; pour y ſuppléer, nous placâmes derrière les nuages dix à douze poliſſons, dont on ne voyait que les têtes ; je les avais dreſſés de mon mieux au ſervice ; malgré mes inſtructions les drôles grimacèrent tout le tems de la repréſentation ; ce qui donna une mauvaiſe

idée

idée du Ciel, où les Anges n'ont pas jetté beau cotton.

Je fis le rôle de *P. Ignace*; comme j'avais des connaiſſances du jeu muet des entrailles & l'expreſſion de la pantomime, j'arrivai en clochant ſur le théâtre; je tournai mes regards vers les Cieux: frappé de les voir ouverts, je me proſternai aux pieds de *Leurs Excellences*! Dieu le père & Notre Dame; & je m'écriai: » ô « l'ancien des jours! ô père éternel! « beauté toujours vieille & toujours « nouvelle, je vous ai aimée trop « tard! c'eſt votre puiſſance, con- « ſtamment grande dans le Ciel & ſur « la terre, qui deſtina de toute éter- « nité à *Pampelune* un boulet de ca- « non pour me caſſer la jambe; c'eſt « à cet heureux tube, que vous de- « vés Vierge immaculée, les mouſ- « taches & le cœur du chevalier *Ini-* « *go* ....... rappellés-vous, ô ma « Divine maîtreſſe! la veille délicieu- » ſe de mes armes, le zèle héroïque » que je fis paraître à *Montſerrat*, « lorſque je vous conſacrai mon *poil*

„ *eſpagnol* & ma longue rappiére,
« parlés tous deux; dites moi ce
« qu'il faut faire pour augmenter vo-
« tre gloire vous ſavés ma deviſe:
„ *Ad MaJorem Dei gloriam & maximam*
« *utilitatem ſocietatis noſtræ.*

Dieu le père, après un moment de reflexion, regarda la vierge, lui demanda ſi j'avais la tête bien ſaine. Votre Chevalier, Madame, a l'air un peu extravagant, ce crâne n'eſt pas le meilleur poſſible; Monſeigneur, répondit Notre Dame, je ſais que le *P. Ignace* montre, chaque fois qu'il fait le *ſigne de la Croix*, où il a mal; mais vous ſavés que mon fils a promis ſon Royaume *aux pauvres d'eſprit*, aux bancales & aux eſtropiés; *Inigo* eſt boiteux & fou, vous voyés que de corps & d'eſprit il eſt digne du Ciel.

Le père éternel applaudit aux remontrances de *Marie* par un grand ſigne de tête; & jettant un regard paternel ſur moi, il me dit: *Ignace*, montés. Je montai le premier au Ciel, où je m'arrêtai par humilité, en de-

mandant à Dieu le père s'il était satisfait de mon obéissance. *Son Excellence* eut la bonté de crier: *plus haut*, *Ignace*! Je montai le second Ciel avec la même céremonie; & Dieu le père criait toujours: *plus haut*, *Ignace*! je grimpai ainsi les sept cieux; quand je fus au dernier Ciel, *Son Excèllence* Dieu le père me donna un grand coup de pied dans le ventre & me fit tomber, comme on dit *les quatre fers en l'air*: la toile tomba.

Cette piéce & le dénoument surtout fut très gouté, & nous fit vendre beaucoup d'orvietan; nous eûmes les bonnes pratiques des *jansenistes* de *Nantes*. Les *jésuites* n'applaudirent point à nos succés. Aussi méchans que *Fréron*, ils animérent les Magistrats contre nous: nous fûmes obligés de partir précipitamment, nous vînmes à *Rennes* où dégouté des tracasseries du *Cothurne*, nous donnâmes une parade intitulée: le Couronnement de *Nicolas* I. Roi du *Paragai* & de *l'Aragai*.

Le théâtre repréſentait le camp des bénits Pères ; à droite & à gauche on voyait des canons brâqués contre les *Eſpagnols* & les *Portugais* ; dans le fond la tente du Général, ſoutenue par des trophées d'armes & des boucliers, oú pendaient les effigies de *Jacques Clément*, *Ravaillac*, *Damiens* & *Malagrida.*

Je repréſentais *Sa Majeſté Paraguaiſe Nicolas I.* j'avais une couronne ſur la tête & une pièce de *bougran* roulée ſous le bras. Je parus ſur la ſcène, monté ſur un tonneau de verd de gris, porté par quatre *Paragouins.* Un chœur de ces peuples chantait cette vieille chanſon, connue dans le beau monde.

*Le Roi* Nicolas
*Avait du* bougran *ſous le bras*,
*De ſon trône il trebucha* ;
*Voilà le* bougran *bas !*
*Voilà le* bougran *bas !*

Un chœur de filles répétait, *voilà le* bougran *bas ! voilà le* bougran *bas !*

Les quatre *Paragouins* terminèrent la pantomime en me jettant en l'air. En retombant je me caſſai le nez.

Ce genre de pièce ne me plût pas. J'étais comme *Arléquin*, je portais toujours les coups. Nous allâmes au Sacre d'*Angers*. Cette ville a toujours aimé les divertiſſemens des miſtères. Nous jouâmes la tragédie *de la Paſſion*. Quoique le ſujet de cette piéce ſoit tirée d'une vieille hiſtoire, il plait encore à *Angers*.

Madame *Dupleſſis* fit le perſonnage de *Jeſus* : elle enleva d'abord les ſuffrages. Malheureuſement ma femme ne ſavait pas ſon rôle ; elle reſta court à ces paroles du fils de *Marie* : *j'ai ſoif*. Madame *Jéſus*, dites donc, *j'ai ſoif*. *Pacifique* diſtraite ne l'entendit point ; mais ſe rappellant mieux le ſens que les paroles, dit : *je boirai bien un coup*. Cette bévue fit rire les ſpectateurs attendris du récit *de la Paſſion*.

Ma femme aidait l'opérateur dans le panſement des malades qui oſaient s'expoſer à ſon empiriſme. Je m'ap-

perçûs de certaines intelligences, elles pouvaient dévenir dangéreuſes pour mon front; je rompis avec le charlatan. Je retournai à *Paris*, où mon ami *Palliaſſe*, informé de mes ſuccés, me conſeilla d'aller à la *Martinique.* Il y a beaucoup de *Nègres* dans cette Iſle, me dit-il; les *Jéſuites*, les *Jacobins* & d'autres bons eccleſiaſtiques les maltraîtent cruëllement pour avoir du ſucre. Allés leur vendre du baûme pour les meurtriſſures, ces pauvres gens en ont beſoin, vous ferés de l'or avec les meurtriſſures des *Nègres* & les bras des *Jacobins.* Je connaiſſais les lumières de mon ami, je trouvai le conſeil admirable.

Je m'embarquai avec mon épouſe pour la *Martinique.* Nous étions en mer depuis trois ſemaines, lorſqu'il s'éleva une tempête cruëlle. Les matelots, qui juraient dépuis trois heures pour ſe délaſſer, commençaient déjà à prier le Ciel. Le Capitaine, après s'être voué mille fois à tous les Diables, de déſeſpoir ſe vouaient à tous

les Saints. Il vint nous dire de penſer au Ciel, que nous allions périr. C'eſt l'uſage des *fidèles Chrétiens* de penſer à Dieu, quand ils ſont en danger & de l'oublier quand ils n'en ont plus beſoin.

J'étais près de Madame *Dupleſſis* quand on nous annonça cette déſaſtreuſe nouvelle. Je lui dis : ma chére *Pacifique*, il faut nous ſéparer & donner au moins les derniers momens de la vie à la *Ste. Vierge*, & à *Ste. Barbe*, pâtronne de la confeſſion ( * ), J'embraſſai ma femme, je la laiſſai à la miſéricorde du *St. Prépuce.*

---

(1) Sainte imaginaire ; on la fait patronne de la confeſſion, à cauſe que le Sacrement de pénitence a été créé neuf cent ans après ſa mort ; on la repréſente comme la Déeſſe *Cybèle* avec une tour, à cauſe que les premiers confeſſionnaux étaient bâtis comme des tours, ou des guérittes. Les ignorans font mal d'expoſer *Ste. Barbe* à la vénération des peuples ; les ignorans aiment les menſonges, parce qu'ils vivent de nos menſonges & de notre ſtupidité.

Le vaiſſeau donna contre un banc de ſable, il s'ouvrit; une planche heureuſement me ſauva la vie. Me voyant ſeul ſur les flots agités, je crus ma femme & l'équipage enſévelis dans les eaux. Après avoir été deux jours le jouèt de l'onde, je fus recueilli par un navire, qui cinglait vers *la Rochelle*, où je debarquai.

La mort de *Pacifique*, l'horreur du naufrage tournèrent mes idées vers le Ciel. Je revins à *Paris*, j'allai voir le *P. Hayer*, il me parla encore de ſon ſiſtême de la perfection : conſole-toi, mon ami, me dit-il, la perte de ta femme eſt un ſecrêt jugement de Dieu; occupe-toi, ſans ceſſe, de la perfection; laiſſe les enfans de *Babylonne* & de *Paris*; va fortifier ton cœur d'un triple mûr d'airain; deviens dur à toi-même, pour être tendre au Ciel; mépriſe, injurie, calomnie les hommes, pour te détacher plutôt des hommes; c'eſt par le mépris de tes ſemblables, des philoſophes & de ce monde, qu'on marche

à pas de géant dans le chemin de la perfection. Le monde n'eſt qu'un paſſage ; je ſais qu'un ſage te dirait qu'on peut cueillir quelques roſes ſur ce paſſage ; puiſque la nature a mis des fleurs ſur notre paſſage, n'écoute point les ſages, ne ſonge pas aux fleurs : pour être parfait, il faut fouler les fleurs aux pieds, ſortir de ce monde ſans avoir rendu aucun ſervice à l'humanité.

Pour ne plus équivoquer ſur l'état qui devait me rendre parfait comme le Père céleſte, je fis pendant trois mois des réflexions ſur toutes les conditions de la vie. L'humble ſervice d'un Domeſtique parût convenable à mon ſiſtême : c'en eſt fait, m'écriai-je, je tiens la perfection de la perfection. Le *Chrétien* n'eſt pas venu en ce monde pour commander, mais pour ſervir & pour obéir ; c'eſt dans l'anéantiſſement qu'il poſe le premier fondement de ſa gloire ; l'humilité, qui couronne les autres vertus, ſera déſormais la mienne, allons porter la livrée. . . . . . . .

J'allai me préſenter chés un vieux magiſtrat, qui depuis vingt ans dans un cul de ſac du *Marais*, n'avait pour compagnie que ſon avarice & ſes écus. Son dur ſervice convenait particulièrement à mon projet de perfection; & le Ciel, ſans doute, allait agrèer mon ſervice, ſi en me vêtant de la vieille livrée du ſénateur, je n'avais conçu des ſentimens d'orgueil, qui m'écartèrent encore de la perfection, où je voulais atteindre.

La livrée du Magiſtrat avait précédemment endimanché Soixante & treize Domeſtiques (*). Cette caſaque, dont l'hiſtoire génèalogique ſe trouve dans la bibliothèque du Roi, était alors un habit verd; qui avait été autrefois autre choſe. » Elle ſortait en droite ligne d'une » couverture de mulêt, qui était fille d'un tour de lit. Les culottes, ,, engendrées de trois chaiſes-percées ,, de drap verd. La veſte était fille

(1) Le magiſtrat avait plus ſouvent changé de domeſtiques que de chemiſes.

„ d'une courte-pointe iſſue d'un ta-
„ pis de billard". Cette veſte, qui touchait aux derniers momens de ſon exiſtence, qui allait être convertie en ſemèles de bas, prouvait bien que tout eſt pouſſière & que tout retourne en pouſſière; *pulvis es & in pulverem reverteris.*

Au moment que j'endoſſai cette caduque livrée, l'amour-propre s'éveilla dans mon âme; ce ſéducteur dangereux effaça tout à coup les ſentimens que l'humilité y avait fait naître. La dureté du vieux Robin, le fardeau du travail, la néceſſité d'être à la fois l'Intendant, le Secrétaire, le Valet de Chambre, le Maître d'Hôtel, le Cuiſinier, le Marmiton, le Portier & le Maître Jacques de la maiſon, achevèrent de me dégouter du ſervice. Le pain qu'on peſait, le calendrier du vieux ſénateur rempli de Jeûnes & de quatre temps me firent quitter cet état.

Ce fut dans cet inſtant que la perfection vint elle-même me trouver; elle ſe ſervit de l'organe de mon ami

*Paillaſſe*; cet homme intelligent me dit : vos talens théâtrales, *Dupleſſis*, doivent tourner vos idées vers une ſavante troupe de comédiens, qui ont toujours excellé dans l'art de *Thalie*; c'eſt aſſurément chés les *Jéſuites*; où vous trouverés la perfection de la perfection; votre génie, vraîment comique, eſt capable d'illuſtrer le chandelier de la ſociété. *Candelabrum ſocietatis Jeſus.*

Je me préſentai aux *Jeſuites* de *Paris*. Ces Pères éclairés virent que j'avais des talens propres à gagner la canaille. La lecture de la Vie du Chevalier de la *Vierge*, les menſonges de *Rodrigués* portèrent dans mon âme l'ardeur de me ſingulariſer. Les grands talens, diſais-je en moi même, illuſtrent les hommes; la nature me les a refuſés, il faut que je me rende fameux comme *Caraccioli* (*) en débitant comiquement les petites cho-

(1) Auteur très médiocre, qui a la fureur de nous apprendre ce que nous ſavons.

ſes, qu'il écrit ſi mal. Je n'ai d'autre génie que celui des chaudronniers, ils font du bruit dans le monde, faiſons du bruit.

Je fis mon cours d'études au Noviciat. Mes premiers ſuccès ſur les bancs fûrent diſtingués. Invulnérable comme un *Irlandois*, j'étais au milieu des *Darii* & des *Bomalipton* ſans être épouvanté. Je foulais d'un pied victorieux les *Locke*, les *Bayle*, les *Montaigne*, les *Collins*, les *Monteſquieu* & les *Jean-Jacques*; à trente cinq ans, je connaiſſais toutes les fineſſes du *Barbara celarent*, les gentilleſſes du *Baroco* & les agrémens univerſels du *Feſtino* & du *Friſiſſo morum*. Enfin couvert de la ſueur des *Capucins*, des pavots aſſoupiſſants du ménage & des lambeaux de la livrée, je montai ſur les bancs théologiques; c'eſt là qu'on vit des prodiges d'érudition; ce fût là que je ſoutins quatre vingt onze thèſes ſur le ſabre de *Judith*, le couteau de *Jephté*, les ciſeaux de *Dalila*, le poignard de *Joada*; le clou de *Siſara*, la hache de

*Samuël*, le ſabre d'*Abraham*, l'épée des enfans de *Jacob*, la lettre de cachet de *David* pour *Ury*, le ſtilet de *Ravaillac*, le Canif de *Damiens*, la *Ste. Ecriture* de *Buſembaum* & le *P. la Croix*.

La mauvaiſe Campagnie de *Jéſus* m'honora de ſes ſuffrages. Le jour de mon triomphe, les *Druides* de la ſociété s'aſſemblerent; un vieux *Rabbin* du quatrième vœu, me dit à haute voix: approchés *Miſac Sidrac-Abdenago-Dupleſſis*, venés recevoir la couronne de la perfection; voici la croix & le canon de la Meſſe de la chapelle de Mr. *de Beaumont;* défendés-vous de ces deux armes, comme dit le fameux *Gui-Patin*, contre les perſonnes qui voudroient raiſonner; l'encens de la ſociété fume autour de vous, la perfection deſcend du Ciel; & dès ce moment dévenés parfait; comme le Père celeſte eſt parfait, *per omnia ſæcula ſæculorum*, *Amen.*

Tout brûlant des feux de la perfection, je grimpai ſur le cheval du *fanatiſme*: le mors dans les dents &

le miroir de l'amour-propre à la main, j'allai dans les campagnes faire le catéchiſme. Je commençai par m'emparer de l'eſprit des enfans & des ſots, en les intimidant avec le Diable. Je m'étais apperçu que cette vieille machine était la plus propre pour réuſſir dans la direction, & gagner à Dieu les gens, qui ont peur du Diable. Je peignis cet animal avec une chauſſure à faire trembler, une coëffure comme on n'en voudrait point avoir, & le tout verni du plus beau noir du monde. Les Diables dans les Sermons font continuëllement des miracles, touchent plus les cœurs des pénitens & opèrent plus de bien que le Ciel même. J'imprimais fortement le portrait du Diable ſur l'imagination tendre des enfans; il prenait comme un cachet ſur la cire molle, quelquefois je les menaçais de leur montrer le Diable à nud: le voilà, m'écriais-je, il vient vous prendre; les enfans fuïaient dans les coins les plus retirés de l'Egliſe, en criant: *P. Dupleſſis* ne nous montrés pas le Diable! ce

ſut par ces innocens que je commençai ma carrière apoſtolique.

En prêchant dans les Villages, je prenais le ton convenable pour captiver les païſans. Je ne m'aviſais point d'annoncer la bienfaiſance de Dieu, de peindre ſon eſſence par ces ſentimens tendres, qui portent ſeuls les hommes à l'aimer ; je pris le contre-poid, je criai en chaire : ah malheureux, tremblés ! tremblés ! vos grains ſont encore ſur la terre, vos vignes vous annoncent une bonne vendange, vos troupeaux ont multipliés, vos granges ſont pleines ; c'en eſt fait, tout va périr ! vos crimes ont provoqué la juſtice divine, je vois l'orage accourir, j'entens gronder le tonnère, la grêle tombe ſur vos vignes, les vents furieux renverſent vos moïſſons, la foudre met le feu dans vos granges, conſume vos fruits & vos beſtiaux, tout eſt perdu ! tout eſt perdu !

Les païſans, qui craignent plus pour leur moiſſon, leur vendange, leurs vâches, que pous eux-mêmes, di-

difaient entr'eux : ce prêtre a terriblement de *la loquence*! Dame, fi le tonnère tombiont chex nous, je ferions ruïnés à plate couture! c'eft bien une chofe tracaflière que ce tonnère, ça vous ..... ce Père en faviont long! un *Jéfuite* étudiont beaucoup dans les livres, il favont le tems comme un armana. ... prenons garde à nous, je n'irons plus au cabarèt. Le païfan eft dévot avant la recolte. Tant que les bleds font fur la terre, il fait des vœux; la moiffon eft-elle faite, il ne penfe plus à rien, il remet fes inquiétudes à l'année prochaine. Le païfan a de la raifon.

Je prêchai *à Paris*; les femmes des *Halles*, les crieufes de vieux chapeaux, les gens du port au bled & les favoyards étaient ravis de mes fermons. Notre Père Provincial, voyant que cette ville était un théâtre trop gliffant pour moi, me renvoïa en Province : les converfions que j'y faifais étaient fingulières; la plûpart de mes convertis retournaient quelques

jours après à leur vomiſſement. Jamais je n'eus l'intelligence de diſtinguer une chaleur de dévotion, d'une converſion ſincère; que le public s'en prenne aux Dieux!

*Pourquoi m'avaient-ils fait ſi bête?*

Pour donner du crédit à mes miſſions, un certain honneur à la ſociété, il fallait faire exécuter un miracle à la plus grande gloire de notre ordre. Notre Général conſulta la carte pour connaître le Païs le plus propre à cette opération. Il trouvait aſſés d'aiſance à l'exécuter au *Marais*, ou dans le faubourg *St. Marceau*; mais il craignait les recherches des ſavans de *Paris*. On détermina quelque tems la ville de *Beaume*; après beaucoup de conférences ſur ce ſujet, on ne trouva pas de ſol plus propre à le faire éclore que le *païsd'Artois*. On choiſit *Arras* pour le lieu de la Scène; les Arteſiens ſont bons croyans & fort arrêtés; l'entêtement eſt

l'appanage brillant de ces Peuples; quand ils croient une chose arrivée, ils ne finissent pas de la croire.

Le Préfèt de la Congregation d'*Arras* me fit le tableau des habitans de cette ville ; tous les bourgeois, me dit-il, nous sont voués ; donnés généreusement l'absolution à tous les ivrognes, auraient-ils cinquante années de cabaret ; ne vous arrêtés pas à cette misère, ils dîront du bien de vous, & le jour même que vous leur prostituerés le bénéfice de la pénitence, ils iront se soûler en l'honneur de votre absolution. Un Prêtre, qui la refuse pour de bonnes raisons, passe pour un *Janséniste* ; n'allés pas aussi donner un ridicule à la Société, en trouvant mauvais qu'un Chanoine couche avec sa Gouvernante ; nous avons besoin de ménager le Chapître.

Il y a longtems, dis-je, au P. Préfet, que je connais l'indécence de profaner la glace ; cela ne me coute rien, je donne l'absolution à tout hazard : il suffit, pour la réputa-

tion de la Compagnie, que je faſſe impreſſion dans mes miſſions. Le peuple croit avoir fait des merveilles quand il a ſurpris une abſolution. Dans une demi-heure je convertis un homme empâté dans les mauvaiſes habitudes ; & ſans toucher au fond vicieux de ſon cœur, je tranquiliſe ſon eſprit. L'embarras entre nous eſt de faire un miracle, il faudroit pour le bien de la choſe, l'exécuter le jour de la plantation du Calvaire.

Répoſés vous ſur mes ſoins, répondit le Préfèt; nous avons une certaine fille, nommée *Eliſabèth le Grand*, je la prépare à ce deſſein ; elle ſe prêtera au miracle. Elle a une jambe un peu nouée & l'eſprit bien davantage. L'an dernier dans la canicule ſa jambe s'eſt un peu allongée. Les Médecins nous racontent de pareils prodiges, arrivés naturellement ; je diſpoſerai la malade dès le commencement des chaleurs, & je crois que le phénomene arrivera en faiſon.

Je trouvai les moïens miraculeux

du P. Préfet immancables. Il prépara, avec notre Frère Apoticaire, la Jambe miraculeuſe, la ranima par des Aromates & d'autres ſimples excellentes. Le jour de l'exécution on amena *Eliſabeth* au pied du *Calvaire*. Son imagination, frappée de l'eſpoir d'une prompte guériſon, l'anima; elle ſe leva tout à coup, crie *au Miracle*. *Arras*, rempli de gens organiſés pour être temoins d'un miracle, retentit auſſitôt de celui-ci; les Prêtres les Moines, les Ciriers, les Orfèvres, les Taille-douciers, les Marchands de Chapelets crièrent tous *au Miracle*.

L'odeur de ma réputation embauma les Païs-bas; on fit des images du *Calvaire*, on vendit mes portraits. Je fus flatté de me voir collé ſur une eſtampe par tout où j'allais en miſſion; j'étais ſuivi d'une foire de chapelets, de croix & de mes mignatures. Les vrais Dévots & les perſonnes humbles étaient ſcandaliſées qu'un homme, qui ſe donnait la réputation d'un Saint & du don des miracles,

laiſſât vendre ſes portraits dans ſes miſſions ; ils ne pouvaient accorder cet orgueil avec l'humilité Chrétienne. Ils ne connaiſſaient pas, ſans doute, l'humilité de la Société ?

Je parcourus les Provinces, j'écoutai des milliers de confeſſions, je ne convertiſſais perſonne. Les filles m'ont embaraſſé par tout. L'uſage, qu'elles ont de céler leurs faibleſſes, la crainte, la pudeur qui les troublent, donnent de la peine à un Directeur pour arracher leur ſecrèt. Une fille, qui s'accuſe que ſon amant lui occaſionne de mauvaiſes penſées, annonce toujours par ce début modeſte quelques faibleſſes pommées, qu'elle couve dans ſon cœur, comme l'oignon ſous la cendre.

Cette fille en reſterait-là, ſi le Confeſſeur n'allait fouiller lui-même dans le fond de ſon âme. Voici ma pratique avec ces ſortes de pénitentes : vous êtes-vous toujours tenue vis-à-vis de votre amant dans la modeſtie, ſi recommandée à votre ſexe ?

oui, mon Révérend Pere : cela est bien ; mais votre amant n'a t'il pas pris quelquefois la liberté de vous embrasser? oui : un embrassement honnête le jour de l'an, le jour d'une fète n'est pas un crîme : hélas ! il m'embrassait à chaque instant : je lui rendois ses baisers avec la même vivacité. Comme les hommes sont entreprenans, tracassent volontiers les filles, votre amant, trop téméraire, n'a t'il pas voulu passer la main sous votre respectueuse? ces gens-là n'ont guères de respect pour les respectueuses; comme elle biaisait à répondre, je la ranimais en lui disant : courage, ma chère Sœur, ne balancés point de vous déclarer au Seigneur, je ne suis ici que son Ministre, un homme, un pécheur capable des faiblesses dont vous vous accusés. Elle reprenait courage, m'avouait que son amant avait touché cent fois sa gorge, la baisait à chaque instant & que ses baisers portaient un feu subtil dans son âme.

N'avés-vous plus rien, qui vous faſſe de la peine? non, mon Père, là examinés-vous un peu, voïés dans les replis de votre conſcience, ne célés rien au Seigneur, il voit dans les cœurs, il ſonde les reins : non, mon Père, je n'ai plus rien qui m'inquiète. Je ſuis perſuadé, ma chere Sœur, que vous n'avés plus rien à dire; mais votre amant eſt peut-être plus coupable que vous? ils ſont ſi terribles ces amans! dites moi, dans le tems qu'il baiſait votre ſein, ne vous aurait-il pas pris la main? & la portant avec violence ſur lui, ne vous aurait il point contraint de..... non, mon Père, je ne ſuis point une fille capable de...... je ne dis point, ma chère, que ce ſoit vous, Dieu m'en garde! mais votre amoureux...... ces gens-là ſont de ſi grands pecheurs..... croïés moi, ne l'excuſés point, vous vous rendriés, devant Dieu, coupable de ſon crîme..... là avoués franchement, ne vous a t'il pas pris la main malgré vous &

ne l'a t'il pas portée..... mon Dieu! mon Père.... cela me fait de la peine ..... cela pesait dans mon cœur...... je suis honteuse.... oui ..... mon Père ..... ces attouchemens vous faisaient-ils plaisir? Dans le commencement, je ne voulais pas, je cachais les yeux avec les mains : mais n'ouvriés-vous pas aussi quelquefois les doigts pour voir au travers? hélas, oui! on est curieuse; on pense si souvent à cela, on ne se marie que pour ça. Nous avancions chemin, je voyais le rivage.

Cette fille, troublée & confuse, ne parlait plus; je la ranimai encore en lui disant, ma chère Sœur, le Seigneur est bon, il pardonne à la faiblesse des hommes, l'argile est faite pour s'ébrècher quelquefois, montrés votre cœur à nud, s'il est noirci de crîmes, Dieu le rendra blanc comme la neige, il aime à pardonner septante sept fois, sept fois & davantage à ceux, qui font l'aveu sincère de leurs fautes. Votre Amant, dans ces mo-

mens paſſionnés, ne voulait-il point paſſer la main ſous vos juppes pour vous prendre plus extraordinairement votre gorge? car il y a des libertins, qui ont des fantaiſies & de l'imagination ..... le rouge montait au viſage de cette fille & l'inſtant d'après reprenant courage, elle me dit d'un ton ferme : mon Révérend Père, pour qui me prenés-vous? je ſuis incapable de ſouffrir de pareilles libertés. Ah, ma chère ſœur! je ſuis perſuadé que vous êtes très ſage; mais ſi la crainte, ou la honte vous empêchaient de déclarer la vérité, vous feriés un ſacrilège; cette confeſſion, qui doit vous reconcilier avec la grace, ſera le ſceau de votre reprobation, tremblés! l'Enfer eſt ouvert ſous vos pieds, ſi vous célés le moindre crîme.

Cette fille intimidée pleurait, non point de la douleur de ſes fautes, mais de dépit, de honte d'avouer ſes faibleſſes; enfin elle me dit : dois je déclarer une choſe, qui coute tant à

mon cœur ? eh bien, oui . . . . j'ai fait. . . . je l'encourageais, elle ſuait à groſſes gouttes. C'eſt un travail pénible pour les filles que la confeſſion.

Ces préludes annonçaient un dénouement, c'eſt ce qu'il fallait arracher. Je continuai l'interrogatoire : dans les libertés, que votre amant prenaient, ne vous ſeriés-vous pas unis..... trop approchés..... confondus . . . . enfin charnellement . . . . . comment, mon Père, me dit-elle en colère, ſuis-je capable de faire un enfant, me déshonorer, je ſuis d'une famille trop reſpectable, je vous prie de ne point avoir ces mauvaiſes idées. Mais, ma chère Sœur, ne vous fachés pas, je ſuis, comme je vous l'ai déjà dit, très convaincu de votre ſageſſe, de l'éducation & des bons exemples que vos parens vous ont donnés, je penſe que ces avantages vous auront garanti de cette extrêmité; ce n'eſt pas à vous que j'en veux, nôn aſſurément vous êtes trop

ſage ; c'eſt à ces vilains hommes, je les connais mieux que vous ; ils ſont ſi affreux, ſi déteſtables, ils reſpectent ſi peu la ſageſſe d'une fille, l'honneur d'une famille, hélas ! pour peu qu'on leur accorde la moindre faveur, ils vont ſi loin, ils ſont ſi téméraires ! Eh bien, mon Pere, je n'ai rien à me reprocher.

Voyant cette fille obſtinée à me cacher ſon crîme, j'élevai la voix, je lui dis d'un ton effrayant : le ſeigneur eſt bon, il ne permettra pas que la démarche que vous faites aujourd'hui ſoit ſtérile : je vous conjure par le ſang précieux qu'il a verſé, par cette croix, où il eſt mort, de me dire la vérité, ou je vous avertis de ſa part que vous ſerés damnée, que la mort vous ſurprendra dans le péché, pour être à jamais la malheureuſe victime de ſes vengeances éternelles.

Ces mots, prononcés avec force, l'ébranlèrent : ah ! mon Père, s'écria t'elle, que je ſuis une grande péche-

reſſe ! j'ai fait avec mon amant ...... je n'ai ..... combien de fois à peu près ? depuis dix huit mois, chaque fois que nous ſommes ſeuls. Je lui demandai ſi elle n'avait plus rien, qui inquiétait ſa conſcience ; le ton correct avec lequel elle repondait qu'elle n'avait plus rien, qui bleſſait ſon âme, m'aſſurait de ſa ſincérité. Voilà l'embarras, que nous avons avec les filles, il faut leur arracher ce qu'elles ont dans l'âme avec des crochets : lorſqu'elles ſont femmes & familiariſées avec leur état, elles ſe déclarent un peu plus ſincèrement, mais toujours avec ces détours ſi naturels au ſexe.

Un païſan s'addreſſa un jour à moi pour ſe confeſſer ; au début il me dit : mon Père, je n'ai rien fait : je lui demandai pourquoi il venait à confeſſe, s'il n'avoit rien fait ? mon Révérend, c'eſt notre ménagère qui m'a dit qu'il falliont aller à confeſſe. Ne ſavés-vous pas, mon ami, quant vous avés beſoin de vous reconcilier

avec Dieu ? je ne nous mêlons pas de ça ; c'eſt une affaire de ménage, note femme avions ſoin de nous avertir à *Paques* ; elle nous diſions tout juſtement le jour qu'il falliont y aller ; j'avons, ſauf votre reſpect, nos bêtes à ſoigner, nos terres à labourer, je ne penſions pas quand les *Pâques* arrivions, je ne ſavons bien lire dans les armonats. Je demandai à cet homme s'il ſavait ſon *Pater* en latin & en françois ? je ne ſavons ni l'un ni l'autre, je n'avons pas étudié dans les livres, ni dans le latin. Comment, mon ami, vous ne ſavés pas votre *Pater* ? ſi je le ſavons : mais je ne le ſavons pas en latin. Il recita cependant ſon *Pater* en Latin & en Francais & ne ſavait dans quelle langue il le diſait.

Pour connaître ſi le païſan entendait le ſens de la prière, je lui dis de m'expliquer ſon *notre Père* ; il le fit avec autant de bon ſens que *M. Nicole. Notre Père*, me dit-il, c'eſt le bon Dieu, les hommes ſont ſes en-

ſans, c'eſt pourquoi je l'appelons notre Père ; *Dans les cieux*, cela veut dire qu'il eſt là haut & le maître chez lui. *Votre nom ſoit ſanctifié*, ceci eſt drôle & voici comme je comprenons ça ; par exemple je ne pouvons pas ſanctifier le bon Dieu, mais cela vouliont dire que je devions l'aimer ; les *Turcs* deviont auſſi l'aimer, le Roi de *Pruſſe*, qui nous faiſiont la guerre, deviont auſſi l'aimer. *Que votre régne nous arrive* : ſon régne eſt le règne des hommes vrais, les manteux ne ſont point de ſon royaume; c'eſt-à-dire que je demandons le royaume de la vérité, parceque c'étiont le royaume du bon Dieu. *Que votre volonté ſoit faite*; j'entendons ça comme le bon Dieu l'entendont, il pouviont ſemer, planter comme il voulont, à nous de tout voir & ne rian dire; allons toujours notre train comme les charettes, le bon Dieu, malgré nous, iront toujours à ſa mode ; j'aurions biau nous marteler la carvelle, je ne ferions pas changer

d'un fetu la volonté de Dieu ; laiſſons couler l'iau & faiſons comme les bœufs, qui ſe laiſſont tuër par le boucher. *Donnés-nous aujourd'hui notre pain quotidien* ; je ne ſommes pas entreux nous trop contans du pain quotidien, j'ons beaucoup de mal, il nous coutiont bian des ſueurs pour en attraper un petit ; note curé, qui ne chantiont qu'une meſſe le Dimanche, ne faiſiont rian de ſes deux bras, aviont un pain quotidien meilleur que le nôte. Le bon Dieu ſeriont-il comme les Boulangers, qui faiſiont du pain blanc, du pain noir ? je croirions ça volontiers quand je voyons du pain plus blanc que le note. Cependant quand je raiſonnons dans note entendement, je comprenons que le bon Dieu a fait la terre & qu'il aviont dit ; *attrape qui peut*, voilà pourquoi le pain quotidien n'étions pas bian arrangé. *Pardonnés-nous nos offenſes comme nous pardonnons* &c. J'aimions ça, Dame voilà qui étiont bian imaginé ! ça vouliont

dire

dire de ſuite, que je devions pardonner aux autres, autrement le bon Dieu ne nous pardonneriont pas itou à nous-mêmes, & voir il auriont raiſon, ça eſt nette comme une parle. *Ne nous induiſés point en tentation*; j'ons ſur ce mot bian des choſes qui nous tracaſſiont; comme je croyons le bon Dieu bon, je ne croyons pas qui nous induiſiont en tentation, je penſions que c'eſt une faute que le *Pape* avioit mis dans le *Pater*. Mon ami, ce n'eſt pas le *Pape*, qui a fait le *Pater*, cette prière eſt de l'*Ecriture Sainte*. Qu'eſt-cè, mon Révérend Père, que l'*Ecriture Sainte*? c'eſt la parole de Dieu: je nous en doutions, j'ons fait demander par notre femme *L'Écriture Sainte* au Curé, il lui avioit dit: *Margot*, *l'Ecriture-Sainte* te gâteriont l'eſprit: je ſommes ſurpris pourquoi le bon Dieu avioit fait quelque choſe qui nous gationt l'eſprit. Ce n'eſt pas cela, mon bon hom-

homme, c'eſt qu'il y a trois ou quatre ſens dans l'*Ecriture*. ( * )..... Eſt-ce qu'il falliont quatre cent pour nous faire entendre les choſes ? c'étiont plûtôt pour les brouiller, comme les Procureux, qui entendiont une choſe comme ça & la même choſe comme ça : allés, mon Père, le bon Dieu parliont mieux que les hommes, je ſommes ſûr que je l'entendrions, je ne chercherions point de fineſſe dans *l'Ecriture*, comme en cherchiont les Docteux, qui vétilliont ſur des rians ..... je nous méfions un petit peu de ce que

---

(1) Dieu ne s'eſt point ſervi de deux termes, ni de deux ſens pour ſignifier une même choſe ; s'il a parlé aux hommes, la vérité a du ſortir de ſa bouche avec la même ſimplicité, dit un *Anglais*, qu'elle avait été conçue dans ſon eſprit ; pourquoi donc chercher des ſens miſtiques, allegoriques &c. ? Si l'on ne peut expliquer l'*Ecriture* que par des tournures, des ſens différens, elle n'eſt plus la parole de Dieu. la vérité aurait elle, comme l'*Alcoran*, beſoin d'interprètes ?

le Pasteux n'aviont pas voulu donner l'*Ecriture* à *Margot*, c'est très mal, si ça veniont du bon Dieu, de nous le cacher ; c'est apparamment qu'on n'étiont pas sûr que ça veniont de lui ?

Après un moment de réflexion, le païsan me dit : mais à propos, note Révérend, de queux couleur ça étiont l'*Ecriture Sainte* ? ça étiont il clair comme le soleil & blanc comme lui ? non l'*Ecriture Sainte* est un livre, qui contient la parole de Dieu, un livre que Dieu a fait pour..... comment le bon Dieu faisiont aussi des livres comme les ignorans, qui en ont besoin pour devenir plus habiles ? le bon Dieu n'auriont-il pas mieux fait de faire que sa volonté alliont dans note Cœur, comme note Moulin qui tourniont, quand le meunier aviont de l'iau ? excusé, mon Révérend, si je n'avions point assés d'esprit pour nous faire entendre, mais je ne nous comprenons pas moins.

J'examinai la conſcience de cet homme ; ne vous êtes-vous point énivré, lui dis-je, en allant au marché ? j'avons trop de marmots pour aller au Cabarèt ; quand je buvons chopine, je trinquons avec la ménagère. N'avés-vous pas bâtu votre femme ? je n'avons garde, je ne ſommes pas mariés pour nous battre, je nous ſommes unis enſemble, parceque nous nous aimions & quand on s'aimiont bian en s'uniſſant, on ne ſe battiont jamais. N'avés-vous pas déſiré la femme de votre voiſin ? j'en avons aſſez, grace à Dieu, de la note & aſſès de béſogne pour la bien chomıner ; je ne la troquerions pas contre la reine, quoiqu'on diſiont que s'étiont une Sainte Dame. N'avés vous rien dérobé dans le champ de votre voiſin ? je ſommes plus longtems couchés que lèvés ; je ne ſommes pas farmiers généraux ; ſi nous ne voulions pas qu'on prennont note bian, il ne falliont pas prendre celui d'autrui ; je trouvions cette prati-

que-là plus gentie que le *Pater*. N'avés vous pas juré ? je jurons quelquefois contre nos bœufs pour les faire marcher ; que dites-vous ? oh ces mordis chiens de B...... n'avanciont pas ! croyés vous que vous faites mal en jurant contre vos bœufs ? je n'en savons rian ; mais Dame, je jurons toujours, si vous étiés à note place, vous jureriés itou. Allés-vous à la messe ? ne vous ennuïés vous pas à l'office ? j'y allons les Dimanches & fêtes, je n'avons point le tems de nous ennuïer, note Pasteux est un homme entendu ; il dépêchiont une grand messe plus vite qu'un déjeuné ; quelquefois il couront si vite, que je n'avons pas le tems d'achever note chapelet ; je le mettons malgré ça toujours en poche comme il est. Après cet examen, ne voyant rien de coupable dans cet homme, je lui donnai l'absolution.

Tous les païsans ne sont pas aussi simples que celui-là ; on trouve chès eux les crimes du beau monde & des sages *Déistes* à leur façon. J'allai en

*Bourgogne* chès un homme de quatre vingt dix ans, d'un eſprit juſte & d'un bon ſens admirable. Le curé le regardait comme le plus honnête homme de ſa paroiſſe; il était au lit de la mort, je l'exhortai à ce terrible paſſage & le *Crucifix* en main, je lui dis, voici, mon cher frère, le ſalut des hommes, la victîme que les *Juifs* ont fait crucifier par les *Romains*: ce n'a point été moi, répondit ce vieillard, je n'en ſommes pas la cauſe. C'eſt votre Père *Adam*, dont la déſobéiſſance a fait deſcendre *Jeſus* ſur la terre; ah ma foi, je n'étions pas du tems du *P. Adam.* Cependant, mon ami, les *Juifs* ont fait mourir votre ſauveur. Les *Juifs*, mon Révérend, avions tort, j'en ſommes faché pour lui; je ne ſommes pas *Juif*, je ſommes *Bourguegnon* & ne ſommes la cauſe de rian.

Envain je tachai de perſuader à cet incrédule les grandes vérités de notre religion, le païſan me répondait éternellement, qu'il n'avait point été du tems d'*Adam*, que ſi *Jeſus* avait été

crucifié, il était innocent des crîmes, dont je l'accusais. Ne croyés-vous pas, mon ami, à ce que votre Curé vous a prêché ? un petit ; note Pasteux est un honnête homme, il nous disiont tant de choses que je ne pouvions les comprendre & si je ne les comprenons pas, comment pouvons-nous les croire ? Quand le Curé nous disiont : mes Enfans, il fallont vous aimer les uns & les autres, ne point dérober vote voisin, ni prendre sa ménagère, Dame ! j'entendions cela & je voyons de suite, sans tant étudier, que c'est le bon Dieu qui le vouliont, allés, mon Père, j'ons aimé Dieu, je n'ons fait tort à personne & partant je mourons tranquillement.

Voyant la fermeté de ce païsan, je crus qu'il était nécessaire de le tourmenter. La religion m'obligeait à ne point le laisser mourir dans son incrédulité ; j'employai tous les moyens, j'allumai d'abord, dans la ruelle de son lit, les feux dévorans de l'Enfer ; un moment après pour lui ren-

dre la confiance, je lui peignais le ciel de son lit rempli d'*Anges-gardiens*, qui lui apportaient des guirlandes de romarin ; subitement c'était notre *P. Ignace*, qui arrivait aux pieds du lit dans un carosse à six chevaux, pour le conduire vers *la plus grande gloire de Dieu.*

Le paysan écoutait mes sermons avec l'indifference d'un habile machiniste ; qui voit passer les petites figures de la lanterne magique ; son âme grande & élevée, ne voyait point Dieu dans ces petites choses ; pénétré des sages bontés de la Providence, il ne s'effrayait point de sa destruction ; au moment de rendre l'âme, il me dit : mon Père, approchés, que je vous regarde. J'avançai pour lui donner la consolation de ma face & saisir le moment critique de la grace. Le paysan me regarda un instant & me dit : mon Révérend, les sots ne sont point faits à l'image de Dieu ; il leva la tête & fit la grimace au plancher.

Cette mort douce & tranquille m'é-

tonna. Je comptais voir ſur le front de cet homme les pâles couleurs de l'incrédulité, les convulſions effroyables des pécheurs. Sa mort était le ſaint trépas des Héros de nos Légendes. Pour conſoler ſa famille, affermir, dans le Cœur de ſes Parens, la crainte de Dieu, je fis un diſcours fulminant ſur la mort des impies, où je déplorai les ſuccès de la raiſon qui font aujourd'hui tant de ravages en *France*, je fis trembler les enfans, qui étaient des ſots & je terminai mon inſtruction par des raiſonnemens de ſacriſtie, qui les conſolèrent de cette mort affreuſe.

La Renommée, habillée en *Arlequin*, tenant d'une main un chapelèt & de l'autre la trompette peu honnête du temple de la Sottiſe, publiait ma gloire dans toutes nos Provinces. Je courrois les champs, où la raiſon n'a pas encore éteint le flambeau de la foi; mes miſſions eclatèrent dans le monde comme les parades des *Boulevards*; mes converſions étaient ſoumiſes, comme le théâtre *Français*, à

l'unité du lieu & à la règle des vingt quatre heures; les *Crucifix*, femés comme la paille, m'attirèrent l'admiration des ſimples & des ſots; les ſages trouvaient de l'indécence d'étaler ſur les grands chemins des croix, où la figure de *Jeſus* était attachée; Les *Chrétiens*, un ſiècle après *Conſtantin*, commencèrent à mettre des croix à l'entrée des villes & des Bourgades; ces croix, appellées *croix de St. Benoit* (1) étaient petites & ſans repréſentation. Les fidéles des premiers ſiècles laiſſoient par reſpect le *Chriſt* ſur leurs autels, ou dans les Egliſes, parce qu'on ne met ſur les grands chemins, ſelon l'uſage de tous les tems, que les roués & les pendus.

Mes *Calvaires* ont été placés à l'entrée des villes & des villages, ils ſervent le ſoir de rendés-vous aux filles. C'eſt le concours des amoureux & de leurs maîtreſſes, qui les a achalandés Certains Magiſtrats benêts ont planté

(1) Les Croix anciennes avaient la figure de l'as de Treffle.

des avenues d'arbres jusqu'à mes *Calvaires*, dressé des bancs à l'entour, où sous l'image d'un Dieu crucifié il se commet mille indécences. Il est étonnant que cette manie ait pris dans un siècle éclairé & qu'il se soit trouvé des hommes assès bêtes pour seconder mes vertiges. La mode des *Calvaires* a pour époque celle des *Pantins*; nous sommes venus ensemble, ce qui en prouve la sottise & le ridicule.

Je n'avais pas encore parcouru le Diocèse de *Langers*, que je songeai à faire la conquête de *Monseigneur de Montmorin* : je savais que ce Prélat aimait notre société ; j'allai le trouver à *Mussi-l'Evêque* ; je l'abordai avec le col tors & l'humble extérieur, dont l'on nous donne des leçons dans le noviciat. Le Prélat, plein d'entrailles pour nous, me reçut agréablement. Je viens, Monseigneur, lui dis-je, proposer à *votre grandeur* un objet édifiant pour la religion, j'interesse votre puissante protection pour

faire enchaſſer *St. Joſeph.* dans les litanies de *Lorette*; il eſt ſcandaleux que les Evêques, vos Prédéceſſeurs & les fondateurs de ces extrêmement ſavantes Litanies, n'y aient nullément parlé de *St. Joſeph.*

Ce Prélat fameux par les ſoins vraîment paſtorals, qu'il ſe donne & par ſon attention à ſe mêler des petites tracaſſeries des Nones de ſon Diocèſe (1), fut enchanté de ce grand deſſein : Il comprit la force, que *St. Joſeph* allait donner à la religion & les converſions qu'il opérerait auſſi-tôt que les Philoſophes le verraient niché dans les Litanies de la vierge. *Sa Grandeur* m'aſſura qu'*Elle* allait s'occuper utilement de *St. Joſeph.* Comme la gloire de mes *Calvaires* m'intéreſſait davantage que l'Epoux de *Marie*, je propoſai la miſſion; *Monſeigneur* eut la bonté de parcourir avec moi les villages de ſon Diocèſe ;

---

(1) Il écrit chaque ordinaire aux ſœurs Tourrières de ſon Diocèſe.

nous étions ſi unis, que nous couchions enſemble.

Dans la miſſion, que nous fimes à *Gié*, gros Bourg entre *Chatillon* & *Bar ſur Seine*, il m'arriva une avanture aſſès originale. J'étais couché avec *Mr. de Montmorin*, je m'éveillai de bonne heure & crainte d'interrompre le ſommeil du Prélat, je me levai doucement ſans chandelle, malheureuſement je pris en m'habillant la culotte de *Monſeigneur* pour la mienne. J'allai à la Paroiſſe, où les pauvres, qui m'attendaient ſelon leur coutume, me demandèrent l'aumône; je leur dis que je n'avais pas le ſol, un plus preſſant que les autres s'obtina & me dit : mon Révérend Père, regardés un peu dans la poche, ne me refuſés pas, je ſuis dans un beſoin urgent. Pour me defaire plutôt de ſes importunités, je fouillai dans la poche; quelle fut ma ſurpriſe lorſque je trouvai ſoixante & quelques livres; je les diſtribuai ſur le champ & croyant que cette trouvail-

le était un miracle, je prêchai trois heures ſur cette faveur céleſte.

A neuf heures je ſortis de l'Egliſe pour prendre un bouillon & ſaluër *ſa Grandeur* : en entrant un Domeſtique me dit : mon Père, *Monſeigneur* eſt encore au lit, vous avés pris ſa culotte pour la vôtre. Je fus pétrifié de cette nouvelle, je reconnus la nature du miracle. Comme l'avanture ne pouvait être cachée, l'après midi je fis un ſermon à-peu près en ces termes, qui fit rire l'auditoire :

„ J'ai prêché ce matin; mes très „ chers frères, un prodige que Dieu „ ſemblait avoir opéré en faveur de „ ma ſenſibilité pour les pauvres, „ n'attribués ce miracle, qu'à la cu„ lotte de *Monſeigneur* Votre illuſ„ tre Evêque couche avec moi, il a„ vait mis, par tendreſſe pour notre „ ſociété, ſa culotte contre la mien„ ne; dans la crainte d'éveiller *Sa* „ *Grandeur*, toujours occupée de „ votre ſalut & de la gloire de notre „ Compagnie, je me ſuis habillé ſans

„ lumière & dans l'obſcurité, j'ai „ pris les culottes de *Monſeigneur* „ pour les miennes.

„ Ces culottes ſantifiées par la „ charité, benies par le *Pontificat* „ *Romain* & ornées d'un gouſſèt, „ toujours pourvu d'aumônes pour „ les pauvres; ont été d'un grand „ ſecours aux néceſſiteux, qui ſe „ ſont préſentés ce matin à mes „ yeux; rendés graces à jamais à vo- „ tre Evêque & vous pauvres, que „ cette culotte a aſſiſtés, béniſſés à „ toujours les harnas reſpectables de „ *Monſeigneur*; ſes haut de chauſſes „ ont été pour vous comme la roſée „ du Ciel ſur la terre ſèche; la Pro- „ vidence, touchée de vos beſoins, „ a mis elle-même une main ſur cette „ culotte, *Beati qui eſuriunt & ſitiènt*, „ les culottes de *Monſeigneur* les raſ- „ ſaſſiront (*) „.

(1) Qu'on ne faſſe pas de mauvaiſes plaiſanteries ſur cette culotte, je ne prétens pas ſouiller la vertu de Mr. *De Lan-*

Ce fut dans ce Bourg que nous jettâmes les premiers fondemens de la confrérie du Chapelet. Les filles, qui voulaient être de cette confrérie, promettaient aux genoux du Prélat de ne plus danser de la vie. Quelques mois après le violon fit malheureusement danser toutes les Consœurs & la confrèrie tomba, comme les murs du village de Jéricho, au son des instrumens.

Le Diocèse de *Langers*, rempli de *Calvaires*; le Château de *Mussi* meublé d'une boutique de sculpteurs & de peintres pour bâtir & barbouiller nos *Calvaires*, je partis pour la *Bretagne*, où le jeu & la variété de mes missions m'attirèrent l'admiration du peuple. Je passai à l'Isle de *Boin* à l'extrêmité du *bas-Poitou*, où un Curé visionnaire me seconda admirablement.

Pour bigarer cette mission, nous fi-

---

*gres, je* plaisante seulement le ridicule qu'il s'est donné par son aveugle attachement pour les *Jésuites.*

mes

mes couler des petits *enfans Jésus* de cire : nous les donnions aux filles les plus dévôtes & en leur faisant ce cadeau, nous leur disions : voici l'*enfant Jésus*, que nous vous confions pour le nourrir ; c'est du lait de votre amour qu'il veut être sustenté, cachés ce dépot sacré aux yeux des profanes.

La prudence humaine est souvent trompée. Un garçon boulanger faisait l'amour à une fille, à qui nous avions donné en nourrice un de nos *enfans Jésus*. Depuis cette acquisition, la fille paraissait refroidie, son amant voulait savoir le sujet de cette indifférence : il redoubla ses soins ; la fille pressée par sa tendresse lui dit : *Jacques*, je vous aime encore, mais l'*enfant Jésus* m'empêche de répondre à votre ardeur. *Jacques*, qui ne savait pas le mistère de l'*enfant Jésus*, lui répondit : est-ce que l'*enfant Jésus* a quelque chose de commun avec notre amour ? te défend t'il, *Janeton*, de m'aimer ? helas ! dit la fille, le *P. Duplessis* m'a donné *l'enfant*

*Jésus* pour le nourrir ; elle expliqua les obligations qu'elle avait contractées en recevant ce présent. *Jacques*, qui connaissait la simplicité de sa maîtresse, lui dit d'un ton plaisant : tu es bête. *Janeton*, le *P. Duplessis* se mocque de toi ; il t'a donné son *enfant Jésus*, à cause que tu as plus de gorge que tes compagnes ; tu te laisses leurer par des moines ? les *Jèsuites* sont des drôles, ils tromperaient le Diable. Cette malheureuse fille crût son amant & remit dans ses mains profânes le *Saint Enfant Jesus*. Le garçon Boulanger alla de porte en porte montrer ce marmouset de cire, en disant au peuple : les Missionaires jouent à la poupée avec les filles.

Le Curé fut irrité de cette avanture ; nous crûmes l'*enfant* J*esus* déshonoré à jamais ; nous allâmes le soir en surplis & en étole le reprendre chés le Boulanger, à qui nous fimes une exhortation. Le malheureux eut l'audace de nous dire que nous étions des foux, des fanatiques & des Prê-

tres bien mèchans de venir chés lui avec cette pompe ecclésiastique. Comment, morbleu ! vous est-il permis de me perdre dans l'esprit des parens de ma maîtresse, de me faire un tort irréparable ? j'étois à la veille d'un établissement honnête & votre zèle aveugle perd ma fortune.

Cette histoire fit du bruit. Après mon départ le Curé continua l'usage de ses *enfans Jesus. Mr. de la Mussencher*, Evêque de *Nantes*, instruit par les Magistrats de *Boin* de nos marmousets de cire & de l'accident arrivé à quatorze filles, à qui nous avions fait tourner la tête, donna des bornes au zèle indiscret du Curé & lui ordonna surtout de faire de la bougie avec ses *Enfans Jesus*.

Je vins à Paris me délasser de mes courses apostoliques. Je prêchai un jour à *St. Morceau*; ma femme, que je croyais morte, était au sermon, elle m'examina longtems & me reconnut. Le même soir elle vint me trouver au Couvent: quelle fut ma surprise, lorsque je vis *Pacifique !* mon

devoir était de ſauter à ſon col ; la religion m'avait durci le cœur, je crus qu'il était plus chrétien de lui parler avec indifférence. Je priai Madame *Dupleſſis* de ſe trouver le lendemain chés une Dame de mes dévôtes.

Je communiquai à nos Pères cette avanture ; elle leur parut de conſequence ; ils décidèrent qu'il fallait acheter le ſecrêt de Madame *Dupleſſis*. J'allai avec le *P. Recteur* au rendés vous. Ma femme dans l'intervalle avait conſulté ſon confeſſeur, il n'aimoit point les *Jèſuites* ! pour nous ridiculiſer, il a fait à *Pacifique* un cas de conſcience de notre ſéparation & l'obligea à ſe rejoindre à ſon mari.

Madame *Dupleſſis*, malgré ſon grand àge, avait encore du tempérammment, c'eſt le dernier mourant des femmes. Monſieur, me dit-elle, notre engagement ſubſiſte, les hommes ne peuvent rompre ce que Dieu a conjoint, ainſi Père Recteur, il me faut Monſieur *Dupleſſis*. Madame, dit le Recteur ; à votre àge devés-vous ſonger

à la bagatelle ? c'eſt une tentation du Diable ; pourquoi , répondit-elle vivement , mettés-vous le Diable dans le Sacrement de l'Egliſe ? mes feux ſont légitimes : mais , Madame , comme vous ne pouvés plus engendrer , ce ne peut être qu'un eſprit de libertinage , qui vous faſſe reclamer les douceurs d'un Epoux. Qu'appellés-vous s'il vous plait un libertinage ? le ſaint Sacrement de Mariage n'eſt il pas auſſi pour la bagatelle ? s'il n'y avait pas de divertiſſement , perſonne ne ſe marierait : enfin point tant de raiſons , je veux mon mari. Ma chere *Pacifique* , lui dis je , je ſuis trop vieux pour vous procurer les douceurs joyeuſes de ce Sacrement : bon , bon , je vous rajeunirai ; voilà vingt ans de célibat , le jeûne échauffe , à mon âge on peut le rompre , ma conſcience m'oblige à reclamer mes droits , à courir au reméde , enfin la chair me ſollicite.

Une vieille ſorcière de femme , qui a des droits de cette nature ſur un

mari, eſt cent fois plus jalouſe qu'une jeune perſonne. Voyant donc *Pacifique* obſtinée à ſe réunir avec moi, craignant l'éclat de cette affaire, nous la priâmes de ſe contenir encore huit jours, de paſſer à la maiſon profeſſe, qu'on ſatisferait ſes deſirs. Nous conſultâmes, nous péſâmes cette réunion dans la balance de la ſociété. Nous fimes conſtruire une priſon dans un lieu écarté du Couvent & lorſque Madame *Dupleſſis* vint me voir, on l'enferma dans ce cachot. Notre frère Apoticaire lui donna quelques potions d'*Agnus Caſtus* qui la rafraichirent. Ennuiés de la voir exiſter, nous donnâmes la Commiſſion à notre frère *Terrible* de lui adminiſtrer quelqu'échantillon de *verd-de-gris*. Nous crûmes qu'il était permis de faire ce mal pour empêcher un grand ſcandale. Cette conduite était une conſéquence naturelle de nos principes, un peu meurtriers au prochain à la vérité, mais ſalutaires à la compagnie.

Pour diſſiper l'aventure de *Pacifique*, j'allai paſſer quelque tems à *Muſſi l'Evêque* avec mon bon ami. Je trouvai notre manufacture de *Calvaires* en bon train ; une nouvelle boutique de relieurs, occupés à brocher l'*Hiſtoire du peuple de Dieu* & celle *du peuple Chrétien* de notre cher confrère *Berruyer*. Monſeigneur *de Langres* avait fait à ſes dépens une édition de trois mille exemplaires de cet ouvrage, pour en faire des préſens aux nônes de ſon Diocèſe ; il trouvait ces livres plus édifians que l'*Ecriture Sainte*. Voyant le Prélat ſi bien diſpoſé, je parlai de faire imprimer une belle édition de *Buſembaum*, commenté par le *P. de la Croix*. Monſeigneur, d'une maiſon illuſtre & attachée à ſes Souverains & lui-même aimant tendrement le Roi, ſe facha de ma propoſition. Depuis ce moment je ne couchai plus avec lui.

Mr. *de Langres* alla *aux Ormes* paſſer quelque tems avec Mr. *d'Ar-*

*genſon*. Ce Miniſtre exilé conſervait depuis cent ans dans ſa famille une lettre cachetée de *St. François de Paul*, que le ſaint avait laiſſé en mourant à cette maiſon avec ordre de l'ouvrir en 1759. Comme l'on croyait que cette lettre miſterieuſe pouvait contenir des objets intéreſſans pour la religion, ou l'Etat, on en avait inſtruit le Roi. Mr. *de Langres* la porta à *Sa Majeſté*, qui la décacheta. On a gardé le ſilence ſur ce qu'elle contenait.

Des perſonnes à conjectures ont penſé que le Saint annonçait la chute ne notre ſociété en *France*, qu'il priait le Roi de laiſſer à ſon Parlement l'inſtruction de nos affaires; que la déciſion de ce corps reſpectable touchant notre ſociété ſerait la volonté du ciel. Cette lettre, diſaient les autres, ne dit peut-être rien; les ſaints ſont un peu miſtérieux; mais pourquoi tant de précautions, tant de céremonie pour

apprendre des riens? l'on permet cela à *Caraccioli* ( 1 ).

En quittant Mr. *de Langres*, j'allai en miſſion à *Boulogne ſur mer.* Pendant que j'expédiais les pénitens de cette ville, une Dévôte m'envoya chercher pour exorciſer ſes latrines, d'où depuis longtems on entendait les cris diſgracieux d'un Animal vorace. Les femmes du voiſinage & les beaux eſprits *picards* ne doutaient nullement que ce ne fut un Démon, qui aimait prodigieuſement la merde. Les Théologiens s'exerçaient avec leur acharnement ordinaire ſur ce ſujèt. Les Capucins, les Moines vivaient de ces latrines & en tiraient nombre de Meſſes & de Neuvaines.

Un Démon qui aimait la merde paraiſſait inconnu à l'*Ecriture Sainte* & donnait de l'embarras à Mr. l'Evêque de *Boulogne*. On conſulta l'Evangile, les vieux rituëls, pour ſavoir de quelle

(1) l'Hiſtoire de cette Lettre eſt exactement vraie.

nature était ce Démon. L'*Ecriture* assurait que les Démons en général aimaient les lieux secs & arides, & c'était la raison pourquoi la *Thebaïde* où vivait *Antoine*, était remplie de Démons; parceque les Démons, autant que leur état le permet, ont un intérêt constant de prouver la vérité des Saints Livres.

Le Démon, bourgeois des Latrines de *Boulogne*, paraissant étranger & tout à fait inconnu à l'*Ecriture*, il donna de l'occupation aux Professeurs du séminaire, qui prétendaient que celui-ci souffletait l'*Evangile*, parce que les Latrines sont des endroits commodes, puisqu'on les appelle partout *des Commodités*. Des Latrines n'étaient point des lieux arides & secs, la plûpart dégorgent d'abondance & de fertilité.

Après beaucoup de discussions, après avoir consulté les Pères, les Commentateurs sacrés, on décida comme de toutes les choses qu'on n'entend point, que c'était un Dé-

mon extraordinaire que Dieu avait suſcité dans ſa miſéricorde pour avertir les *Boulonais* de ſonger efficacement à leur ſalut; que ce Démon ayant été attaqué aux dents de la rage de *St. Hubert*, la faim l'avait obligé de quitter les Campagnes arides pour paturer dans un terrein gras.

On fabriqua un mandement, dans lequel on excommunia tous ceux qui ne croiraient pas aux Démons des Latrines. On prouva dans ce judicieux ouvrage que les Démons étaient néceſſaires au ſalut des hommes, qu'ils ſe faiſoient un plaiſir de les perdre, attendu qu'ils avaient gagné quand ils les avaient perdus. Le Légiſlateur des *Chrétiens*, ajoutait-on, eſt mort pour remporter la Victoire ſur le Démon; que malgré cet avantage il fallait pour la gloire de Dieu que le Démon ait le pouvoir de nous tenter; que l'homme n'avait point aſſés de ſa propre faibleſſe, qu'il lui fallait un Diable, puiſque *Jeſus* avait été tenté par un Diable dans le déſert, & pour

ſoutenir le ſiſtême de la tentation, le ciel accordait un *Ange Gardien* à chaque homme pour contrebalancer la puiſſance du Diable.

N'écoutés point, mes chers frères, diſait le mandement, les Philoſophes de nos jours, ils ſe ſervent utilement de leur raiſon, comme le flambeau que Dieu leur a donné pour les conduire ſurement dans cette vie. La raiſon eſt bonne pour les ſages & les Philoſophes, mais on ne peut aller au Ciel avec elle, puiſqu'il faut renoncer à ſa raiſon pour acquerir la gloire éternelle.

Hélas, mes Frères! ces Philoſophes impies vous diront : pourquoi Dieu nous a t'il donné l'embarras de combattre le Démon? pourquoi nous expoſe t'il à chaque pas à ſes pieges? Dieu n'avait qu'à détruire tout naturellement le Démon, plus de Démon, plus de tentation; Dieu pouvait-il le détruire, ou ne le voulait-il pas? ah, mes Frères! ne croyés pas à la raiſon, attachés-vous à la religion; elle eſt venue après la raiſon

& conſequemment elle eſt préférable à la raiſon, à cauſe de ces paroles de l'Evangile, *& erunt noviſſimi primi.*

Croyés plutôt aux mandemens des Evêques de *Bretagne*, qui ont rajeuni depuis peu le culte des *Anges Gardiens.* Vous en avés vû la preuve, dirent ces Prélats éclairés, dans l'horrible attentat de *Robert Damien*; l'*Ange Gardien* du Roi a triomphé du Diable de *Robert*; il aurait cependant mieux fait de détourner ce monſtre de ſon deſſein exécrable; la *France* aurait moins craint pour les jours d'un Roi, ſi aimé de ſes peuples.

Malgré les cenſures eccléſiaſtiques le Diable vivait dans les Latrines, comme un gros moine dans l'Abbaye de *St. Germain.* Vingt muids d'eau benite, lancés ſur ſa retraite, tous les exorciſmes des *Minimes de Boulogne*, les ſaintes prières des *Capucins*, ne pouvaient le faire ſortir de cet endroit : ma voix miraculeuſe ne fit guères plus d'impreſſion ſur lui.

Après avoir épuiſé les tréſors féconds de l'Egliſe, on s'aviſa d'ouvrir la voûte des Latrines. Quelle ſource de plaiſanteries! on y trouve un cochon. Il fait rire toute la ville & occaſionne un procès, dont voici l'hiſtoire.

Une ſervante avait apporté du marché un cochon de lait, qui s'étant échappé de la cuiſine, alla ſe refugier dans les Latrines. Ces commodités touchaient à une Latrine d'une maiſon abandonnée. L'Animal ſe retira dans la vuide & allait faire ſes orges dans celle qui était pleine. Le cochon avoit groſſi dans cette terre d'abondance.

Dans le tems que le Démon des Latrines était encore cochon de lait & qu'il fut perdu, la Dame du logis l'avait retenu ſur les gages de ſa ſervante. Cette dernière, voyant qu'il avait profité, prétendit qu'il était à elle, ſa maîtreſſe le lui diſputa; on entre en procès & le juge décida en faveur de la ſer-

vante, qui vendit le cochon vingt écus (1).

Notre conduite coupable au *Paraguai*, les avis que *Benoit XIV.* avait donnés aux Rois d'*Efpagne* & de *Portugal* de l'autorité que nous avions ufurpée fur les peuples, le crime de Leze-Majefté que nous avions commis au premier chef, en faifant tirer fur les troupes de nos Souverains & en interceptant leurs vivres; l'affaffinat du Roi de *Portugal*; l'horrible fanatifme de notre Frère *Damien*; nos livres pernicieux & le procès du *P. la Valette* que nous perdimes fi malheureufement, parceque le Parlement ne voulut pas nous permettre d'être frippons. Ces malheurs caufèrent ma perte & celle d'un ordre, qui a fait tant de mal

(1) Toute la Ville de Boulogne affirmera cette avanture.

au genre humain. Je me ſuis retiré chès une Dévôte, d'où j'admire la main vengereſſe du Tout-puiſſant, qui nous recompenſe, comme nous le méritons, du mal que nous avons fait ſi impunément aux hommes.

*FIN.*

